SVEN LINDQVIST

LE VOYAGE SAHARIEN

« Une vision philosophique et littéraire fulgurante, digne des meilleurs romanciers. » THE GUARDIAN

« Il existe dans une vie une poignée de livres inoubliables, celui-ci en est un. »
PATRICK DE SAINT-EXUPÉRY, XXI

SVEN LINDQVIST

LE VOYAGE SAHARIEN

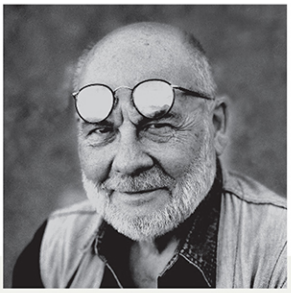
« Une vision philosophique et littéraire fulgurante, digne des meilleurs romanciers. » THE GUARDIAN

« Il existe dans une vie une poignée de livres inoubliables, celui-ci en est un. »
PATRICK DE SAINT-EXUPÉRY, XXI

« UNE VISION LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE FULGURANTE, DIGNE DES MEILLEURS ROMANCIERS. » THE GUARDIAN

Dans le désert du Sahara, la lumière est parfois si blanche qu'elle confond ciel et terre. Est-ce cet éclat qui attira l'aviateur et écrivain Antoine de Saint-Exupéry, André Gide et Pierre Loti, la sulfureuse Isabelle Eberhardt, le peintre Eugène Fromentin et l'explorateur Michel Vieuchange ?
Un siècle après leur passage, Sven Lindqvist tente de comprendre pourquoi tous furent éblouis, au point d'ignorer parfois les massacres perpétrés en ces lieux, au nom de la colonisation.
C'est l'histoire des ***Plongeurs du désert***, une odyssée bouleversante et inédite dans notre passé colonial.

Quelques années plus tard, l'auteur repart dans le désert, avec dans ses bagages *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad.
C'est le point de départ d'***Exterminez toutes ces brutes !***, une analyse lumineuse où littérature et histoire dévoilent la part obscure de notre héritage européen.



SVEN LINDQVIST

Écrivain féru de voyages, Sven Lindqvist est né à Stockholm en 1932. Il est également l'auteur de *Terra nullius* (Les Arènes), qui retrace l'anéantissement des Aborigènes d'Australie.

Traduit du suédois par Hélène Hervieu (*Les Plongeurs du désert*) et Alain Gnaedig (*Exterminez toutes ces brutes !*).

Le Voyage saharien réunit en un volume les deux plus grands essais d'un écrivain majeur, acclamé à l'étranger, indispensable à la compréhension de l'histoire coloniale en Occident.

LE VOYAGE SAHARIEN

Du même auteur

Terra Nullius, Les Arènes, 2007.
Maintenant tu es mort. Le siècle des bombes, Le Serpent à plumes, 2002.

Le Voyage saharien
se prolonge sur www.arenes.fr

Titres originaux : *Ökendykarna* © Sven Lindqvist, 1990 -
Utrota varenda jävel © Sven Lindqvist, 1992

© Les Arènes, Paris, 2018, pour la présente édition en langue française

Publié avec l'autorisation de l'Agence littéraire Astier-Pécher

Les Arènes
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
arenes@arenes.fr

SVEN LINDQVIST

LE VOYAGE SAHARIEN

LES ARÈNES

LES PLONGEURS DU DÉSERT

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR HÉLÈNE HERVIEU

Tout est en transformation, toi-même, tu es en changement constant et, un en sens, en dissolution ; il en va ainsi du monde entier.

Marc Aurèle

Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve.

Maupassant

VERS TARFAYA

1

Il y a une grande pierre boueuse au fond du lavabo de ma chambre d'hôtel.

J'enlève doucement la terre et je nettoie la pierre sous le jet. L'eau qui sort du robinet est noire.

Une fois lavée, la pierre est aussi rose qu'un ciel d'aurore. Elle est en granit et présente deux crevasses rondes qui ressemblent aux hémisphères cérébraux.

Oui, je le vois maintenant – c'est mon propre cerveau qui est arrivé ici devant moi.

Il est si lourd que je peux à peine le soulever du lavabo.

2

Je suis tiré de mon rêve par les applaudissements rituels en vol charter, qui marquent le profond soulagement quand l'avion atterrit miraculeusement sans encombre au bon aéroport : Agadir.

Bus jusqu'à l'hôtel Almohades. Je ne loue une chambre que pour une nuit, mais une voiture pour un mois.

Je ne suis pas venu pour la piscine mais pour le désert. Enfant, j'ai lu sur les cracheurs de feu et les plongeurs de puits, sur les

tempêtes de sable et les lacs du désert. Je projette un grand voyage dans le Sahara. Maintenant, j'y suis.

Je suis seul. Je viens de me séparer de Dostoïevski. Avec tous les passages soulignés. Je me suis séparé de celle qui a été ma bien-aimée. Je me suis séparé de trente-trois ans de ma vie.

Cela a au moins un avantage : la période qui précède ces trente-trois ans s'est soudain rapprochée de moi.

Aussi longtemps que je vivais dans ma maison d'enfance, je ne me rappelais rien de ma jeunesse. Elle était comme gommée. Une poignée d'anecdotes seulement, pas de véritables souvenirs.

Et je ne pouvais pas rêver non plus.

Maintenant que j'ai déménagé, des fragments de mon enfance me reviennent souvent à l'esprit. Et quand j'ai commencé à m'entraîner avec des haltères comme quand j'étais petit, j'ai aussi commencé à rêver.

Les souvenirs et les rêves n'aiment pas qu'on leur force la main. La seule intention ferme la porte qu'on voulait ouvrir. Il faut passer par-derrière et prendre des chemins détournés si l'on veut atteindre son but.

Un moyen de s'approcher de l'enfance, que j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'expérimenter, est de faire maintenant ce que je souhaitais si ardemment avoir le droit de faire alors. Même si ça paraît infantile et injustifié, je veux parfois essayer, en toute loyauté, de réaliser ce que, dans l'impuissance de mon jeune âge, je rêvais de faire.

3

« C'est comme plonger dans de l'eau noire », écrit Antoine de Saint-Exupéry à propos d'un atterrissage de nuit dans le Sahara.

Quand dans ses romans les avions postaux faisaient une escale à Agadir, les pilotes avaient quatre heures de liberté avant de repartir. Je m'en souviens comme si je l'avais lu hier. Ils allaient dîner en ville, le corps encore chargé des vibrations de l'avion.

Pour ma part, je mange des crevettes gratinées au restaurant Le Jardin d'eau, juste en face de mon hôtel, et je porte un toast aux pilotes des avions postaux avec de l'eau minérale pétillante Oulmez. La trouverai-je là-bas, plus au sud, où j'en aurai vraiment besoin ?

À vrai dire, qu'il n'y en ait pas me préoccupe peu. J'ai envie d'en avoir besoin, nuance.

À dix heures du soir, le 30 octobre, j'ai les épaules qui frissonnent quand je reste assis dehors après le dîner. Je vais me coucher tôt. Allongé, je laisse flotter mon âme dans le *no man's land* à la frontière du sommeil. Le rêve interrompu dans l'avion me revient alors.

Encore une fois, je lave la pierre dans l'eau noire. Des chauves-souris volent en grinçant autour de moi dans les ténèbres de la grotte, le vent de leurs ailes réveille les endormies qui pendent du plafond, la tête en bas. La tête ? Toute la grotte est une tête, un crâne vide rempli d'obscurité grinçante, où je me tiens, la pierre rose dans les bras.

4

Les moineaux chantent du Stravinski dans les buissons. Le ciel est bleu, avec de légers nuages. Tôt le matin, je quitte la communauté des hommes regroupés autour de la piscine de l'hôtel, m'installe au volant de ma petite Renault et pars lentement pour le sud.

Au début, les creux sont encore verts et brillent d'humidité. Le figuier de Barbarie vient de porter des fruits et, sous les cimes des palmiers, des grappes de dattes mûres pendent lourdement telles des mamelles – jaunes, marron, rouge foncé, près d'exploser du suc des dattes.

Le rose vif est la couleur préférée du Maroc. À la place des encadrements blancs dans nos maisons suédoises peintes en rouge, les maisons ici ont des pignons à gradins inversés, hauts dans les coins et plus bas au milieu.

Mais bientôt les habitations se raréfient et le sol se dessèche. La verdure s'étiole jusqu'à ressembler aux rares brins d'herbe qui poussaient dans le sable de la crèche de Noël quand j'étais enfant.

Et lorsque le désert commence à s'ouvrir autour de moi, quand les couleurs du sable prennent le relais avec leur million de variations monotones et que la lumière devient si intense qu'elle dissimule les formes, éteint les couleurs et nivelle les reliefs – alors le bonheur jaillissant de tout mon corps me submerge et je sens : ceci est mon paysage ! C'était ici que je voulais aller !

J'arrête la voiture, sors et tends l'oreille.

Un criquet, noir comme un éclat de pierre, stridule. Le vent fait vibrer les six fils de téléphone – un son ténu et métallique que je n'ai pas entendu depuis l'enfance.

Puis le silence, qui est plus rare encore.

Là-bas, au loin, les tentes en poil de chèvre des nomades tremblent dans la chaleur de midi. Femmes et enfants arrivent en cheminant à l'ombre de leurs fardeaux.

5

À Tiznit, certaines d'entre elles ont dressé leur camp au nord du mur d'enceinte. Elles viennent des zones occupées au sud pour

vendre leurs bijoux.

Elles ne sont pas voilées. Leurs enfants ne sont pas craintifs, leurs regards non plus. L'une d'elles s'appelle Fatima. Ses talons sont peints de flammes au henné qui lui lèchent les pieds.

Avec des gestes calmes, elle déplie sur le sol un tissu bleu en coton. Puis elle commence à sortir de petits objets d'un coffret.

Je me souviens des boutiques d'Agadir avec leurs articles en cuir où les motifs décoratifs s'accumulaient, leurs plateaux en fer-blanc au bruit caractéristique, leurs épais tapis de couleurs criardes – comme cet orientalisme de harem a façonné l'image du Maroc, oui, de toute l'Afrique du Nord !

Les bijoux de Fatima appartiennent à une autre, tradition saharienne oblige. Très intéressé, je demande leur prix. Elle ne répond pas.

« Ici, on n'est pas au bazar », me corrige-t-elle en espagnol.

Je dois avoir la patience d'attendre la suite du rituel. Les uns après les autres, les bijoux sont présentés et commentés : « Les trois tentes sur le couvercle de la boîte sont les trois tribus du Sahel », ou : « Ce bracelet montre la période de sécheresse et la saison des pluies. »

Ensuite seulement elle me demande quels objets m'intéressent. Elle les pose dans un bol en bois sombre et range les autres dans le coffret.

Puis elle me raconte à quelles familles appartiennent ces objets. C'est pour leur compte qu'elle les vend. Comme si cela allait de soi, elle m'indique les prix en farine de blé.

Je m'étais tout imaginé à l'avance – la brume de sable dans l'air, les lunettes de soleil qui me feraient mal derrière les oreilles, le bourdonnement des mouches autour des postes militaires, les gouttes de sueur qui en me chatouillant se fraieraient un chemin jusqu'à la taille, tout ça.

Mais je ne m'étais pas imaginé qu'à quelques heures à peine au sud d'Agadir j'achèterais des bijoux du Sahara pour une demi-tonne de farine de blé.

Et pour qui ?

6

La route du désert longe au sud une vallée tapissée de vert.

L'eau qui entretient cette verdure n'est nulle part visible, mais elle est là, sous la terre. C'est la manière de survivre dans le désert. Les plantes s'exposant à l'évaporation ont échoué. Même chose pour les cours d'eau. Seuls ceux qui ont tracé leur chemin sous la surface ont pu résister.

À côté de la route, je vois une plante à fleurs jaunes qui se penchent en avant en zigzag, couvrant le sol de petits carrés tel un grillage à poules.

Je vois de petites fleurs aux clochettes rose pâle sur un buisson gris et une plante grasse à fleurs bleues en forme d'étoiles au bout de longs entonnoirs en guise de tiges.

De petits cactus poussent les uns sur les autres en massifs, comme des coraux, et ils se défendent non seulement avec leurs épines mais aussi avec une sève à la blancheur de lait qui, au moindre contact, éclabousse dans toutes les directions.

Pendant une demi-heure interminable, je roule à travers une nuée de sauterelles. Innombrables, elles font la taille de petits oiseaux aux ailes transparentes qui stridulent. Elles luisent d'humidité, s'écrasent contre le pare-brise avec le même bruit craquant que quand on croque la tête d'une crevette, et sont du même rose.

Il reste sur la vitre quelque chose de jaune et de poisseux qui bientôt recouvre tout le champ de vision et m'oblige à rouler très

lentement – jusqu'à ce que l'essaim s'éloigne aussi vite qu'il était venu.

7

Tan-Tan est une ville jaune aux portails bleu clair. Une ville de garnison, comme Boden tout au nord de la Suède, où vous pouvez avoir la malchance d'être envoyé et où vous êtes vite la proie de l'équivalent de notre *lappsjukan*, « *le cafard* [1] ».

La ville vit de la guerre qui a lieu plus au sud. C'est ici que viennent les soldats en permission. Tous les petits hôtels sont remplis de leurs familles, venues pour les voir.

L'hôtel Dakar est situé près de la gare routière. Les halls et les escaliers sont carrelés, ce qui donne une impression de propreté et de fraîcheur. Mais l'acoustique de la salle de bains multiplie tous les sons. Les chambres sont petites et hautes de plafond. À travers les volets clos, ma chambre verte baigne dans la lumière sombre d'un aquarium.

À six heures, le soleil se couche. Je suis assis au crépuscule devant l'hôtel et j'écoute de la musique pentatonique. Le vent atlantique est frais, presque froid. Il n'y a pas une seule bière. L'eau du robinet est trop salée pour être bue. L'eau potable arrive dans des citernes, tirées par de petits tracteurs. Je ne désire plus *avoir besoin* d'Oulmez, mais en avoir à boire.

À l'intérieur du café, la télé est allumée avec le son à plein volume. Le magasin vidéo loue des vidéos. *Terminator* passe au cinéma. Les photocopieuses font des photocopies. L'éclairage dans les rues s'allume de manière automatique. Mais le serveur qui m'avait déclaré qu'ils avaient toutes sortes de légumes revient me dire qu'ils n'ont pas de choux-fleurs. Un moment après, il

m'annonce qu'ils n'ont pas de carottes. Lorsque je lui demande ce qu'ils ont en réalité, il me propose des tomates.

Les chats tournent autour de la table, affamés. Tous s'appellent Hassan, pour une raison très simple : ceux qui ne se prénomment pas Mohammed se prénomment Hassan. Quand la nourriture arrive, les tomates qui représentent « toutes sortes de légumes » s'avèrent être de la purée, pressée d'un tube poisseux, sur du riz.

Avant de m'endormir, je vois les paniers avec des sabots ensanglantés de chèvres qui se vendaient sur le marché. À quoi peuvent-ils servir ? Peut-être à fabriquer de la colle en les faisant bouillir ?

À la frontière du sommeil, je sens l'odeur du pot de colle de l'atelier de menuiserie où mon père enseignait, la chaudière en cuivre rouge avec des couches épaisses de colle figée sur les parois…

Et l'établi vu de dessous ! Assis par terre parmi les copeaux de bois parfumés, j'écoute le rabot qui va et vient, et je vois voler les copeaux qui retombent sur moi, bouclés, enroulés sur eux-mêmes – la peau fine et parfumée du bois…

Je suis recroquevillé sur l'épaisse couverture en laine graisseuse du désert. Les chiens hurlent dans la nuit. Peut-être que mon enfance n'a pas disparu, après tout. Il est vrai que je n'ai quasiment plus aucun souvenir de cette époque, mais peut-être qu'un souvenir est seulement invisible, comme un cours d'eau dans le désert. Il a survécu en disparaissant de la surface et continue son chemin dans les profondeurs, là où je veux aller.

8

Je suis enterré. Mais ma situation est loin d'être désespérée. Tel le petit pois sous les matelas de la princesse, je suis enfoui sous des couches sédimentaires, sous les continents et les plaques

continentales. Ils sont obligés de bouger. Ma présence énervante interrompt des ères géologiques et fait changer la direction des continents.

Quand j'arrive à la maison, je me mets à essorer des draps. La vieille essoreuse manuelle à rouleaux presse la lessive entre deux blocs de marbre polis. Le rouleau d'en haut, mobile, se révèle être les fonds de l'Atlantique en train de se déplacer vers l'ouest pour être dévoré par le manteau terrestre. Soudain, il pivote complètement, de sorte que Boston retourne à Casablanca et Rio à l'embouchure du Congo.

Je me persuade que j'ai encore le contrôle des événements. Mais bientôt les mouvements des continents deviennent de plus en plus imprévisibles. Ils dansent au son d'une musique que je n'entends pas. Enfin je saute, désespéré, entre eux, comme on saute d'une plaque de glace à l'autre pendant quelques millions d'années sans pouvoir atteindre la terre ferme.

Alors que je me suis presque habitué à vivre dans un temps géologique, le temps court revient, soudainement, comme le manche dans la figure quand on marche sur un râteau.

9

L'urine du matin est épaisse, s'écoule avec lenteur, hautement concentrée, de couleur foncée. Mes selles consistent en de petits noyaux durs qui ressemblent à des crottes de mouton. Je sors de Tan-Tan entre des amoncellements de sable comme entre les congères de neige dans Stockholm l'hiver, et je pense : le sable ne fond jamais.

J'ai du mal à chasser la perspective géologique de mon rêve. Le paysage du désert n'a pas d'enveloppe protectrice – le désert est de la géologie mise à nu.

Un des rares livres que Darwin avait avec lui lors du voyage sur le *Beagle* était *Principles of Geology* de Charles Lyell. Tandis qu'il le lisait, il se rendit compte que la Terre était beaucoup plus âgée qu'il ne pensait. Non pas quatre mille ans, mais peut-être quatre MILLIONS d'années.

Le temps acquit une profondeur qu'il n'avait jamais eue auparavant. Que ressentait Lyell, que ressentait Darwin, quand ils plongeaient leurs regards dans ces profondeurs ?

10

Les quarante et une premières centaines de millions d'années de l'histoire du Sahara sont pratiquement inconnues encore aujourd'hui. Tout ce que nous savons, c'est qu'alors, comme aujourd'hui, l'Afrique était un plateau granitique primaire.

Nos premières connaissances sur le Sahara portent sur la période où des roches sédimentaires commencèrent à former des couches sur le plateau primaire. L'Afrique avait pour ainsi dire la tête en bas, à l'endroit où se trouve de nos jours l'Antarctique, et le Sahara était recouvert d'une calotte glaciaire de plusieurs kilomètres d'épaisseur. La glace laissa des traces d'éraflures dans la roche calcaire ordovicienne, des traces trouvées et interprétées cinq cents millions d'années plus tard, dans les années 1970.

Le continent se retourna tandis qu'il se déplaçait lentement vers le nord. L'Afrique du Nord en vint à toucher l'Amérique du Nord. Si le temps avait été plus adéquat, on aurait pu marcher sans se mouiller les pieds de Boston à Casablanca. Quand ensuite les deux continents se détachèrent l'un de l'autre, des bouts d'Afrique restèrent du côté de l'Amérique et devinrent l'est du Massachusetts. Une partie de la Pennsylvanie resta dans l'ouest du Sahara.

Il y a quatre cents millions d'années, le Sahara était sous l'eau. Un grand nombre de gisements de pétrole se formèrent dans les sédiments de cette époque. Il y a trois cent cinquante millions d'années, le climat se réchauffa et l'eau de la mer se retira. Pendant deux cents millions d'années, le Sahara fut tour à tour terre et mer. La dernière mer saharienne disparut il y a dix millions d'années.

Il y a huit millions d'années, le Sahara était un désert encore plus vaste qu'aujourd'hui. Les relations de la Méditerranée avec l'Atlantique étaient coupées et, après mille ans, le Sahara s'était desséché jusqu'à devenir un désert qui dura plusieurs millions d'années. Les dépôts de sel laissés par l'évaporation de l'eau reposent encore au fond de la mer. Ils ont été découverts en 1960 et explorés par des forages en profondeur en 1970.

Il y a soixante-dix mille ans, le Sahara commença à reverdir, avec des forêts et de l'herbe. Mais la même vague de froid qui rendait les températures douces et agréables dans le Sahara fit de l'Europe centrale une toundra sans arbres et recouvrit l'Europe du Nord d'une calotte glaciaire pendant plus de cinquante mille ans.

Il y a douze mille ans, quand la calotte glaciaire se retira de la Suède, le Sahara était encore vert. Mais autour de six mille ans avant J.-C. survint une sécheresse qui dura mille cinq cents ans. Puis la pluie réapparut pendant un millénaire, avant une nouvelle période de sécheresse, entre trois mille trois cents et deux mille cinq cents ans avant J.-C. La période des pluies suivante fut courte – seulement cinq cents ans. La période de sécheresse actuelle a débuté il y a environ deux mille ans avant J.-C. et a donc duré quatre mille ans.

De très petits changements dans la température moyenne mondiale – un ou deux degrés seulement – créent un âge de glace en Amérique du Nord ou un désert dans le Sahara. En ce moment, à mon arrivée, c'est une des périodes les plus chaudes de ce dernier million d'années. Le désert du Sahara dans son apparente éternité

n'est, d'un point de vue géologique, qu'un épisode entre deux périodes glaciaires européennes.

11

À l'endroit où la route rejoint la mer se trouve un petit village de pêcheurs, avec des mouettes criardes autour. En faisant mousser l'écume, la mer vient se briser contre les roches sédimentaires qui ressemblent à des tas de pâte à modeler. Le long du bord du plateau, souvent à une dizaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, des pêcheurs solitaires marchent avec leurs longues cannes à pêche. De misérables ramasseurs de brindilles et de racines cherchent de quoi faire leur feu du soir.

Les hommes de cette côte entrèrent pour la première fois en contact avec l'Europe quand le Portugais Henri le Navigateur passa par là, en 1441. Ses hommes débarquèrent et capturèrent douze nomades qu'ils emmenèrent avec eux.

Ainsi commença la chasse à l'homme. Les petits villages de pêcheurs le long de la côte n'avaient que des pierres et des lances pour se défendre. En 1443, Eanes de Azurara raconte :

Certains périrent noyés, d'autres se cachèrent dans leurs cabanes, d'autres encore essayèrent d'enfouir leurs enfants dans le sable pour revenir les chercher plus tard. Mais Notre-Seigneur, qui récompense tout ce qui est bien fait, décida, en compensation pour le dur labeur accompli par nos hommes à Son service, de leur permettre de vaincre leurs ennemis et de faire prisonniers cent soixante-cinq hommes, femmes et enfants, sans compter ceux qui furent tués ou se tuèrent eux-mêmes.

À la fin du XV^e^ siècle, à l'époque où le Portugal et l'Espagne se partageaient le monde, les Espagnols obtinrent la côte du Sahara,

puisqu'elle était la plus proche des îles Canaries, appartenant à l'Espagne. Mais quand quatre cents Espagnols accostèrent pour prendre possession de la région, les Sahariens avaient réussi à organiser la résistance. Seuls cent Espagnols eurent la vie sauve.

La chasse aux esclaves perdura tout le XVI^e^ siècle, mais pendant presque quatre cents ans, les Sahariens parvinrent à empêcher les Européens de poser le pied sur la côte.

12

À la pointe du cap Juby, il n'existe pas d'archipel, rien qu'une petite île.

C'est là qu'un Écossais du nom de Donald MacKenzie ouvrit un négoce en 1875. Il l'appela North West Africa Company et échangea avec grand profit des tissus, du thé et du sucre contre de la laine, du cuir et des plumes d'autruche.

Le sultan du Maroc n'aimait pas la concurrence. En 1895, il racheta le magasin pour cinquante mille livres et le ferma.

MacKenzie était également une épine dans la chair des commerçants espagnols sur les îles Canaries, où il avait sa base. Ils voulaient prendre le contrôle du commerce profitable des caravanes et exploiter les zones côtières très poissonneuses. En 1884, ils envoyèrent des gens au Sahara et construisirent sur la pointe suivante, la péninsule de Dakhla, un fortin qu'ils appelèrent Villa Cisneros.

Les Sahariens attaquèrent le fortin sans relâche, les caravanes n'arrivèrent pas, les gains furent inexistants et l'État espagnol dut prendre le relais.

En 1914, les Français avaient mis sous leur coupe l'intérieur du Sahara. Au nord, ils avaient occupé le Maroc. En Europe, la Première Guerre mondiale faisait rage. Ce n'est que dans le Sahara

espagnol qu'il ne se passait rien. Le commandant de Villa Cisneros, Francisco Bens, pourrissait là depuis dix ans. Il fit embarquer ses soldats sur un bateau et mit le cap au nord pour prendre d'assaut le cap Juby.

L'Amirauté en eut vent et ordonna au voilier de retourner immédiatement à Villa Cisneros.

Mais Bens persista dans son projet. Il marcha vers le nord le long de la côte, avec ses hommes.

En s'approchant du cap Juby, ils furent rattrapés par un croiseur espagnol, reçurent l'ordre de monter à bord et furent piteusement ramenés une nouvelle fois à Villa Cisneros.

Il fallut attendre 1916 pour que Bens parvienne enfin à occuper le cap Juby, cette fois à la demande des Sahariens, qui préféraient Bens aux Français agressifs, et des Français, qui préféraient Bens aux Sahariens agressifs.

Le commerce empruntait depuis longtemps d'autres routes et l'île de MacKenzie devint l'équivalent espagnol de l'île du Diable, un lieu de déportation aussi abhorré par ses geôliers que redouté par ses prisonniers.

Son fortin était entouré de deux kilomètres de barbelés, écrit Joseph Kessel qui a visité les lieux. La nuit, l'on n'était nulle part en sécurité au-delà de ses murailles. Il était difficile de distinguer les soldats des détenus : tous se laissaient pousser la barbe, ne se lavaient pas et portaient les mêmes uniformes en lambeaux. Au mess, les officiers, assis en silence, jouaient aux dés, le visage éteint.

Mais au début des années 1920, cet endroit abandonné des dieux revêtit une certaine importance quand la compagnie aéronautique Latécoère eut besoin d'une escale sur la première liaison aérienne Toulouse-Dakar.

Et au milieu des années 1920, quand les Allemands et les Francais rivalisaient pour le trafic aérien vers l'Amérique du Sud et

que les agents allemands fournissaient aux Sahariens des armes et des munitions pour abattre les avions français, le cap Juby devint un centre névralgique.

Au printemps 1927, un nouveau directeur d'aéroport fut nommé au cap Juby avec la mission de secourir les pilotes français d'avions abattus et d'améliorer les relations avec les Sahariens. Il s'appelait Antoine de Saint-Exupéry.

13

J'ai adoré les pilotes dans les livres de Saint-Exupéry. À cette époque, ils étaient des sortes de canoéistes de l'air qui n'avaient que le bas du corps dans la « machine volante », comme on l'appelait. Voler était comme descendre des rapides avec une hélice pour pagaie.

Les avions primitifs, monomoteurs, volaient sous les nuages pour garder le cap. Dans le brouillard ou une tempête de sable, ils étaient perdus. Un vol sur six entre le cap Juby et Dakar finissait par un crash ou un atterrissage d'urgence dans le désert.

Et quand le pilote dans son épaisse combinaison en cuir, avec la lourdeur et la maladresse d'un « plongeur », sortait de son cockpit – alors l'attendait la captivité ou la mort entre les mains des nomades, si les secours n'arrivaient pas à temps. En tout, cent vingt et un pilotes périrent.

Ce n'étaient pas les aventures passionnantes qui manquaient dans les livres pour garçons de mon enfance. Mais ils avaient un défaut : les connaissances précises y étaient insuffisantes.

Si l'on avait demandé à Edward S. Ellis comment Deerfoot avait fait pour « ramper de manière invisible à travers les fourrés », il serait resté silencieux. Ellis n'était pas un Indien. Il ignorait

comment s'y prendre. Je m'en suis rendu compte rien qu'à sa façon d'écrire.

Saint-Ex, en revanche, était un véritable pilote. Il savait que le pilote peut ressentir les vibrations dans son propre corps quand quinze tonnes de matière ont atteint la « maturité » requise pour décoller. Il connaissait la sensation que procurait l'avion quand il le séparait du sol – « d'un mouvement plus souple que celui de cueillir » – et l'établissait dans les airs.

Ses connaissances n'étaient pas chez lui une fine couche de vernis dissimulant une ignorance massive. Elles étaient authentiques. Quand il qualifie le soleil du désert de « pâle bulle de savon dans la brume », je savais qu'il l'avait vu. Il avait été là. Cela se voyait à son langage.

Saint-Ex fut le premier écrivain qui m'a laissé entrevoir ce qu'est le « style ».

14

Aujourd'hui, le cap Juby s'appelle Tarfaya. Je vais à l'hôtel de la Marche verte. Il n'y en a pas d'autre.

La ville est blanche, avec des portes bleues et des toits plats, une forêt de béton armé sort des murs – toutes les maisons sont prêtes pour un second étage qui n'est pas encore arrivé.

Les petites échoppes ne sont que des trous dans le mur, présentant toutes un assortiment identique de bonbons, de cigarettes, de piles, de fil à coudre et de boissons rafraîchissantes.

Je me mets à la recherche de vieux qui auraient gardé le souvenir des années 1920. Oui, il devrait en rester quelques-uns. Mais, alors que je les attends, arrive un policier marocain qui me demande aimablement de le suivre au commissariat.

Là, ils savent déjà tout de moi. La radio assourdissante avec ses voix qui grésillent leur a dit d'où je venais, où j'ai dormi, quels postes de police j'ai passés, tous les prénoms de mon père, tous ceux de ma mère et son nom de jeune fille, et que j'affirme ne pas me souvenir des prénoms de mes grands-parents paternels.

Ainsi je cherche à parler avec de vieux Sahariens à Tarfaya ? Le chef de la gendarmerie est plein de bonne volonté. Demain, je rencontrerai le maire. Lui m'aidera !

Je découvre le côté charmant et attentionné du système de surveillance. D'autres personnes ont droit, elles, aux disparitions et à la torture.

15

La porte d'entrée de l'hôtel de la Marche verte reste fermée au moyen d'un épais carton plié en quatre, que l'on coince entre le panneau et l'encadrement. Si quelqu'un oublie de le faire, la porte s'ouvre en grand et claque violemment à chaque bourrasque.

Au rez-de-chaussée, il y a un café. Au déjeuner, on me sert deux œufs au plat qui semblent avoir été préparés avec de l'huile de vidange usagée. Je mange du pain avec gratitude.

Le café dispose de l'unique téléviseur public du lieu. Les nouvelles commencent comme d'habitude par les vœux de bonheur et autres courtoisies que Hassan, le roi, a échangés avec d'autres chefs d'État. Ensuite on parle de ce que Hassan a fait pendant la journée, souvent en rappelant avec des flash-back ce que Hassan a fait plus tôt le même jour, ou dans le même genre. Pour finir, on annonce ce que Hassan fera le lendemain, le tout illustré par des images montrant comment c'était quand Hassan avait fait la même chose la dernière fois.

Les quelques secondes qui restent sont consacrées aux informations du monde.

Puis l'écran est vide. Tous attendent fidèlement. Le patron se lève, monte sur une chaise et met une vidéo.

Au bout de dix minutes, la bande saute. Tous continuent de regarder calmement. Le patron rembobine et recommence au début, en montant le volume cette fois – un peu comme lorsqu'on fait marche arrière en voiture pour franchir avec plus d'élan et de vitesse un passage ensablé.

Mais cela n'aide pas. La bande saute exactement au même endroit.

Personne ne proteste. Tous restent assis, confiants. Le patron cherche une autre vidéo. Ici nous tombons au milieu d'une tout autre histoire dont il manque le début. Personne ne réagit. Tous continuent de regarder, avec gratitude.

Toute la nuit, la porte d'entrée claque au vent de l'océan.

16

Un homme qui a haleté toute sa vie prend sa première profonde inspiration. Après « une vie de halètement », comme il l'appelle, il boit enfin, lentement, en le savourant, un grand verre d'air frais.

17

Un grand bâtiment jaune, qui se dresse derrière la rue principale, domine la ville. Les murs sont couronnés de tours de garde avec des meurtrières dans toutes les directions. C'est ici qu'a résidé le commandant Bens jusqu'en 1925. À présent, c'est le bureau du maire marocain.

Le maire est assis sous une photo anormalement agrandie de Hassan et il porte un manteau « poil de chameau » italien en nylon. Avec lui, dans de vrais vêtements en poil de chameau à l'odeur forte, se trouvent quelques vieux, dont le fils de l'interprète qui suivait Saint-Ex lors de ses vols.

Il parle d'un atterrissage d'urgence dans le désert. Son père avait tenu « les voleurs » à distance avec le fusil tandis que Saint-Ex réparait le moteur. Ils avaient redécollé au crépuscule alors que les balles leur sifflaient aux oreilles.

« Cet homme m'a sauvé la vie », avait dit Saint-Ex.

Ensuite ils en ont fait un film pour que le monde entier puisse voir ça.

« Vous étiez aussi dans le film ?

— Moi, non. Mais Ahmed, oui. »

Le maire me promet de convoquer Ahmed le lendemain.

18

Je sais quels carreaux sont décollés dans l'escalier raide de l'hôtel. Même dans le noir, je trouve les emplacements pour les pieds dans les toilettes à la turque. Je commence à me faire à la vie à Tarfaya.

Le matin, je prends mon petit déjeuner avec du pain et de l'eau. Le lit sur lequel je suis assis a toujours, plusieurs dizaines d'années après, son emballage en plastique pour le transport. Sans doute cela augmente-t-il sa valeur sur le marché de l'occasion. Le drap du dessous a la particularité de n'arriver qu'au niveau des genoux. Il n'y a pas de drap du dessus.

Par la fenêtre, je vois le promontoire battu par les vents et l'île avec sa prison sombre, abandonnée. Des gamins jouent au foot sur la plage. Le vent souffle du large.

Le bureau du maire ouvre à huit heures et demie, mais il est inutile d'y aller avant onze heures. Je suis assis au soleil devant l'hôtel et je me réchauffe en attendant. Les marchands de légumes posent leurs caisses de bois sur le trottoir. Le pain s'achète à travers un trou bleu dans le mur. Un Saharien en djellaba blanche passe devant moi. Ils sont un spectacle rare par ici, les Marocains en uniforme sont la majorité.

Une petite fille avec un cartable achète quelques carottes. Un homme passe avec une brassée de menthe parfumée. Il a les pieds crevassés. Au coin de la rue, on pèse les poissons – une sorte de perche striée sur la largeur avec de longues rayures argentées qui brillent à la lumière matinale.

À dix heures et demie, je rencontre Ahmed, quatre-vingt-six ans.

« Saint-Ex était différent. Il a essayé d'apprendre notre langue. Ce qu'aucun des Espagnols n'a fait. Il a étudié avec un professeur de Coran qui s'appelait Sidi l'Hussein Oueld n'Ouesa. Les Espagnols restaient à se tourner les pouces dans le fortin. Ils ne volaient pas. Mais Saint-Ex était un voyageur. C'est pourquoi il avait besoin de connaître des langues. C'était un homme qui savait comment se comporter dans les négociations. Il a souvent négocié des libérations en échange de rançons.

— Est-il vrai que les tribus tiraient sur les avions français ?

— Bien sûr, répond-il en souriant intérieurement à ce souvenir heureux.

— Pourquoi ? »

Ma question provoque un certain trouble. Naturellement qu'ils tiraient, mais pourquoi ?

Petit à petit surgit l'explication intellectuelle : nous nous défendions contre le colonialisme. Ensuite l'explication opportuniste actuelle : nous agissions sur les ordres du sultan marocain. D'ailleurs, ils gagnaient leur vie en faisant des

prisonniers et en exigeant des rançons. Alors pourquoi n'auraient-ils pas tiré ?

19

« Et j'admire ce Maure qui ne défend pas sa liberté, car dans le désert on est toujours libre, qui ne défend pas de trésors visibles, car le désert est nu, mais qui défend un royaume secret. »

L'aristocrate qu'était Saint-Exupéry a une propension à anoblir tout ce qui suscite son admiration.

Il anoblit les pilotes de ligne pour en faire une nouvelle aristocratie de l'air. Il anoblit leurs adversaires, « ce Maure », pour en faire de preux chevaliers d'un royaume exotique de la fierté.

Il pare d'un éclat romantique les porteurs d'une nouvelle technologie et d'un peuple lointain inconnu – et défend par ce biais d'anciennes valeurs féodales bien connues, rejetées par l'Europe capitaliste.

Saint-Ex ne pouvait pas connaître les trésors invisibles que le désert recèle en réalité, car le phosphate, le minerai de fer et le pétrole n'avaient pas encore été découverts dans le Sahara. Mais c'était bien leur liberté que défendaient les Sahariens, même lui aurait dû le comprendre.

Il avait effectué son service militaire dans le Maroc conquis. Il avait voyagé dans l'Algérie conquise. Il savait que la liberté n'est pas quelque chose que le désert donne automatiquement. En 1927, les « Maures » sur la côte atlantique africaine étaient en réalité les derniers Sahariens insoumis – le résultat de l'extraordinaire faiblesse de la puissance coloniale espagnole et de la résistance acharnée des Maures.

Que Saint-Ex ne puisse pas s'engager dans ce combat pour la liberté était naturel, puisque c'étaient lui et ses camarades sur qui

les Sahariens tiraient avec leurs mausers allemands. Mais il ne s'est même pas rendu compte de l'enjeu du combat. Il n'y a vu que du romantisme.

20

Du mobilier de jardin d'un blanc étincelant m'éblouit. Je le reconnais de mes précédents rêves. Pourquoi revient-il ? Les tables et les chaises ne sont pas vernies avec une bombe mais leurs larges surfaces sont recouvertes de plusieurs couches d'une épaisse peinture à l'huile. Elles ne sont pas « blanc crème » car il n'y a pas une pointe de jaune, mais la couleur a le côté vaporeux et gras de la crème fouettée. La lumière est réfléchie par les surfaces blanches étincelantes avec une force qui fait mal et oblige tout le monde à plisser les yeux. C'est qui, tout le monde ? Je l'ignore. Leurs visages sont vides, effacés, à l'image de toute mon enfance, gommée elle aussi.

Il n'y a personne à interroger. Tous sont morts. Mais des profondeurs du passé, cette table lance un éclat de soleil assez fort pour me réveiller.

21

Le lendemain, alors que je suis assis et me réchauffe devant l'hôtel, la charrette-poubelle passe, tirée par une mule. Les poubelles sont vidées à l'air libre dans la charrette, comme on le faisait encore à Älvsjö quand j'étais enfant. Au coin de la rue, on vend des dattes sur leurs branches, réunies en bottes comme les branchages avec des plumes colorées chez nous.

Le vieil homme d'aujourd'hui m'indique du doigt l'endroit exact où se trouvait la maison du Français : tout contre le mur du fortin,

du côté qui donne vers l'aéroport. La nuit, on entendait résonner de la musique à l'intérieur. Les sons d'un vieux gramophone qu'on remontait à la main. Comme compagnie, il avait quatre animaux : un chat, un chien, un chimpanzé et une hyène.

Le soir, je retranscris soigneusement les informations tirées de mon magnétophone sur mon carnet. À la fin, j'ai l'impression de voir assez clairement Saint-Ex devant moi, assis à son bureau, entouré de ses animaux.

La lumière coule de sa lampe comme de l'huile. Je le vois tremper sa plume dans l'encrier comme je le faisais quand j'apprenais à écrire. L'océan gronde là-bas dans l'obscurité, les appels de ceux qui montent la garde retentissent en écho entre les murs. Le sable crisse entre les documents sur la table. Saint-Ex écrit.

Quand dix-huit mois plus tard il quitte le cap Juby, il emporte le manuscrit de son premier roman : *Courrier Sud*. Et en lui, il porte ses histoires de désert pas encore écrites dans *Le Petit Prince* et *Terre des hommes*.

22

Ce qui m'a fasciné lorsque, jeune garçon, j'ai lu ces livres, c'était la croyance qu'un pilote était comme un homme nouveau.

Un homme qui, quand il décolle du sol, s'élève aussi au-dessus des banalités de la vie pour atteindre une nouvelle vision des choses, créée par les expériences particulières que la technique moderne a rendues possibles.

Le pilote n'était pas encore un commandant de bord faisant la navette entre les boutiques duty-free des villes du monde entier. Le pilote, à l'instar en quelque sorte de l'astronaute d'aujourd'hui,

était l'homme le plus moderne de son temps, un représentant de l'avenir, en escale temporaire dans ce qui serait bientôt du passé.

Cela lui donnait une autorité incroyable, que Saint-Ex utilisa pour poser encore une fois les grandes questions.

Qu'est-ce qu'un homme ? Quelle est notre mission ?

L'homme se fait lui-même, dit-il.

Nous ne sommes pas nés hommes, nous le devenons.

Nous le devenons par la solidarité des uns envers les autres.

Nous le devenons en prenant nos responsabilités.

J'adorais sa gravité quand il disait ce genre de choses, non sans aplomb, avec la même confiance infinie envers ses lecteurs que le pilote envers le vide de l'air. Dans cette gravité, il m'était si proche que je pouvais me pencher vers lui et le toucher.

Il m'a appris à exiger d'un écrivain non seulement du suspense et des aventures mais aussi des connaissances, de la gravité et de la présence. Surtout de la présence.

Si l'écrivain n'est pas lui-même dans son texte, comment peut-il exiger que vous le soyez ?

---

1. En français dans le texte. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

VERS SMARA

23

« Et aussitôt, comme un plongeur pour une perle se hâte de remonter à la surface, [...] je dois retourner vers le nord », note Michel Vieuchange dans ses *Carnets de route*.

Michel lut *Courrier Sud* à sa parution, en 1929. Il avait quatre ans de moins que Saint-Ex. Il avait aussi lu Nietzsche et Rimbaud, il avait aussi fait son service militaire au Maroc, et lui aussi rêvait du désert. Un jour de septembre 1930, il disparut, déguisé en femme, dans une des zones tribales insoumises à quelques dizaines de kilomètres au nord de Tiznit. Il était en route vers Smara.

Saint-Ex n'était jamais allé aussi loin.

Mais chaque matin il volait sur un des avions du cap Juby pour chasser la condensation des cylindres – les avions de l'époque devaient être mis au repos comme les chevaux – et parfois il déviait de sa route le long de la côte et s'enfonçait vers « la mystérieuse Smara », avec ses ruines virginales aussi interdites à l'homme blanc que Tombouctou.

En réalité, occupée par les Français dès 1893, la ville de Tombouctou n'était plus interdite. Smara fut détruite par les troupes françaises en 1913. Mais les ruines continuaient d'être défendues par les tribus sahariennes. Rien que survoler Smara

était de la part de Saint-Ex une action audacieuse, pour ne pas dire casse-cou.

C'est là que se dirigeait Vieuchange. À pied.

24

Je prends la voiture.

C'est une journée particulière. Le vent, qui toute la semaine a soufflé du large, arrive à présent du désert, aussi brûlant que s'il sortait d'un sèche-cheveux. La piste d'atterrissage de Tarfaya, qui baignait jusqu'ici dans le brouillard humide de l'océan, est aujourd'hui empreinte d'une brume sèche, brûlante, de pure poussière.

Je racle le sable de la voiture comme on racle la neige d'une voiture l'hiver en Suède, et quand je roule dans cette brume blanche, c'est comme rouler à travers une tempête de neige. Je mets du temps à comprendre que, puisque je suis dans le désert, ce doit être une tempête de sable.

Le crépuscule tombe tôt dans la matinée et mon champ de vision se réduit, je ne vois qu'à quelques mètres. Quand je m'arrête et descends de voiture, j'ai du mal à garder l'équilibre. Le vent pique la peau exposée de mon visage comme des aiguilles de glace. Impossible de respirer face au vent. Je me dépêche de remonter dans la voiture et je roule aussi vite que je peux à travers les rafales qui s'amplifient.

Le sable n'est pas lisse, mais il est parfois traîtreusement libre, parfois compact et dur comme de la pierre. La brume est plus fine que la neige et pénètre dans la voiture, de sorte que l'air devient irrespirable. L'odeur est fortement minérale, rien à voir avec le parfum euphorique de la neige.

Avant tout, la sensation physique est différente. Le corps suffoque quand il sue sans sueur. Toute l'humidité disparaît instantanément de la peau, ne laissant qu'une couche craquelée de sel qui enveloppe le corps comme dans un moule.

Quand j'étais petit, je me plaisais à imaginer les tempêtes de sable. Avant de m'endormir, je m'entourais de cette brume sifflante et mordante. Pour pouvoir respirer, je marche à reculons, dos au vent. Ma montre se remplit de sable et s'arrête. J'ai bu les dernières gouttes de mon outre ratatinée et je comprends que je vais mourir.

Dans ces rêves de désert, il y avait toujours à la fin un lac d'eau douce, brillant comme un miroir, qui me sauvait la vie au dernier moment, avant que je sombre dans le sommeil.

Croire à la présence de l'eau dans le désert n'est pas si insensé que ça. Parfois, il pleut. En cet instant, mes rêves infantiles se réalisent, mes rêves d'étendues d'eau dans le désert qui scintillent dans les dépressions et d'un voile vert jeté sur le sable. Je traverse un désert vert qui luit d'humidité – bien que tout le Sahara arrive sur moi et m'étouffe presque.

Aucune circulation dans l'autre sens. À la bifurcation pour Boucraa, je suis stoppé par une colonne militaire : ouvrir le véhicule, lunettes noires de ski, alerte maximale. Le Polisario – le Front de libération du Sahara occidental – est connu pour profiter des tempêtes de sable afin de passer à l'attaque.

Je fais demi-tour et passe la nuit à El-Aaioun. Deux batailles de blindés cette nuit-là, l'une à proximité de Boucraa, entre des troupes marocaines et les Sahariens encore insoumis.

25

Vieuchange essaya d'atteindre Smara déguisé en femme. Ses carnets posthumes le montrent préoccupé par son déguisement et

les conditions que son rôle de femme lui impose.

Il se rase les jambes. Il apprend à ne pas montrer ses mains. Il se couche toujours en boule comme un chien, jamais sur le dos – seule une Juive dort sur le dos. Il est assis avec les « genoux écartés tendant la robe », jamais serrés. À cheval, il veille à avoir les talons plus bas que les orteils.

Le jour, il est en nage dans le *haïk* bleu qui l'enveloppe telle une tente. Il aspire en vain à sentir le vent sur son visage et à bouger librement. Il veut savoir où il est, il veut voir les étendues de désert, il veut voir les hommes qui vont et viennent. Mais il ne voit que le sol.

Peu de récits du Sahara parlent du sol proprement dit, des petites pierres cassées, des graviers, des rives caillouteuses du fleuve, de la terre noire labourée. C'est tout ce qu'il voit.

Il ne voit pas le lever du soleil, seulement une vague dorée de lumière balayer le sol, laissant derrière elle de petits lacs de nuit dans les creux.

Dans les villes, il ne voit que la pièce où il est emprisonné comme un criminel : les murs grossiers qui s'effritent au toucher, le plafond bas noir de suie et la lumière qui pénètre par des trous si étroits qu'il ne peut pas voir à l'extérieur.

Dans la chaleur, il se verse de l'eau sur la tête pour que la vapeur en s'évaporant lui procure un peu de fraîcheur. La viande qui pend du plafond est invisible derrière sa couverture de mouches. Il n'en mange pas, il ne mange quasiment rien et vit de thé à la menthe sucré.

Au cours des nuits froides et humides, les femmes se pressent les unes contre les autres pour chercher de la chaleur – ou peut-être dans d'autres intentions dont la seule pensée le dégoûte. Frigorifié et trempé, il attend que la vague dorée du soleil levant balaie enfin le sol, ce sol qui est tout ce qu'il voit.

26

Je vis dans une étable avec une vieille femme nue osseuse, aux seins pendants qui lui tombent sous la taille. Elle est gentille avec moi. Mais son cheval est têtu comme une mule.

Elle garde le cheval dans le grenier à foin dont il manque la rambarde. Seul l'instinct de survie empêche le cheval de dégringoler.

Lorsque j'arrive au grenier, le cheval cherche avec empressement dans ma main et dans mes poches le sucre qu'il a l'habitude de recevoir. J'essaie de redescendre, mais il me barre la route en reniflant avec son museau, de manière de plus en plus intime et pressante, mes vêtements et mon corps. Il faut attendre que la femme monte et donne au cheval des morceaux de sucre pour que je puisse partir.

L'idée me traverse l'esprit, en voyant ses seins, qu'elle est peut-être ma mère et que c'est ma propre gloutonnerie, pas celle du cheval, qui les a rendus si longs.

27

Le lendemain, le ciel est de nouveau dégagé. Le balayeur est déjà occupé à déblayer le sable déposé par les rafales de la veille. Chaque tas a droit à une petite traîne de sable dans la direction du vent.

À quelques dizaines de kilomètres d'El-Aaioun, un gang de fauconniers saoudiens a établi son campement de caravanes. Ils cherchent à localiser des perdrix à l'aide de radars sophistiqués en les poursuivant dans leurs 4 × 4. Puis, ôtant la capuche de leurs faucons spécialement entraînés, ils vivent quelques instants

grisants de pouvoir lorsque l'oiseau tourne autour de sa proie avant de fondre sur elle, de la tuer et de rapporter la viande.

« Le prix au kilo sera considérable », disent mes auto-stoppeurs sahariens sèchement.

Ce sont des hommes jeunes et élégants vêtus de pantalons au pli impeccable et munis de porte-documents. Je les dépose quelques dizaines de kilomètres plus loin et les accompagne vers deux tentes au bord de la route. Celles-ci sentent bon le lait. Là, quelques femmes mènent une existence de bergères avec leurs chèvres.

Elles nous aspergent d'eau de lavande contenue dans une bouteille d'un litre et appellent le soldat retraité dans la tente voisine. Mes auto-stoppeurs et le vieil homme commencent la partie de ping-pong habituelle faite de courtoisie et d'échanges de nouvelles. Les jeunes loups de la ville se transforment en dignes descendants de bergers qui, avec une expertise étonnante, procèdent à la cérémonie du thé.

« Si vous étiez restés plus longtemps, j'aurais égorgé une chèvre en votre honneur », dit le vieil homme.

Allongé sur un tapis tressé, il serre un gros coussin contre son ventre. Il fait bon et frais sous la tente bleu ciel qui laisse passer le vent mais pas le soleil. Le charbon de bois rougeoyant dans le récipient pour le feu crée des sonorités métalliques et ça sent fort la menthe et le lait de chèvre.

Après les trois tasses de thé obligatoires, je reprends la route de Smara en traversant de vastes étendues désertiques, interrompues par des touffes d'herbe isolées et des massifs de tamaris héroïques.

Au milieu de nulle part, je croise de nouveau une nuée de sauterelles venues du sud-est, qui ont moins volé jusqu'ici qu'elles n'ont été emportées par le vent du désert, roulant au-dessus du sol telle une gigantesque sphère titubante d'insectes, certains jeunes, aux ailes roses, la plupart adultes, des créatures au thorax dodu et

aux ailes dorées qui s'écrasent et heurtent la voiture avec un bruit sec.

L'hôtel Sable d'or, le meilleur de Smara, a été réquisitionné par le gouverneur. Enfin arrivé à l'hôtel Erraha, en face, j'obtiens une chambre avec une fenêtre. Deux lits et un crochet au mur. Un lavabo devant les W.-C. au bout du couloir. Dix couronnes la nuit.

28

Je vais prendre un bain après le voyage dans la poussière. Sur le chemin, je vois un panneau : *Club Saquia el-Hamra Musculation*. Du bodybuilding au Sahara ! Soudain je sens mes muscles douloureux aspirer à l'exercice.

Le lieu vient d'ouvrir pour la journée et est encore vide. J'accroche mes vêtements au mur et commence à faire des échauffements.

Alors que je suis sur le banc de musculation, un intellectuel marocain avec des lunettes vient me montrer comment avoir plus de jeu en retirant une goupille. Il est comptable dans l'administration publique, ça va faire trois ans qu'il est ici, sa famille est à Casa, comme ils disent pour Casablanca. Il rentre chez lui les voir tous les trois mois.

Nous nous entraînons ensemble et faisons trois fois, à tour de rôle, une série de quinze exercices avec des poids légers. Il existe, dit-il, même en hiver mais surtout en été, quand Smara se transforme en un désert fumant – il existe un fossé entre le discours officiel et la lassitude de la guerre sur le terrain, avec l'envie de rentrer chez soi. Le Sahara est devenu « leur » pays par décret, mais en vérité ce n'est pas leur climat ni leur paysage quand ils débarquent du nord du Maroc…

Après ma longue pause sans faire de sport, c'est merveilleux de sentir mes muscles travailler de nouveau, d'abord en rechignant, puis de plus en plus ravis qu'on fasse appel à eux. La conscience du moi sort de la tête pour descendre et entrer dans mes muscles. Morceau par morceau, mon corps se reconstitue et redevient le mien.

Après l'entraînement, nous allons au hammam. Dans la dernière des étuves, nous mélangeons l'eau brûlante d'un robinet à l'eau froide d'un autre dans nos seaux noirs en plastique et nous passons le reste de l'après-midi à asperger, laver et frotter nos corps retrouvés, tandis que nous écoutons le clapotis de l'eau sur le carrelage et le murmure des voix sous la voûte.

Ici, à l'intérieur, il n'y a pas de vent. La lumière ne fait pas mal aux yeux. Les ongles ne cassent pas. On ne reçoit pas de sable dans la bouche. L'air n'a pas cette sécheresse qui pique le nez. Au contraire, il est saturé de vapeurs d'humidité qui procurent une sensation de douceur et rendent la peau lisse dans les creux du corps. De la bonne eau coule. Dans le désert, c'est le paradis.

29

Le corps humain a six cents muscles. Vous utilisez la plupart d'entre eux de manière automatique, sans en avoir conscience. Découvrir de nouveaux muscles dont on ignorait jusqu'à l'existence, c'est ce qu'il y a de mieux dans l'entraînement.

Combien de muscles une vie humaine a-t-elle ? Sûrement que la plupart d'entre nous les utilisent de manière automatique, sans en avoir conscience. Particulièrement dans des relations de couple à long terme, développer une routine facilite les choses, donc abrutit. Ce qu'il y a de mieux quand vous vous retrouvez soudain confronté à la solitude, c'est qu'elle vous permet de vous entraîner :

vous découvrez votre vie quand vous êtes obligé de commencer à utiliser ses muscles, longtemps oubliés et atrophiés.

30

Je vis sur une colline, la route serpente jusque-là. Je me réveille tôt et sors acheter le journal.

Les nouvelles sur la première page sont intégralement couvertes de traits noirs épais qui quadrillent le papier et les rendent obsolètes et en partie illisibles. Seule une info est lisible et d'actualité. Elle est imprimée en caractères microscopiques et annonce que le pays est envahi par une puissance étrangère. On doit s'attendre à ce qu'à tout moment des troupes étrangères passent précisément sur ce chemin-ci.

Puis je me rappelle tout à coup que j'avais à la fois une chèvre et un chien avec moi quand je suis parti. Mais le chien est trop fidèle et la chèvre trop rebelle et ingérable. Aussi les ai-je attachés là-haut dans la forêt. Je comptais aller les chercher plus tard, mais je les ai oubliés. Sont-ils encore en vie ? Quelqu'un les a-t-il trouvés ? Sont-ils morts de faim ? Il faut que je le sache avant que les étrangers n'arrivent. Mais comment y aller ? Ma femme s'active déjà dans le jardin. Les enfants vont bientôt se réveiller. Moi seul suis au courant de l'invasion, de la chèvre et du chien – que dois-je faire ?

Je vais voir mon père pour le lui demander. Il a posé un papier blanc devant lui sur la table. Il sort son canif avec l'incrustation en nacre, enfonce un ongle dans la rainure et déplie le couteau. La petite lame élimée apparaît. Sans un mot, il commence soigneusement à enlever le blanc de ses ongles.

Il ne coupe pas ses ongles. Il ne les lime pas. Il les taille comme on taille un arbre ou un arbuste dans le jardin. Il enlève seulement la partie de l'ongle qui l'a aidé à ouvrir le canif.

Je ne dis rien. Mon père aussi se tait. Les rognures d'ongles tombent avec un raclement sur le papier blanc.

31

Les premiers envahisseurs de Smara étaient noirs et venaient du sud. Leurs gravures rupestres montrent une savane saharienne où paissent des girafes et des éléphants.

Un millénaire avant notre ère, la sécheresse les refoula plus au sud. Ceux qui restèrent furent domestiqués par les peuplades berbères arrivées du nord à cheval et qui avaient des armes en fer.

Le désert se creusa autour d'eux. Les chevaux laissèrent la place à des chameaux qui arrivèrent de l'est autour de l'an 100 et permirent le commerce régulier des caravanes à travers les étendues désertiques.

Au XI^{e} siècle, des Sahariens prirent le nom d'« Almoravides ». Ils s'emparèrent du commerce des caravanes, prirent la direction du nord et conquirent le Maroc et l'Espagne. Là, nous avons appris à les connaître sous le nom de « Maures ».

Au XIII^{e} siècle, tous les Sahariens restés dans le désert tombèrent sous la coupe d'une tribu bédouine, Beni Hassan, originaire du Yémen. Les Arabes hassani chassèrent la langue berbère znaga. Les conquérants arabes acceptèrent un tribut de leurs vassaux znaga qui, à leur tour, dominaient la population indigène noire : esclaves et affranchis. Un conseil, djemaa, légiférait et choisissait son chef.

Le plus célèbre de ces chefs fut Ma Ainin, « L'Eau des yeux ». Il fit de Smara, qu'il fonda en 1895, un centre pour les tribus sahariennes et son quartier général dans le combat contre les Européens.

L'ennemi principal était les Français, qui pénétraient au sud par la Mauritanie, à l'est par l'Algérie et bientôt aussi au nord par le Maroc. C'est pourquoi le Français Michel Vieuchange devait voyager déguisé. Il appartenait à l'ennemi.

Smara ne fut pas colonisée avant 1934 quand les Espagnols, avec l'aide des Français, s'emparèrent de la ville.

La décolonisation aussi arriva tard. Il fallut attendre les années 1970 pour que les Espagnols soient prêts à laisser le pouvoir au mouvement de libération du Sahara occidental, le Front Polisario.

Mais le roi du Maroc avait des ambitions territoriales. Il rêvait d'un Grand Maroc qui aurait englobé des parties de l'Algérie, du Mali et de la Mauritanie et continué jusqu'au fleuve Sénégal. Il affirmait que pour des raisons historiques le Sahara occidental espagnol lui appartenait.

La question fut portée à la Cour internationale de La Haye, qui répondit qu'il y avait certes des liens légaux entre le Maroc et le Sahara occidental, mais que ces liens ne comprenaient pas la suprématie territoriale. Le principe du droit à l'autodétermination par la volonté des peuples, trancha le tribunal, s'appliquait sans restriction.

32

Il se passa alors quelque chose de très curieux. De fait, je n'ai vécu pareille expérience qu'à Smara.

Assis un soir dans le couloir à l'hôtel Erraha, je discute avec un marchand de légumes marocain. Il est de Rabat et, attiré par les subventions du gouvernement, il est venu à Smara. Il a un logement bon marché, gagne bien sa vie, se plaît ici. Et pour prouver qu'il n'y a pas de problèmes dans la ville, il prétend qu'il n'y a pas de soldats.

« Pas de soldats, pas de problèmes. »

Il est là, assis dans l'hôtel Erraha qui est rempli de soldats en permission.

Ils dorment en tas devant nous par terre dans le couloir.

Ils viennent directement des combats près du mur érigé en défense contre le Front Polisario, du sable s'écoule de leurs uniformes, leurs regards sont enfiévrés, les têtes enveloppées dans des lambeaux de tissu. Smara, avec sa musique, ses lumières et ses femmes seules, leur semble un paradis, comparé à la poussière sèche, au vent sempiternel et à la chaleur écrasante, sans ombre, au-dehors.

Peut-être qu'ils n'ont pas d'autres problèmes, mais ce sont indéniablement des soldats.

De la fenêtre du couloir de l'hôtel, le marchand de légumes et moi regardons la ville. Elle consiste principalement en baraquements militaires qui ressemblent à des cartons d'œufs avec leurs rangées d'alvéoles et leurs petites coupoles d'un blanc jaunâtre. Derrière l'hôtel, des véhicules de l'armée sont alignés sur un gigantesque parking militaire. Dans la rue en bas, nous voyons des policiers militaires marcher deux par deux et vérifier les cartes d'identité sahariennes. Des groupes d'appelés marocains traînent, accrochés les uns aux autres comme des adolescentes. Une colonne de camions de l'armée prêts à partir pour le front attend, les moteurs grondent. Ils sont remplis de soldats aux visages fermés, maussades, éteints.

Et le marchand de légumes maintient qu'ils n'existent pas !

Je pose une nouvelle fois la question. Il affirme que, non, il n'y a pas de soldats à Smara.

« Enfin, voyons, dis-je, conciliant, on ne peut pas sortir pisser sans marcher sur des soldats endormis, et en bas dans la rue, ça grouille de militaires… »

Je les désigne du doigt par la fenêtre. Mais le marchand de légumes n'en démord pas.

« Plus loin peut-être, dit-il. Mais ici, à Smara, il n'y a pas de soldats, pas de problèmes. »

Répète-t-il ce que la police lui a dit de dire sans se préoccuper de rendre son propos crédible ? Veut-il peut-être, tout en se protégeant, me dire l'exact contraire : « Beaucoup de soldats, beaucoup de problèmes » ?

Je ne sais pas. Je sais seulement que notre conversation s'est arrêtée quand elle a perdu contact avec la réalité.

33

Le 16 octobre 1975, quand tomba le jugement du tribunal international, l'invasion du Sahara occidental par le Maroc était déjà planifiée dans les moindres détails. Impossible pour Hassan II de faire marche arrière. Il fit comme le marchand de légumes.

Il tint un grand discours à Rabat et expliqua que le tribunal international avait reconnu la légitimité des revendications du Maroc.

Aux objections du contraire, il ne daigna tout simplement pas répondre. Au lieu de cela, il annonça une « marche de la paix » pour « libérer » le Sahara occidental.

Sous cette menace, les Espagnols interrompirent soudain toute négociation avec les Sahariens. Le couvre-feu fut proclamé. La Légion étrangère espagnole installa des barbelés autour des quartiers des Sahariens, auxquels les stations-service cessèrent de vendre de l'essence. Les soldats sahariens furent renvoyés de l'armée. En l'espace d'une semaine, douze mille civils espagnols furent rapatriés en avion. Même les cadavres furent évacués. Un millier de morts furent déterrés des cimetières locaux et leurs

restes furent envoyés aux îles Canaries. Jusqu'aux animaux du zoo, qui partirent aussi avec eux.

Les Espagnols réfutèrent constamment « les rumeurs » selon lesquelles ils allaient laisser le pouvoir au roi du Maroc. Mais en secret c'était déjà chose faite.

Quand les troupes marocaines arrivèrent, la majorité de la population saharienne de Smara s'était enfuie en Algérie, à deux cent cinquante kilomètres plus au nord. Smara, le centre principal du mouvement de libération du Sahara occidental, devint la première base pour la guerre de conquête du Sahara, menée par le roi Hassan.

34

« Des problèmes ? Il doit s'agir des chèvres, dans ce cas », dit le gouverneur.

Nous sommes invités à déjeuner dans le palais du gouverneur. Les serveurs nous apportent un mouton grillé aux côtes apparentes, telle une épave de bateau, à nous qui sommes assis sur le canapé, c'est-à-dire tous les hommes, tous des Marocains, sauf moi et un poète saharien. Le repas continue avec du poulet aux écorces d'orange et aux olives puis pour finir du riz sucré avec des amandes, des raisins secs et de la cannelle.

« Les nomades viennent pendant la sécheresse chercher l'eau et l'électricité des villes, dit le gouverneur. Ils se sédentarisent, motorisent les bergers qui surveillent leurs troupeaux avec des Land Rover et mettent leurs familles dans des endroits où il y a l'école pour les enfants et des soins médicaux pour les vieux. C'est pire pour les femmes. Elles n'ont que les chèvres. La femme et la chèvre ne font qu'un, la chèvre lui est plus proche que son mari, plus proche même que ses enfants. Sa manière d'élever ses enfants

est datée, sa cuisine est primitive, la chèvre est sa seule raison d'être. Donc elle ne peut pas vivre sans chèvres. Elle les emmène en ville. Toute la ville est pleine de chèvres. Cela crée des problèmes d'hygiène. Dans les appartements modernes, c'est tout simplement impossible. Je n'hésite pas à dire que les chèvres sont pour l'heure le plus grand problème de société auquel nous sommes confrontés.

— Et la solution ?

— J'ai fait passer un décret sur les chèvres et mis en place un responsable des chèvres dans chaque quartier. À lui de veiller à ce qu'il n'y ait aucune chèvre dans ce quartier. Et j'ai alloué à chaque quartier un endroit spécifique à l'extérieur de la ville où les chèvres sont autorisées. Ça tient les femmes occupées : c'est une bonne trotte pour aller jusque là-bas les traire. »

35

Le poète saharien Yara Mahjoub est un bel homme imposant, la cinquantaine, aux dents d'un blanc étincelant, collier de barbe blanche et cheveux blancs coupés court. Il ne sait pas écrire, pas même son nom. Il porte toute sa production poétique en lui.

« C'est dix poèmes ou cent ? demandé-je.

— Oh, beaucoup plus ! Je pourrais vous les réciter toute la nuit et le lendemain, et il en resterait encore beaucoup que je n'aurais pas récités.

— Sur quoi écrivez-vous ?

— Donnez-moi un sujet et je chanterai ses louanges ! »

Je suggère « le jugement du tribunal international » et il se prête aussitôt à l'exercice :

La réunion du Sahara avec le pays natal
La profonde relation
Entre les Sahariens et le trône –

La preuve désormais entre les mains de La Haye
Où cela a été confirmé par la Cour
De sorte que tous doivent être convaincus.

Il se tourne vers l'assemblée et déclame avec panache, en artiste habitué à se produire. Chaque geste fait partie d'un langage scénique, chaque vers réclame des applaudissements.

« Quand avez-vous écrit votre premier poème ?

— C'était pendant l'année de la vaccination, qualifiée aussi de "l'année de la pluie d'été". J'avais dix-huit ans et j'ai fait l'amour pour la première fois de ma vie. Alors ça a donné ça :

Oh, comme il est beau,
le pont qui mène à la colline !
Oh, comme le bleu de la colline est beau
dans ses yeux !

— C'était à l'époque des Espagnols. Avez-vous écrit des poèmes en leur honneur ?

— J'avais mon chameau et mes chèvres, je n'avais pas besoin des Espagnols. Mon père était orfèvre. Je le suis aussi, c'est mon métier. La poésie est ma vocation, si je ne compose pas, je tombe malade. Toute véritable poésie exige de l'inspiration, et l'amour du Roi est la plus grande source d'inspiration. Ce poème-ci, je l'ai écrit lors de Sa visite aux États-Unis :

Après Votre départ aux States
et Votre visite au Pentagone
Vos voisins insignifiants crient,
ceux qui sont une épine dans Votre flanc,
ceux qui se dressent contre Votre Majesté,
ils crient maintenant, fous de jalousie
Mais il leur manque la nourriture
Oui, il leur manque le savon ! »

36

Une nuit, sur le chemin de Smara, Michel Vieuchange entend au loin des hommes chanter des mélodies sahariennes dans l'obscurité.

En écoutant le sérieux résolu de leurs voix, il trouve que son entreprise a quelque chose d'étrange. Que vient-il faire ici ? Est-il sur le point de forcer un secret qui devrait rester inviolé ?

Objections justifiées. Mais il les balaie d'un revers de main et continue son combat, ivre de fatigue, épuisé mais toujours debout. Il exhale la joie malgré ses douleurs, il se sent élu, choisi, purifié par sa propre flamme.

Parfois sa bouche est si sèche qu'il a le plus grand mal à prononcer le nom « Ahmed ». Il se prépare pendant plusieurs minutes avant d'essayer. Seulement un mot – et pourtant cela paraît presque insurmontable.

Un de ses compagnons sahariens tombe malade et refuse de continuer. La petite caravane retourne à Tiglit. De nouveau Vieuchange reste enfermé dans une pièce sans fenêtre avec une nuée de mouches pour seule compagnie.

Sa tête « se resserre autour de cette seule volonté » qu'il sent en lui, « dure, irrévocable : en finir, atteindre [son] but ». Il va achever ce qu'il a commencé. Tous ses efforts intérieurs depuis sa naissance n'ont fait que tendre vers ce but.

Sa décision est inébranlable. Mais pendant ces longues journées d'attente, son caractère change.

L'évocation de Smara ne lui « donne point de joie ». Il ne retrouve plus « l'exaltation » qui l'emportait à d'autres moments. Il s'est desséché, s'est ratatiné.

37

Les décisions sont presque toujours mises en œuvre dans d'autres conditions que celles en vigueur au moment où elles ont été prises.

Les décisions sont prises au quartier général. Elles sont mises en œuvre dans les tranchées.

Les décisions sont prises à Paris. Elles sont mises en œuvre au Sahara.

Les émotions que provoquait chez lui le nom de « Smara » ont désormais disparu. Seule reste la décision. La volonté. L'intention. Quand toute la moiteur est partie, il ne reste pour finir que l'acte de défi.

Quand le désir prend fin, il est remplacé par les mensonges. Vieuchange commence à faire semblant.

Il écrit « nous » en parlant de lui-même. Il fait semblant de ne pas être seul, mais de voyager avec son frère.

Il prétend qu'ils voyagent pour une mission importante dans un territoire inconnu où personne d'autre n'a vu ce qu'ils voient. En réalité, il sait quelles personnes l'ont précédé et qu'il n'a aucune mission à effectuer si ce n'est son propre dessein.

Il fait semblant d'être en chemin vers une ville vivante. En réalité, il sait parfaitement que Smara est en ruine et que ce sont ses compatriotes qui l'ont détruite.

Les fausses prémisses de son entreprise la rendent totalement artificielle. Mais ce caractère artificiel est documenté avec une extrême authenticité.

Pas à pas, grain de sable après grain de sable, on voit ce qui se produit quand on a fait quelque chose au Sahara qu'on avait décidé à Paris.

38

Le 1er novembre, il est enfin arrivé à Smara. Il a passé la plus grande partie du voyage caché dans un « couffin », recroquevillé en position fœtale, tourmenté par des crampes insupportables, sans même voir le sol.

À présent il sort enfin et marche en titubant vers la ville.

Le sol est couvert d'une multitude de cailloux noirs, comme « lancés là à la volée ». Aucun homme en vue. Tout n'est que ruines.

Il enterre une petite bouteille avec un message comme preuve que son frère et lui ont « découvert » Smara – un dernier jeu de faux-semblant avant de se recroqueviller de nouveau dans son panier en osier et d'entamer le voyage du retour.

« Me voici à présent ayant atteint le but, écrit-il dans ses carnets de route. Et aussitôt comme un plongeur pour une perle se hâte de remonter à la surface, cherchant à me dégager de ces lieux farouches, je dois retourner vers le nord. »

Il aura passé trois heures à Smara. Le retour prit un mois. Il mourut à Agadir le 30 novembre 1930.

Cause aiguë de la mort : dysenterie.

Cause de la mort : romantisme.

VERS LAGHOUAT

39

« À mesure qu'il s'éclaire davantage, le désert paraît s'assombrir », note Eugène Fromentin dans *Un été dans le Sahara* (1857).

C'est ce genre de paradoxe qui nourrit le romantisme du désert. Sinon, on se demanderait bien ce que vient chercher un romantique dans le désert. Il n'y a ni bosquets ombragés, ni parfums enivrants, ni murmures de forêt profonde censés procurer au romantique les émotions que sa sensibilité réclame. Le romantisme du désert paraît déjà incompréhensible vu de loin. De près il devient absurde. Qu'y a-t-il de romantique dans une sablière infinie ?

Eugène Fromentin peut en parler. Il est le premier d'une longue série d'écrivains et d'artistes pour qui le désert est une expérience esthétique.

Fromentin aime le désert parce qu'il est sans charme, parce qu'il n'est jamais mièvre. Il aime la grandeur de ses lignes, le vide de l'espace, la nudité du sol. Enfin un océan qui ne gonfle pas mais consiste en un corps ferme, intransigeant ! Enfin un silence que rien ne vient interrompre dans un pays désolé où personne ne vient, d'où personne ne part !

Curieusement, ce même silence paraît si menaçant dans la ville, noire et muette sous le soleil.

Les hommes semblent y avoir perdu l'usage de la parole. Ils l'entourent avec un sérieux incommensurable, aussi muets et consumés que le paysage qu'ils habitent.

Pourquoi ce silence ? Est-ce le soleil ? La chaleur torride fait vibrer l'air en produisant une note ténue mais parfaitement audible. Le sol lui-même semble haleter. Jour et nuit échangent leur place. Le soleil de midi anéantit et tue, l'obscurité de minuit ressuscite et donne la vie.

Fromentin part explorer la ville de nuit. Mais les habitants lui sont aussi hostiles pendant les heures sombres. Ils ne le saluent pas. Ils font mine de ne pas le voir.

« L'Arabe n'aime pas à montrer sa demeure, pas plus qu'il n'aime à dire son nom, à parler de ses affaires, à raconter le but de ses voyages. Toute curiosité dont il peut être l'objet lui est importune. »

Ce doit être le soleil qui a rendu l'Arabe ainsi. Fromentin en ressent lui aussi les effets. Le soleil le persécute jusque dans la nuit. « Je ne cesse pas de rêver de lumière », se plaint-il.

Il reste toute la journée dans le désert à peindre, baigné dans le soleil. Le soir, il est comme enfiévré par la lumière que son corps a absorbée. Même derrière ses paupières closes, il voit « des flammes, des orbes rayonnants, ou bien de vagues réverbérations qui grandissent, pareilles aux approches de l'aube ; je n'ai, pour ainsi dire, pas de nuit ».

Les hommes du désert ont vécu sous ce soleil depuis leur tout jeune âge. Le terrible soleil du désert les a marqués avec son impassibilité « qui du ciel semble être descendue dans les choses, et des choses avoir passé dans les visages ».

D'où le silence.

40

Je viens d'Alger. J'ai loué une petite Renault 4, cabossée de partout, avec un siège conducteur si défoncé qu'il touche le plancher. C'est la seule voiture qu'ils ont accepté de laisser partir pour le désert. « Une seule tempête de sable enlève la peinture de la carrosserie en quelques heures », ont-ils dit. Alors j'ai glissé des livres et un vieil imperméable dans le trou, une serviette roulée dans le dos, et je me suis fondu avec ma petite épave dans la circulation d'Alger.

Alger est une ville qui grimpe, toutes les rues montent ou descendent, la circulation est dense et éternellement bloquée avant de foncer soudain avec un rugissement de tigre. J'ai rarement rencontré, comme ici, un tel besoin de constamment faire la démonstration de la puissance de l'automobile et de la témérité du chauffeur.

Assis dans une R4, il n'y a rien d'autre à faire qu'à se laisser doubler des deux côtés, souvent de si près qu'on a droit à un pressing de sa chemise froissée par la même occasion. Je m'accommode des gaz d'échappement puants du dernier véhicule qui m'a doublé en marmonnant sans doute quelque formule sur le fait qu'il roule sur de la bouse de chameau pour honorer sa mère.

Les jurons arabes consistent souvent à décrire le comportement sexuel de la mère de la personne concernée avec des chameaux. Pour peu qu'on parvienne à combiner des insultes anales avec le sexuel, on marque un point supplémentaire.

La route serpente avec des virages en épingle à cheveux jusqu'au sommet de la montagne. La R4 n'a pas de répondant, vraiment aucun. Le truc, c'est d'accélérer entre les changements de vitesse, comme à l'époque des vieilles voitures à double débrayage, et de

laisser tourner le moteur – alors la petite voiture endurante grimpe dans les montagnes de l'Atlas, et quand je suis de nouveau sur du plat, je peux monter à cent, et par moments même à cent vingt kilomètres à l'heure.

Certes, ça fait un bruit d'enfer et ça secoue, mais je ne peux m'empêcher de bien l'aimer, cette voiture, avec le vent sifflant à travers la carrosserie et le bourdonnement de machine à coudre de son moteur quand, patiente et fidèle, elle me porte en direction de Laghouat.

L'Algérie se situe dans la classe moyenne parmi les pays du monde. Cela se voit sur le chemin, qui n'est pas dominé par des bergers et des troupeaux de moutons mais par de gros transporteurs – poutrelles d'acier, tuyaux de canalisation, ciment. Les travaux de voirie emploient davantage de machines que d'hommes – même si les chômeurs, dix-sept pour cent maintenant, se battraient pour avoir le droit de verser du macadam à la pelle.

J'essaie d'acheter de quoi manger à midi dans les villages, mais il n'y a que du pain. Il y a toujours du pain, il est subventionné avec des milliards, il est très bon marché et s'achète en grande quantité. Le pain frais du matin est déjà jeté à midi pour être remplacé par le pain encore plus frais de l'après-midi. Même dans des villages reculés, ces habitudes de pain imposées par les Français ont été adoptées et sont considérées comme quelque chose de sacré – l'Algérie jette littéralement par la fenêtre les revenus de son pétrole sous forme de pain sec. Un pays qui, à la libération en 1962, était un grand exportateur de nourriture ne produit désormais que 35 % de ce que les gens mangent ou jettent.

« C'est la crise, c'est normal », disent-ils dans les boutiques pour expliquer qu'il n'y a ni thé, ni café, ni sucre, ni œufs – grosso modo rien d'autre que de la lessive et du lait en poudre.

Mais des écoles, il y en a tant qu'on veut. Partout je vois des enfants qui vont ou reviennent de l'école. Le premier groupe commence dès l'aube, le dernier rentre quand le soleil se couche. Prendre soin des enfants et leur donner une éducation, malgré les 3,2 % d'accroissement de la population, est l'entreprise de professeurs d'écoles primaires héroïques – de modestes intellectuels qui, depuis vingt-cinq ans, ont accepté ces trois groupes de classe, ces postes isolés dans des villages de campagne avec leurs bas salaires – qui mènent à bien leur grande mission, apprendre à lire au peuple. Mais eux se sentent de plus en plus trompés et abandonnés tandis que les années passent et que d'autres s'en mettent plein les poches.

Qu'ont donné leurs sacrifices ? Quand les choses vont-elles s'améliorer pour eux ? Dans vingt ans, quand il n'y aura plus de pétrole ?

J'habite chez une famille de professeurs des écoles de ce genre à Laghouat. J'ai rencontré mon ami Ali à la salle de sports rue Valentin à Alger. Son frère Ahmed est le leader du groupe de musique « Les Frères du désert ». Comme la plupart des jeunes Algériens, ils sont furieux contre l'administration corrompue.

« Avant l'Indépendance, nous avions cinq partis dans le pays. Maintenant nous n'avons pas la maturité d'en avoir plus d'un. Ce dont a besoin le peuple, ce n'est pas la maturité, mais le pouvoir ! »

Nous sommes assis toute la soirée autour du grand plat de couscous, avant de terminer le repas avec du lait et des dattes. Ensuite, nous allons tous dormir ensemble dans la meilleure pièce.

L'humidité de nos haleines se dépose en brillant sur les murs froids. Dehors, le ciel étoilé scintille comme seuls le désert et l'obscurité peuvent le faire. Le silence est infini et les quelques aboiements lointains d'un chien le rendent audible.

41

Tôt le matin, je monte sur le toit. C'est une journée radieuse. Des nuages blancs se sont accumulés à l'horizon telle une autre couche sédimentaire au-dessus des montagnes noires.

C'est ici que Fromentin se tenait, il y a cent trente ans. Nous voyons le même paysage. Le même soleil, le même désert.

Mais pas les mêmes hommes. Ses Arabes étaient fermés, menaçants, hostiles. Ceux que j'ai rencontrés sont des hommes ouverts, vivants et hospitaliers.

Sous le même soleil.

Fromentin croyait que le caractère impitoyable du soleil avait marqué pour toujours les hommes du désert. Il se trompait. Peut-être le savait-il lui-même. Dans les années 1980, *Un été dans le Sahara* est sorti dans de nouvelles éditions universitaires qui présentent des variantes du texte. On y trouve d'autres explications au silence à Laghouat.

42

À l'été 1830, à Paris grondait la révolte qui aboutirait à la révolution de Juillet. Le ministère de combat réactionnaire de Polignac était sur le point de chuter. Comme une dernière tentative pour détourner le mécontentement, on décida d'attaquer Alger, sous le prétexte d'une offense supposée au consul français.

Dans leurs proclamations à la population, les Français dirent qu'ils étaient venus libérer les Arabes de l'oppression turque et les rendre « maîtres chez eux ». Mais les prétendus libérateurs commirent les pires atrocités et se maintinrent au pouvoir partout où ils purent s'en emparer.

La France de la monarchie de Juillet décida de ne garder qu'Alger et ses environs proches. Mais les militaires ne s'arrêtèrent pas là. Des villages furent incendiés par centaines, des milliers de réfugiés moururent de faim. Quand la révolution de février 1848 à Paris introduisit le Second Empire, la résistance algérienne avait été brisée tout le long de la côte.

Restaient les montagnes et le désert. Aucune décision politique ne put endiguer la conquête qui se poursuivit avec une logique toute militaire. Le 3 décembre 1852, ce fut au tour de Laghouat. Les Français s'emparèrent de la ville après un siège de deux jours. Le général Du Barail raconta quarante ans plus tard dans ses *Souvenirs* que la ville « subit toutes les horreurs de la guerre. Elle connut tous les excès que peuvent commettre des soldats livrés un instant à eux-mêmes, enfiévrés par une lutte terrible, furieux des dangers qu'ils viennent de courir, furieux des pertes qu'ils viennent d'éprouver, et exaltés par une victoire vivement disputée et chèrement achetée. Il y eut des scènes affreuses ».

Fromentin arriva au début de l'été 1853, à peine six mois après le massacre. Il ne perçut ni joie ni bonheur sans qu'il pût expliquer pourquoi…

43

Chaque matin, je monte sur le toit et reste là un moment à parcourir du regard les pentes brunes qui entourent la ville. Elles sont couvertes de buissons d'un vert tendre et d'arbres, bien que le sol lui-même soit sec et aride. Pour échapper au soleil et au vent, l'humidité s'est enfoncée plus profondément dans le sol. C'est là que les racines viennent la chercher.

Hier, j'ai roulé entre des lauriers-roses en fleur, un arbuste dont le nom savant, *Nerium*, vient du grec *νερό* qui signifie « l'eau ». Il a

une capacité extraordinaire à trouver l'eau à de grandes profondeurs et les sourciers ont de tout temps suivi ses racines.

Le contraste entre la surface et la profondeur, entre ce que l'œil voit là-haut et les vraies conditions en bas, est l'expérience fondamentale du désert.

De mon poste d'observation sur le toit, je peux suivre la route des troupes françaises victorieuses entrant en ville. Fromentin fit la même chose alors que la puanteur des cadavres flottait encore dans les rues. Un lieutenant français qui l'accompagnait lui raconta :

« On y marchait littéralement dans le sang et, jusqu'au surlendemain les cadavres empêchaient de passer. Il y avait non seulement des hommes par centaines, morts fusillés sur leur seuil, avec des trous de baïonnettes par tout le corps, mais, pourquoi ne pas le dire, des femmes en grand nombre, des enfants, des chevaux, des ânes, des chameaux, jusqu'à des chiens [...] On ferait un livre effrayant seulement avec les épisodes qu'on m'a racontés ce matin de ces deux ou trois heures de représailles. »

Ce livre, Fromentin ne l'écrivit jamais. Il raya de son manuscrit le récit de l'officier et se contenta d'un résumé : « On marchait dans le sang ; il y avait là des cadavres par centaines ; les cadavres empêchaient de passer. »

Même dans les textes de Fromentin, on trouve un contraste entre la surface et la profondeur, entre ce que l'œil voit là-haut et les vraies conditions plus loin en bas. À un endroit du manuscrit, il pose la question :

« [...] toute une population au tiers détruite, et en vertu de quel droit, à propos de quelle offense ou de quelle menace, et pour quel douteux résultat ? »

Mais il se reprend vite : « Je n'ai le droit ni de raconter ni de juger une pareille victoire. »

Il ne le fit pas non plus. Il effaça ce passage. Il mit le silence à Laghouat sur le compte du climat. Ce devint du romantisme.

44

Les survivants du massacre s'étaient enfuis plus au sud. Quelques-uns revinrent et furent parqués dans les quartiers bas de la ville. Tous leurs biens leur furent confisqués et l'énorme butin de nattes, d'armes, de bijoux et de vêtements fut emporté. « Toutes les maisons sont vides, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus riche », écrit Fromentin.

Dans de telles circonstances, il n'était pas facile d'exercer l'hospitalité arabe traditionnelle envers un voyageur français. Les conditions requises n'étaient pas réunies.

Fromentin frôle la vérité quand il dit que deux sociétés s'opposaient à Laghouat, l'une ayant le pouvoir et la parole, l'autre étant maîtresse du silence.

Une formule rhétorique. Le lieutenant s'exprime de manière plus claire :

« On ne sait jamais le temps que peut durer une forte rancune. À les voir, on les dirait incapables de se souvenir, et je ne jurerais pas que, le jour venu de régler leurs comptes, ils n'auraient pas le plus grand plaisir à me remplir le ventre de cailloux, ou à m'écorcher vivant, pour faire un tambour avec ma peau. »

La nuit, le silence était troué par les hurlements des chiens qui s'étaient enfuis lors du massacre et réfugiés près d'une falaise à l'extérieur de la ville. On n'avait pas réussi à les faire revenir ni à les éloigner. Tant qu'ils avaient eu assez de nourriture sur le champ de bataille et les lieux d'enterrement, tout était calme. Mais ensuite les chiens devinrent de plus en plus sauvages et s'attaquèrent aux passants, tels des loups.

Dans la chapelle funéraire, dédiée à Sidi el-Hadj Aissa, on peut aujourd'hui encore lire ces mots : « La mort est la porte que tous

doivent franchir. »

C'est vrai. Mais ceux qui ont rencontré l'impérialisme ont souvent dû la franchir un peu en avance.

45

Après la conquête de Laghouat, les Français jetèrent les cadavres dans des puits pour punir la ville.

Eux-mêmes n'avaient pas l'intention de rester sur place. Aucun d'eux n'avait imaginé qu'une garnison pourrait être installée si loin au sud.

Mais le général Pélissier décida de garder Laghouat. Les Français devinrent prisonniers de la ville.

Ils allaient vivre ici. Il leur fallait de l'eau.

Pour nettoyer les puits, des ouvriers venant d'autres oasis furent recrutés. Ils appartenaient à la couche noire la plus basse du prolétariat du désert. Seuls des esclaves pouvaient être contraints de descendre dans ces puits transformés en tombes.

En bas, les corps des morts gonflés par les gaz de putréfaction s'étaient collés contre les parois des puits. Les cadavres étaient si coincés qu'il fallait les arracher par petits bouts.

La chair avait commencé à se décomposer. Les corps se désintégraient. L'eau empoisonnée devint une soupe de restes de cadavres, dans laquelle les plongeurs des puits étaient contraints d'aller toujours plus profond.

Le miroir de l'eau, si tant est qu'on puisse parler de miroir, se trouvait, dans la partie nord de la ville, à six mètres et, dans la partie sud, à douze mètres de profondeur. Le plus grand des puits contenait deux cent cinquante-six cadavres, sans compter les cadavres d'animaux.

On ne tenait pas vraiment à ce que cela se sache. Mais personne n'essaya non plus de le cacher.

En 1853, le racisme moderne naquit avec l'Essai *sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau. Dans les librairies se trouvait aussi *Social Statics* de Herbert Spencer, qui lançait le darwinisme social quelques années avant que Darwin ne présente son darwinisme biologique.

Les officiers français en Afrique du Nord n'en avaient certainement jamais entendu parler. Mais ils étaient les enfants de leur temps. Certains le théorisaient, d'autres le mettaient en pratique.

Et ce n'était pas la première fois, tant s'en faut. L'histoire de l'impérialisme est un puits rempli de cadavres.

À Laghouat, les puits furent confisqués et restèrent sous administration militaire jusqu'à la fin du siècle. Ils continuèrent à être nettoyés par les mêmes plongeurs de puits noirs, et leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

VERS AÏN SEFRA

46

Je quitte Laghouat et me dirige vers l'ouest. La route suit le massif de l'Atlas : des tribunes vides tournées vers le stade de football infini du désert. Des panneaux indiquent des directions et donnent des distances en continuant tout droit dans le gravier – mais je ne vois jamais d'autre chemin que celui que je prends.

« Se retrouver dans le silence et le vide des horizons monotones », pour reprendre les termes d'Isabelle Eberhardt.

Quand en Suède j'essayais de me représenter le désert, je m'imaginais une plage qui n'atteignait jamais l'eau. Mais on voit assez rarement des plages dans le désert. Cela ressemble plutôt à une cour d'école sans limites, une immense étendue désolée, compacte, qui sans interruption court vers l'horizon.

Il reste quelques pierres, solitaires sur le sol nu. Elles étaient trop lourdes. Les légères sont parties. Tout ce qui peut voler s'est déplacé.

47

Le succès d'Un *été dans le Sahara* entraîna beaucoup d'écrivains à suivre les traces de Fromentin. Daudet, Gautier, Maupassant,

même Flaubert, voyagèrent en Afrique et eurent affaire avec le désert.

Mais l'ultime héritier du romantisme du désert fut Pierre Loti.

Tous deux venaient de la côte atlantique française – Fromentin, de La Rochelle, Loti de Rochefort. Entre ces deux villes s'étend un paysage de marais, traversé par de larges fossés et des canaux. La marée met à nu des rives boueuses. Les bancs d'huîtres débordent comme des rizières chinoises. La terre des champs est collante. L'eau fleurit et pourrit dans les étangs.

Un paysage à l'opposé absolu du désert. Loti était en outre officier de marine. L'océan était son métier. Mais il portait le désert en lui.

Dans la vie de Fromentin, le désert fut plus ou moins un hasard. À Laghouat, il apprit incidemment des choses qu'il n'osa pas raconter et enroba dans une mystique qui attira le grand public. Le succès créa une demande pour ses tableaux de désert, qui l'occupèrent et le firent vivre.

Le romantisme du désert de Loti ne devait rien au hasard. Il fait partie d'une mascarade qui va beaucoup plus loin et qui embrasse toute sa personnalité.

48

Il était une fois un petit garçon qui reçut de son grand frère un paysage miniature. Durant toute son enfance, il continua à ajouter des éléments à ce paysage merveilleux qui finit par devenir un monde à part entière où chaque pierre, chaque papillon était chargé d'imaginaire.

Quand le petit garçon quitta sa maison d'enfance, il enferma son musée et scella la porte. Il mit son enfance sous clé. Le temps ne pourrait pas y entrer.

À cette époque, le drame avait déjà touché sa famille. D'abord mourut son grand frère bien-aimé. Puis son père fut accusé de détournement de fonds, perdit son travail, longea comme un rat les murs des maisons à Rochefort. Il fallut rembourser l'argent dont le père avait eu la responsabilité, la famille tomba dans la pauvreté, la maison d'enfance fut vendue, le père décéda et le seul fils qui lui restait prit la dette à son compte.

C'est ainsi qu'il devint écrivain. C'est ainsi qu'il prit le pseudonyme de Pierre Loti.

Quand la dette, quinze ans plus tard, est remboursée, il prie l'officier chargé du quart de le réveiller *une fois par heure* pour lui dire qu'il n'a plus de dettes.

Quand ses succès d'écrivain l'ont rendu riche, il rachète la maison de ses parents et la transforme en un musée de l'imaginaire, en un monde en miniature. La façade reste intacte, mais à l'intérieur il la réaménage selon ses rêves d'exotisme. Son ancienne demeure se remplit tel un rayon de miel des anciennes pièces de son œuvre : le salon turc, la salle gothique, la salle Renaissance, la pagode japonaise, la salle chinoise, la chambre arabe…

Seule une pièce reste telle quelle. C'est la plus petite de toutes, coincée entre la chambre aux momies et la chambre arabe. Elle est nue, mais pas comme une chambre à coucher dont le dépouillement est un effet recherché. C'est tout simplement un petit cabinet de travail ordinaire avec une chaise et une table noires.

C'était ici que travaillait Loti. Ici qu'il écrivit un grand nombre de ses quarante livres, au bureau où son père autrefois faisait ses comptes.

Autour de cette petite pièce sobre se dressent les coulisses de sa vie. Peu d'écrivains ont eu un tel besoin de plonger dans leurs rêves et d'y élire domicile. Pour écrire un livre qui se déroule parmi des

contrebandiers basques, il ne se contente pas de vivre chez eux – il rapporte chez lui des habits basques et des armes, il fait aménager à l'arrière de la maison deux pièces basques, il fait venir une femme basque inconnue qui lui donne deux enfants basques. Après le travail, il vient chaque jour les voir un petit moment et joue avec eux.

Mais ses épouses, celle à l'avant de la maison et celle à l'arrière, ont moins d'importance à ses yeux que l'héroïne de son premier roman, *Aziyadé*. Chaque soir, il se retire dans sa mosquée privée et passe plusieurs heures à rêver et à pleurer sur sa tombe. Les morts prennent de plus en plus de place dans son existence – parents, proches, animaux de compagnie, tous reposent enterrés sous la cour de sa maison d'enfance, incorporés à son musée de la vie. Son musée de la mort.

Cela a commencé quand il a mis son enfance sous clé. Ensuite il a enfermé une chose après l'autre. Il voulait conserver, perpétuer, empêcher tout changement.

Pas étonnant que Loti adore le désert ! Dans le désert, tous les changements ont déjà eu lieu. Rien ne pousse, rien ne meurt, rien ne pourrit. Tout s'en est allé. Seule reste l'éternité.

49

Plus le désert devient plat, plus on est emprisonné et enfermé par l'horizon. On accueille avec joie chaque mouvement de la route qui vous élève et vous offre un point de vue, la moindre interruption : collines avec des pics hérissés comme le col d'une bouteille brisée, grands blocs jaunes erratiques qu'on devrait plutôt appeler « blocs statiques », ou tout simplement des hauteurs au loin que la distance a colorées en blanc laiteux ou en bleu pâle.

Ce matin, j'ai vu un marabout, le tombeau d'un saint homme dont les murs blancs renvoient la lumière comme un fanal, à des kilomètres à la ronde.

Il me faut une heure pour grimper jusqu'au silence et à la solitude qui règnent en ce lieu. Il n'y a rien là-haut.

Rien hormis quelques traces de lézards dans le sable.

Rien hormis quelques jarres non vernissées, craquelées et vouées à disparaître, les pierres tombales des pauvres.

Rien hormis quelques grands troncs de palmiers fendus, gris à cause de l'âge. Leur bois ressemble à de la paille tressée.

Et puis la porte du marabout qui brille d'un vert acide et d'un jaune soufre dans le soleil matinal.

Tout en bas se tient un homme qui donne des coups de pioche dans le lit sec de la rivière. Quelques hommes sombres mettent leurs dattes foncées et humides à sécher contre un muret en argile.

Je descends vers eux. En bas, il fait déjà très chaud au soleil. Mais les mains des hommes quand ils me saluent sont encore fraîches, presque froides – comme si la nuit n'avait pas encore quitté leurs corps.

La seule langue que nous avions en commun était celle de nos mains.

50

Sa vie durant, Pierre Loti s'est fait photographier dans de nouvelles tenues toujours plus splendides. Il renverse la tête en arrière et tend une jambe en avant pour paraître plus grand qu'il n'est.

C'est ainsi qu'on voit comme il était petit. Et comme cela l'a fait souffrir.

Il marche sur la pointe des pieds dans des chaussures à talonnettes. Ses femmes sont faites sur mesure pour être plus petites que lui. Pour plus de sécurité, ses amantes sont en outre de races « inférieures ».

Enfant, il lisait le cœur battant les lettres de son frère, Gustave, qu'il admirait tant, médecin de marine, qui avait pris une « épouse » à Tahiti. Lors de son premier voyage à l'étranger, Loti va à Tahiti et rend visite à la femme de son frère décédé. L'amour pour son frère, tel qu'en petit frère resté au pays il rêvait de lui, devient le paradigme récurrent de sa vie et de son art.

Il ne cesse, encore et toujours, d'écrire le même roman. Il est question d'un homme blanc, souvent d'un officier, qui entretient une relation romantique avec une femme de race ou de culture étrangère. Elle l'admire comme un être de race supérieure. L'amour est aliénation, passion, départ. Ils se séparent avec douleur, condamnés à avoir éternellement la nostalgie du paradis perdu.

Une seule fois il tombe amoureux d'une Française. Il fait sa demande en mariage et est refusé.

Dans le journal qu'il a tenu toute sa vie avec la minutie d'un comptable, ce sont les seules pages manquantes.

Il décide alors de faire du « bodybuilding ». Faute de pouvoir changer sa taille, il peut au moins prendre du volume musculaire. Il devient athlète et se produit au cirque dans des maillots de corps moulants.

« Avec une certaine complaisance, je contemple ce corps que j'ai façonné moi-même et transformé par l'exercice ; les muscles font saillie partout, dessinés en relief sur l'étroit maillot ; un vieux saltimbanque, consommé dans les coquetteries du métier, augmente cet effet en estompant légèrement les ombres au fusain ; cette étrange toilette anatomique dure vingt minutes… »

Même dans sa nudité il devait se travestir. Sur les photos de nu, quelques rides le trahissent, montrant qu'il presse les bras croisés contre ses pectoraux pour les faire paraître plus forts qu'ils ne sont.

Avec les années, il redouble d'efforts. Il teint sa moustache, se met du fard à joues, il est assis à l'Académie française maquillé comme une vieille putain – en espérant que personne ne remarque à quel point il est petit.

Il traverse le monde en amant. Il le conquiert sous forme de femmes. L'Asie, l'Afrique, les mers du Sud et l'Atlantique, les déserts du Sahara, du Sinaï et de la Perse – partout où il a été, partout il a aimé et abandonné, partout il a écumé le romantisme de l'existence et l'a ramené à son art et à sa maison.

Dans sa maison de poupée, le monde retrouve enfin ses justes proportions. À l'intérieur, il y est grand.

51

Une jeune femme pâle comme la lune et déterminée a reçu comme mission de l'Académie française de libérer Pierre Loti de sa maison enchantée. Le groupe d'action de l'Académie atterrit en hélicoptère et les plus téméraires descendent sur des échelles de corde sur le toit de la mosquée. Ils fouillent la maison sans trouver Loti. « Cherchez bien, aurait dit Isabelle, il est toujours déguisé ! » Mais ils ne trouvent qu'un cabot qu'elle prend dans ses bras pour remonter dans l'hélicoptère vrombissant dont les pales font sauter les tuiles du toit. Le chien est un petit terrier écossais noir et blanc, avec une grosse moustache et un regard languissant. L'une de ses pattes arrière est un peu raide à force d'être toujours en l'air. Même son museau, il le lève très haut.

« Vous voyez bien que c'est le chien de Pierre Loti », aurait dit Isabelle.

Soudain le déguisement tombe et le petit Loti se tient devant eux, le nez en l'air – sans son masque de chien, mais, curieusement, ressemblant encore à un chien.

52

Davantage de gens se noient dans le désert que dans la mer. Ils se noient par manque d'imagination. Ils sont tout simplement incapables de se représenter assez d'eau pour qu'on puisse s'y noyer.

Un oued est un lit de rivière asséché. Mais il peut s'être écoulé des millénaires depuis qu'une rivière a coulé à cet endroit. C'est pourquoi il vaut mieux dire qu'un oued est la trace de crues subites qui ont disparu. Le désert regorge de ce genre de traces et on peut vivre toute une vie sans jamais les voir remplis d'eau. C'est comme vivre à côté d'une ligne ferroviaire sans jamais voir passer le moindre train. Petit à petit, on commence à se dire qu'il n'en viendra pas. Et si tout le paysage n'est qu'une gare de triage pleine de rails similaires où jamais il n'y a de train – on se sent alors tout à fait en sécurité.

Quand, une nuit, le rapide passe en trombe selon un horaire inconnu, on n'est pas préparé. La crue déferle soudain dans un grondement et noie tout sur son passage.

Elle arriva la nuit du 22 octobre 1904 à Aïn Sefra.

53

J'avoue avoir traversé l'oued à Aïn Sefra d'un pas assez rapide. De l'autre côté, je vois dans le sable des bouts de squelettes. Et un peu

plus haut, des cadavres entiers de moutons, de chèvres et de bétail – emportés par un tsunami ? Ou s'agit-il d'une sorte de cimetière pour animaux ?

J'arrive dans un bois planté pour retenir les dunes. Un berger se promène en lisant un livre.

« Sidi Bou Djemaa ? » demandé-je par monosyllabes.

Il m'indique un mur qui se dessine faiblement sur le sommet de la dune et répond de manière tout aussi monosyllabique :

« Sidi Bou Djemaa ! »

Mais quand j'arrive là-haut, il n'y a qu'un mur entourant un petit jardin où un homme solitaire et son chien cultivent des pois chiches et des oignons.

C'est un homme très aimable qui parle un beau français. Il sait parfaitement où la tombe se trouve et veut bien m'y conduire.

C'est son jardin. Il l'a lui-même aménagé. Il a lui-même creusé le puits qui fait onze mètres de profondeur. Il a lui-même cuit les briques en argile pour le mur qui aurait été achevé à l'heure qu'il est s'il n'avait pas plu l'autre jour. Ses briques à moitié cuites ont dégringolé sur le sol – regardez ! Il faut que je recommence depuis le début. Il en a l'habitude. Il est resté huit ans en France comme travailleur immigré. Il a travaillé à Marseille et à Lyon. Il a même été à Paris. Maintenant il est rentré, il a une femme et six enfants dont cinq garçons, et il a hâte d'avoir une vieillesse tranquille, sans plus besoin de travailler. Si ce n'est deux ou trois choses à faire dans le jardin.

Pendant qu'il me raconte tout ça, nous sommes arrivés au cimetière de Sidi Bou Djemaa. Il tourne le dos aux dunes et aux montagnes, et donne sur l'oued où ça s'est passé.

Quelques rares brins d'herbe poussent dans le sable après la pluie. Mais cela reste un endroit très désolé. Cette désolation semble se concentrer jusque dans la casserole en aluminium

cabossée et absurde qui pend au dos de la pierre tombale. Sur le devant, on peut lire en lettres européennes :

ISABELLE EBERHARDT

54

« Pour qui connaît la valeur et aussi la délectable saveur de la solitaire liberté (car on n'est libre que tant qu'on est seul), l'acte de s'en aller est le plus courageux et le plus beau.

Égoïste bonheur peut-être. Mais c'est le bonheur, pour qui sait le goûter.

Être seul, être *pauvre de besoins*, être ignoré, étranger et chez soi partout, et marcher, solitaire et grand, à la conquête du monde. »

Voilà ce qu'écrit Isabelle Eberhardt dans un texte appelé tantôt *Vagabondages*, tantôt *Notes de route*.

Le départ est une tradition dans sa famille. Son nom vient d'une grand-mère allemande, *Fräulein Eberhardt*, qui a quitté son pays pour vivre avec un Juif russe.

Sa mère épouse un vieux général russe, mais le quitte pour aller à Genève avec le jeune précepteur de ses enfants – un bel intellectuel arménien, l'apprenti de Tolstoï, l'ami de Bakounine. Il a été pope, il est marié, maintenant il quitte femme et enfants pour vivre avec sa bien-aimée en exil.

Il enseigne à Isabelle six langues : le français, le russe, l'allemand, le latin, le grec et l'arabe. Mais il ne voudra jamais reconnaître devant elle qu'il est son père.

Elle grandit parmi des anarchistes exilés dans un milieu chaotique où la catastrophe est la norme.

Quand elle a huit ans, son frère s'enrôle dans la Légion étrangère.

Quand elle a neuf ans, sa sœur Olga s'enfuit et se marie contre l'avis de sa famille.

Quand elle a vingt ans, elle voyage avec sa mère en Algérie.

Elles se convertissent à l'islam. Sa mère meurt et est enterrée à Annaba.

Quand elle a vingt et un ans, son frère Vladimir se suicide.

Quand elle a vingt-deux ans, intentionnellement ou pas, elle donne à son père, qui se meurt d'un cancer, une overdose de tranquillisants qui met un terme à sa vie.

Elle se retrouve à présent seule au monde. Au tournant du siècle, en 1900, elle écrit dans son journal :

« Savoir tout cela, être libre et sans entraves, campé dans la vie, ce grand désert où je ne serai jamais qu'un étranger et qu'un intrus… Voilà, en toute son *amertume* profonde, le seul bonheur que le *Mektoub* m'accordera jamais, à moi à qui le bonheur réel, celui après quoi toute l'humanité court, haletante, est à jamais refusé… »

55

En secret, ma sœur Isabelle enroule des bandes de coton humides autour de sa poitrine. Elle porte ces bandes sous ses vêtements et pas le moindre signe ne trahit ce qui se passe. Je suis le seul à être au courant et je ne peux pas l'en empêcher. Elle serre ces bandes humides fort, très fort autour de sa poitrine. Quand elles sèchent et se rétractent, elles compriment sa cage thoracique et oppressent son cœur. Personne ne peut la sauver.

56

D’où lui vient cette quête maladive des espaces arides et des déserts vides ?

Adolescente déjà, Isabelle Eberhardt était attirée par le désir de fuite mélancolique dans *Aziyadé*, le premier roman de Pierre Loti, qui devint son écrivain préféré. Quand *Le Désert* parut en 1895, elle avait dix-huit ans. Deux ans plus tard, elle-même se rendit pour la première fois dans le désert. Loti fut le seul qu’elle emporta toujours dans ses voyages, le seul qu’elle considérait avec admiration comme un pionnier et un exemple.

Elle pensait avoir trouvé son âme sœur. Il avait un grand frère adoré qui avait pris la mer, elle un grand frère adoré qui était devenu légionnaire. Sa vie comme celle de Loti sont enveloppées dans le voile du départ et de la perte. Tous deux vivent déguisés. Et tous deux aiment passionnément le désert où ils voient leur vide et leur désir de mort prendre forme.

57

Michel Vieuchange se rendit dans le désert déguisé en femme. Isabelle Eberhardt se rend dans le désert déguisée en homme.

Pour elle ce n’est pas un simple déguisement. La langue française révèle impitoyablement si la personne qui écrit se considère comme un homme ou une femme. Même dans son journal, Isabelle utilise le masculin pour parler d’elle-même.

Pierre Loti se déguisait en Arabe mais aussi en Chinois, en Japonais, en Turc et en Basque. Dans chaque port, chaque livre, il prenait un nouveau déguisement. Il devint un mannequin en papier à découper, avec toujours de nouveaux costumes, un caméléon culturel qui se fondait dans chaque milieu et qui partout manquait d’authenticité.

Chez Isabelle, le déguisement est plus profond. Quand elle retourne en Afrique, elle veut se libérer du passé et prendre une nouvelle identité, celle d'une Arabe. Elle devient l'écrivain tunisien Si Mahmoud Essadi.

Vêtue d'habits d'homme, elle se rend dans le désert. Elle a attendu ce moment-là toute sa vie. Elle chevauche entre les oasis avec quelques cavaliers natifs du coin, avec un groupe de légionnaires, avec une caravane chaamba, avec un Noir sur le chemin de retour vers son village pour divorcer. Elle écrit :

« Ainsi, nomade et sans autre patrie que l'Islam ; sans famille et sans confidents, seul, seul pour jamais dans la solitude altière et sombrement douce de mon âme, je continuerai mon chemin à travers la vie, jusqu'à ce que sonne l'heure du grand sommeil éternel du tombeau… »

Bientôt elle trouve dans un de ses amants arabes un véritable confident. Slimene Ehni est sergent dans la cavalerie. Elle le rencontre à El-Oued et, grâce à lui, devient membre d'une communauté soufie qui, en secret, s'oppose à la domination française.

Elle réchappe d'une tentative d'assassinat de la part d'une autre communauté arabe, plus proche des Français. Une corde à linge tendue atténue le coup et lui sauve la vie.

L'armée française l'expulse d'Afrique du Nord et elle se retrouve à Marseille, où elle gagne sa vie un moment en écrivant des lettres en arabe pour les travailleurs immigrés.

C'est là que Slimene la rejoint et qu'ils se marient, le 17 octobre 1901. En épousant un Arabe au service de la France, elle devient citoyenne française et peut retourner au Sahara.

Avec Slimene, elle loue une petite maison à Aïn Sefra, le quartier général des troupes françaises durant la « pacification » de la frontière avec le Maroc.

Même en tant que Mme Ehni, elle porte des vêtements d'homme et poursuit sa vie androgyne d'avant parmi les feux de camp et les bordels à soldats. Seul le rôle masculin lui permet de chevaucher librement et d'écrire ses reportages pour le journal l'Akhbar au Sahara que l'armée française est en train de conquérir. Seul son rôle de mâle lui donne la liberté d'aimer qui elle veut, de boire de l'anisette avec les légionnaires et de fumer du kif dans les cafés où elle choque les auditeurs en leur exposant les plaisirs de la brutalité et la volupté de la soumission.

58

Je me faufile à travers un désert dense d'arbres sombres qu'on appelle « forêt ». Je dois me dépêcher, je ne dois pas arriver en retard. Soudain la forêt s'ouvre sur une clairière. Je vois un homme pendu par les pieds à une branche et je me précipite. C'est Isabelle ! Son visage d'ordinaire si pâle est d'un noir bleuté, crevassé et tordu. Je coupe la corde pour la détacher et dépose doucement le corps mort sur le sol.

59

Le Globe, une salle omnisports à Stockholm, se transforme en ballon d'air chaud qui descend tel un scaphandre. Isabelle et moi sommes propulsés dans l'eau, des cascades de bulles perlées jaillissent de nos masques à oxygène. Mais très rapidement, nous sommes contraints de reculer comme à l'intérieur d'un cocon. Nous sommes nés dans un élément qui n'est pas le nôtre, auquel nous n'appartenons pas, où nous ne pouvons pas vivre – excepté de courts instants, avec l'embout buccal entre nos dents.

60

« Il ferait bon mourir là, écrit Isabelle vers la fin de sa vie, doucement, lentement, par un automne ensoleillé, en se regardant mourir, en écoutant des musiques suaves, en respirant des parfums avec lesquels, subtile comme eux, notre âme finirait de s'exhaler, en une volupté lente, infiniment douce de renoncement, sans affres ni regrets. »

Avec les années, elle a appris à ne rien attendre d'autre de la vie que l'extase offerte par l'oubli.

Pierre Loti vécut avec sa pulsion de mort jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. Isabelle Eberhardt ne vécut que vingt-sept ans. Elle n'avait alors plus de dents, plus de poitrine, plus de règles, elle était mince comme un plongeur de puits, presque toujours déprimée. « Si mon incursion dans l'obscurité ne prend pas fin, quelle en sera l'issue ? »

La vie qu'elle mena fut un suicide prolongé. Elle trouva de plus en plus refuge dans les drogues, l'alcool et une sexualité brutale, autodestructrice, avec presque n'importe qui. Elle souffrait d'un nombre incalculable de maladies, dont la malaria et probablement la syphilis.

À sa demande expresse, elle obtint la permission de quitter l'hôpital d'Aïn Sefra le 21 octobre et retourna dans sa maison près de l'oued.

Cette nuit-là arriva la crue torrentielle qui la noya.

61

Quand Isabelle mourut, son premier roman, *Trimardeur*, venait d'être publié en feuilleton dans l'Akbhar. Ses esquisses et ses

nouvelles avaient souvent paru dans des journaux algériens. Un grand nombre de manuscrits furent sauvés de l'inondation.

Le rédacteur en chef de l'Akhbar, Victor Barrucand, publia en 1906 une première sélection. Avec les meilleures intentions du monde, il avait d'abord retouché les textes.

Elle écrivait que tous riaient. Il ajouta que les gens riaient de son côté campagnard, parce qu'il se comportait comme un berger.

Elle écrivait que la liberté était le seul bonheur que sa nature lui autorisait. Cela lui parut trop simple et il ajouta que la liberté était le seul bonheur accessible à sa nature impérieuse, impatiente et fière.

Malgré les ajouts et corrections, le livre fut un succès et Barrucand continua à publier les manuscrits d'Isabelle en 1908, 1920 et 1922, en respectant davantage l'intégrité des textes. Les journaux et autres écrits posthumes furent publiés en 1923, 1925 et 1944 par René-Louis Doyon. Ses œuvres complètes commencèrent à être publiées en 1988 chez Grasset.

La plupart de ces éditions contiennent aussi de courtes biographies. Des biographies plus importantes ont vu le jour en France, en Algérie, en Angleterre et aux États-Unis en 1930, 1934, 1939, 1951, 1952, 1954, 1961, 1968, 1972, 1977, 1983, 1985 et 1988.

62

Qu'est-ce qui chez Isabelle Eberhardt continue de nous fasciner, génération après génération ?

J'ai largement le temps d'y réfléchir pendant que je poursuis ma route dans le désert.

Elle est loin d'avoir écrit autant que son maître, Pierre Loti. Et, en règle générale, elle n'écrivait pas aussi bien que lui. Pourtant, c'est elle qui a survécu. Pourquoi ?

« Il ne faut jamais chercher le bonheur. Il passe sur la route, mais toujours en sens inverse », selon elle.

On trouve beaucoup de formules aussi brillantes dans son œuvre. Ce n'est pas la moyenne qui compte, ce sont les sommets.

Ce n'est pas la quantité qui compte, c'est la totalité. Et cela s'applique non seulement à sa langue, mais aussi à son langage corporel. Les gestes de la vie.

Isabelle s'habillait en homme et plongea dans le puits du monde arabe saharien. Au même moment, Jack London enfilait des vêtements de travailleur et plongeait dans *Le Peuple de l'abîme* (1903).

Il faisait une expérience sociale. Il voulait éprouver sur son propre corps ce que signifie la misère pour les véritables pauvres.

Isabelle faisait la même chose. Mais sans avoir de pièce d'or secrète cousue dans l'ourlet de sa ceinture de pantalon. Elle plongea sans filin de sécurité. Elle était un Günter Wallraff sans possibilité de retour en arrière.

Elle franchit non seulement une frontière sociale, mais aussi raciale. Une femme blanche du sud des États-Unis qui préfère ouvertement les amants noirs et en épouse un sans rien changer à sa vie débridée – vu sous cet angle, on comprend mieux les forces qu'Isabelle défiait.

L'Empire français en Afrique du Nord reposait entièrement sur le mythe de la supériorité de la race blanche. Tout son mode de vie a remis en cause ce mythe.

Il remettait même en cause la supériorité de l'homme. Si une femme travestie pouvait pénétrer dans un monde d'hommes et s'approprier leurs libertés, leurs vices et leurs privilèges, les stéréotypes masculins et féminins vacillaient. Une identité sexuelle floue faisait naître angoisse et agressivité. Isabelle se plaçait en dehors de toutes les catégories.

Même cela aurait pu lui être pardonné, puisque son destin donna raison à tous les préjugés, en confirmant de façon exemplaire que quiconque brave les conventions sombre dans les bas-fonds. Bref, la morale était sauve. Mais Isabelle eut l'insolence de garder, en pleine déchéance, un sentiment de supériorité morale. Elle était fière. Cela était impardonnable.

Ici elle appartient à un tout autre genre que Loti. Elle s'inscrit dans la lignée qui, dans la littérature française, va de Villon à Céline et Genet en passant par Baudelaire et Rimbaud. Peut-être est-elle tout simplement l'unique femme de cette lignée.

L'IMMORALISTE

63

Les Nourritures terrestres d'André Gide parurent en suédois dans la collection Kokard en 1947, quand j'avais quinze ans.

Dès que j'ouvris le livre, je sentis qu'il me parlait, non pas au-dessus de ma tête en s'adressant à d'autres adultes, mais directement à moi. Et sur le ton de la confidence, presque dans un chuchotement, comme s'il était tard et que tous les autres dormaient.

Ce livre me donna un nouveau nom, Nathanaël, qui m'entraîna dans le texte afin que nous puissions y être ensemble. J'aimais beaucoup ce prénom.

Certains écrivains se cachent derrière l'Action, d'autres se cachent derrière les Faits. Mais le maître des *Nourritures terrestres* méprisait ce genre de cachette. Il parlait de lui-même. Son message remplissait tout le livre. Il se trouvait déjà dans sa voix même, dans sa manière de me parler.

Je cherchais un maître. Dans *Les Nourritures terrestres*, j'entendis pour la première fois sa voix. Et le bonheur voulait qu'il recherchât précisément ce que je souhaitais devenir : un apprenti.

C'était dangereux et interdit, je le perçus immédiatement. Le maître défiait toutes les autorités. Il prêchait le départ, le départ en laissant tout derrière soi, soi-même inclus. Il disait :

« Et quand tu m'auras lu, jette ce livre, – et sors. [...] N'emporte pas mon livre avec toi. [...] Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, – puis à tout le reste plus qu'à toi. »

Cette voix me rendait heureux. Mais me faisait aussi peur, peur des départs qu'elle exigeait, peur du grand saut dans l'inconnu qui m'attendait.

64

« Nos actes [...] nous consument, il est vrai, mais [ils] nous font notre splendeur. »

Cela aurait pu être une formule d'Isabelle Eberhardt.

Elle arriva en Afrique du Nord en 1897, alors que *Les nourritures terrestres* se vendaient pour la première fois en librairie. Elle mourut en 1904 alors que *L'Immoraliste* venait de paraître. Toute sa vie d'écrivain s'est déroulée entre ces deux ouvrages de Gide.

Elle était fascinée par la même mystique du départ que Gide, elle prêchait le même nomadisme. Comme lui, elle voulait faire toutes les expériences, même les mauvaises, les brutales, les dépravées. On aurait pu croire que c'était pour être son apprenti Nathanaël qu'elle s'était déguisée en homme.

Mais rien n'indique qu'elle ait lu Gide qui, à cette époque-là, était un jeune écrivain pas encore reconnu. André et Isabelle étaient tout simplement les enfants de leur temps.

Et à travers *Les Nourritures terrestres*, ce temps est devenu le mien.

65

Je suis venu aux *Nourritures terrestres* après que *Manuel d'infanterie* avait longtemps été mon livre de chevet. J'y suis venu

aussi après la lecture de *Souplesse et force*. J'ai lu Gide de la même façon. J'avais lu *Le Scout pour les garçons* où les parties narratives et descriptives sont entrecoupées par de petites parenthèses : « (entraîne-toi !) ». Des parenthèses de ce genre, j'en ai trouvé aussi dans *Les Nourritures terrestres*.

Quand il était écrit :

« Tout être est capable de nudité ; toute émotion, de plénitude »

ou :

« La fixité de mon adoration était effrayante ; je m'y décontenançais tout entier »

alors je lisais aussi les mots invisibles : « Entraîne-toi ! »

Une adoration effrayante ?

J'adorais mon père, mais avait-il jamais connu le ravissement ? Savait-il seulement ce que ce mot signifiait ?

J'avais en moi un besoin infini d'être saisi et élevé. Tout ce qui m'entourait niait ce besoin. Dans *Les Nourritures terrestres*, j'étais compris :

« Nathanaël, car ne demeure ; ne *demeure* jamais, Nathanaël. Dès qu'un environ a pris ta ressemblance, ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, il n'est plus pour toi profitable. Il te faut le quitter. Rien n'est plus dangereux pour toi que *ta* famille, que *ta* chambre, que *ton* passé. »

Étais-je en passe de devenir comme mon père ? Serais-je secrétaire du secteur Älvsjö de la Croix-Rouge suédoise comme lui ? Allais-je mettre de l'eau dans mon lait pour préserver mon estomac ? Allais-je vivre sans voyages, sans fêtes, sans pensées, sans aventures ?

« Familles, je vous hais ! » dit Ménalque. Par la fenêtre, il voit un jeune garçon qui étudie près de son père. Le lendemain, il croise le même garçon qui rentre de l'école, le surlendemain il l'aborde et, quatre jours plus tard, « il quitta tout pour me suivre ».

Les associations bibliques avec les disciples de Jésus qui ont tout quitté pour suivre le Maître firent que j'osai m'accrocher à ce genre de rêves : que Quelqu'un passerait dans l'obscurité de novembre dans la Långbrodalsvägen, que Quelqu'un me verrait par la fenêtre où je mourais d'ennui et apprenais mes leçons à côté de mon père, que ce Quelqu'un m'appellerait et m'entraînerait dans le vaste monde à l'extérieur d'Älvsjö.

Nous traverserions le désert sous le funeste clair de lune. Nous foulerions pieds nus des pierres bleues lisses et nos paupières seraient rafraîchies par la nuit.

Nous verrions les murs des villes du désert rougeoyer au soleil couchant et continuer de luire doucement dans la nuit – des murs épais qui emmagasinent la lumière de midi. La nuit, ils répètent lentement ce que le jour leur a appris.

Nous verrions Bou Saada. Nous verrions Biskra. « Sur les terrasses de Biskra, Meriem venait au clair de lune, dans l'immense silence de la nuit. Elle est enveloppée tout entière d'un *haïk* blanc déchiré qu'elle laissait tomber en riant sur le pas de la porte vitrée [...]. »

Après chacune de ces phrases, je lisais le cœur battant une injonction secrète : « Entraîne-toi ! Vis-le ! »

66

Bou Saada, la « ville heureuse », se situe dans un creux entre trois montagnes. Elle a la chance d'avoir ses puits reliés à un lac souterrain, alimenté constamment en eau fraîche par les trois montagnes. Les vieux puits font jusqu'à trente mètres de profondeur et irriguent vingt-quatre mille palmiers dattiers.

Aujourd'hui ce ne sont plus les dattes mais le pétrole qui est la base de l'économie. Devant l'hôtel Caida sont garés les puissants

véhicules du désert appartenant aux prospecteurs, couverts de boue et de sable. Les hommes du pétrole descendent bière sur bière dans le bar aux allures de piscine, leurs voix résonnent entre les murs de carrelage. Ils se rassemblent bruyamment autour des longues tables de la salle à manger, ils ont des rires gras et de l'argent à ne savoir qu'en faire. Une petite assiette de soupe et un plat de légumes coûtent autant qu'un repas luxueux au restaurant de l'Opéra de Stockholm.

Le taux de change crée l'image de l'Étranger. Si l'on veut que l'Étranger paraisse puissant, riche et généreux, l'on doit pratiquer un taux de change qui fera payer l'Étranger à peu près moitié de ce qu'il aurait payé chez lui. Si l'on veut que l'Étranger paraisse faible, pauvre, pingre et râleur, il faut pratiquer le taux de change comme en Algérie.

J'habite à l'hôtel Transatlantic. Quand il a ouvert en 1909, l'Étranger était riche et puissant. Les chasses d'eau fonctionnaient, de l'eau chaude sortait des robinets Jacob Delafon & Cie de Paris, le piano était accordé, la lumière scintillait dans les lustres en cristal. Les filles d'Oulad Naïl dansaient et faisaient l'amour. Ça, c'était une époque !

Les Nourritures terrestres parlent avec ravissement de ces filles. Loti écrivit tout un livre sur elles. Déjà Maupassant faisait leur éloge. Il les rencontra dans le café La Joie près du grand marché et répandit en Europe la rumeur que la légèreté faisait partie de la culture tribale d'Oulad Naïl. Selon une très ancienne tradition, les filles vivaient des jours heureux en tant que prostituées pour rassembler assez d'argent pour leur dot.

Aujourd'hui, le Transatlantic de Bou Saada est le seul hôtel survivant d'une chaîne qui autrefois s'étendait dans toute l'Afrique du Nord. Un homme d'un âge canonique me montre ma chambre en haut de l'escalier aussi raide et étroit qu'une échelle. Un seau en

plastique jaune dans la baignoire tient lieu à la fois de douche et de W.-C. Les lits sont froids et profonds comme des tombes.

67

Je suis allongé par terre dans une ville étrangère. Une ribambelle d'enfants vêtus de blanc m'aperçoivent et accourent vers moi. Ils se placent autour de moi, ils parlent français entre eux, ils se penchent et me touchent, tripotent mes vêtements, posent leurs doigts sur ma peau, soulèvent ma main. Je suis terrifié. Je m'attends à ce qu'ils disent :

« Il est mort ! »

Bien que je ne sache pas si c'est vrai que je suis vivant.

68

Au matin, l'homme d'un âge canonique a enfilé une veste qui autrefois était blanche et verse une boisson pétillante marron clair, censée être du thé ou peut-être du café, par le bec étroit d'une théière émaillée. Ses mains aux veines gonflées tremblent quand il me sert.

Après la mort de ma mère, j'eus pendant cinq ans l'entière confiance de mon père. Puis il fit des choses derrière mon dos et se mit à fréquenter une autre femme.

La première fois qu'elle nous rendit visite, alors que j'avais dix-sept ans et lisais *Les Nourritures terrestres*, elle me fit soudain terriblement pitié.

À côté de mon vieux père, elle paraissait si jeune, si pleine de vie et inutilisée. Comprenait-elle vraiment où elle mettait les pieds ? Elle ne savait pas aussi bien que moi, avec ma longue expérience, comment il était vraiment.

Après le repas, mon père alla à la cuisine chercher le café. J'en profitai pour dire :

« Tu ne vois pas que tu te maries avec un homme déjà mort ? »

Elle me regarda, horrifiée.

« Chut ! Il peut entendre ce que tu dis ! »

Je trouvais que je n'avais rien à cacher. Au contraire, je poursuivis en haussant la voix :

« Ça fait quinze ans qu'il n'a pas ouvert un livre, pas eu la moindre nouvelle pensée. Tout chez lui est figé dans des clichés et des habitudes. Il est mort. »

Pendant que je disais cela, je vis sur son visage que je ne pouvais pas la sauver. Je me tus. Puis mon père, aussi âgé que je le suis maintenant, revint dans la pièce. Il apportait le café et le versa par le bec étroit d'une cafetière émaillée. Il ne dit pas un mot. Mais je revois encore ses mains aux veines saillantes qui tremblent tandis qu'il versait le café.

69

Quelqu'un passa réellement devant ma fenêtre et me vit. C'était un compositeur britannique et il s'appelait John. J'étais heureux qu'un adulte s'intéresse à moi et me prenne au sérieux. À l'été 1948, je partis vivre quelques semaines avec John dans son appartement à Londres.

Il s'avéra rapidement que nous avions chacun des attentes tout à fait différentes par rapport à cette rencontre.

« Toi qui as lu *Les Nourritures terrestres*, dit John, tu ne comprends pas de quoi il s'agit dans ton livre préféré ? »

Il me montra un passage après l'autre, par exemple dans le sixième livre où il est question des « villes d'Orient ! fêtes embrasées ». J'avais souvent lu ça. Mais visiblement pas avec assez

d'attention. Je n'avais pas vu que parmi les Arabes vêtus de blanc se trouvaient aussi « des enfants – qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis ? pour connaître déjà l'amour. (Il y en eut dont les lèvres étaient plus chaudes que les petits oiseaux couvés) ».

« Entraîne-toi ! Vis-le ! » dit John et il m'embrassa.

J'eus peur. Je n'avais aucune envie d'être embarqué là-dedans. Dès que je pus, je me sauvai de l'appartement et courut dans les rues de Londres jusqu'à l'ambassade de Suède où, à bout de souffle à cause de la peur et de l'effort, je sonnai à la porte.

C'était un dimanche matin. Un *butler* britannique de la taille d'un géant me regarda sans comprendre, du haut de la couche supérieure de la société.

Avec mépris, il me dit de dégager.

Il pleuvait des cordes. Je n'avais nulle part où aller. Je retournai chez John. Quand il apprit où j'avais été, d'agresseur il se transforma sur-le-champ en victime.

« Tu es fou ? dit-il. Tu veux m'envoyer en prison ? »

Il me parla d'Oscar Wilde. C'était Oscar Wilde qui était le modèle de Ménalque dans *Les Nourritures terrestres*.

J'avais du mal à le croire.

« Qu'est-ce qu'un dandy comme Wilde avait à apprendre au maître de la sincérité, André Gide ? demandai-je.

— Wilde était mondialement connu, dit John. Le jeune André Gide n'avait pas encore débuté quand ils se sont rencontrés à Paris en 1891. Ils sont restés ensemble chaque jour sans exception pendant trois semaines. Gide a arraché les pages de son journal concernant ces trois semaines. La même année où le maître de la sincérité a publié *Les Nourritures terrestres*, poursuivit John, le maître des dandys quittait la prison en homme brisé. C'est ce qui va m'arriver à moi aussi, si tu me dénonces à l'ambassade. »

Bien sûr, je ne le fis pas. John et moi conclûmes un pacte – il me laissait tranquille et je n'allais plus à l'ambassade. Cela fonctionna.

Mais le message dans *Les Nourritures terrestres* s'était soudain réduit. Je ne m'appelais plus Nathanaël.

70

Sur le chemin entre Bou Saada et Biskra se trouve un endroit modeste qui s'appelle Zaatcha.

Ce nom n'est jamais devenu aussi célèbre que Song My ou Oradour-sur-Glane, mais il évoque la même chose : un massacre. Les Français rasèrent la ville après la révolte de 1849, et toute la population, hommes, femmes et enfants, fut tuée.

Aujourd'hui, ce même nom désigne quelques palmiers poussiéreux, une station-service et un café où l'on entend le murmure des dominos. Il n'y a déjà plus de pain ce matin, et le pain du soir n'est pas encore arrivé. Devant le café, il y a trois chaises en plastique rouge et un plat en fer-blanc. Je me pose et j'attends.

Mû par une vieille habitude suédoise, je tourne mon visage au soleil et retrousse mes manches pour avoir un peu de couleur sur les avant-bras.

Les gens autour de moi sont surpris et énervés. Ils voient en moi un exhibitionniste. Au Sahara, le soleil est autant l'Ennemi qu'il est pour nous l'Ami. Bronzer au Sahara – ça ne se fait pas, tout simplement.

Il n'y a pas si longtemps, le soleil était suspect en Europe aussi. La première chose immorale qui se produit dans *L'Immoraliste* de Gide est qu'une personne se mette entièrement nue au soleil.

Il aperçoit quelques travailleurs bronzés et se laisse tenter de retirer ses vêtements. Au début, il éprouve une sensation de froid et a l'impression d'être sans protection. Mais le soleil brûle et après un moment il est agréablement rôti par la chaleur qui le traverse de part en part. « Tout mon être affluait vers ma peau », dit-il.

Était-il le premier homme moderne à prendre un bain de soleil ? Le soleil, le libérateur, lui enseigne à ne pas avoir honte de son corps mais à le regarder avec joie. « Je me sentais harmonieux et empli de sensualité. Je me trouvais presque beau. »

Gide écrit cela à une époque où il était encore jugé plus naturel de brûler un village que de se déshabiller en public. La nudité était caractéristique des races inférieures, tout comme une peau foncée. Ce qui était moralement supérieur était blanc.

Bronzer devint une action symbolique audacieuse, empreinte de révolte et de mystique hédoniste.

« En mon corps pénétré de rayons, écrit Gide dans *Si le grain ne meurt*, il me semblait goûter je ne sais quel bienfait chimique ; j'oubliais, avec mes vêtements, tourments, contraintes, sollicitudes, et, tandis que se volatilisait tout vouloir, je laissais les sensations, en moi poreux comme une ruche, secrètement distiller ce miel qui coula dans mes *Nourritures*. »

Un homme respectable ne fait pas ce genre de chose. Un homme respectable incendie des villages, mais prend soin de ne pas laisser sa volonté fondre.

Le soleil brûle à Zaatcha. Le pain du soir n'est toujours pas arrivé. Les maisons sont bleu pâle et jaune miel. Quelques gros semi-remorques sont à l'arrêt pour faire le plein, entourés de mobylettes pétaradantes. Les enfants se rassemblent sur l'aire de jeux. La seule chose qui en fait une aire de jeux est la barrière. Ils n'ont pas besoin de bac à sable. Le désert humide et salé sent la mer.

71

À l'hôtel thermal de Biskra, je m'enivre un soir avec Wolfgang, un Allemand fou du désert qui traverse la région à moto.

L'Immoraliste est posé sur la table de ma chambre et Wolfgang dit :

« L'épouse a une fausse couche, n'est-ce pas ? Sinon elle m'aurait mis au monde.

— Toi ?

— Oui, j'ai grandi dans une famille comme ça. Mes camarades trouvaient que j'avais le père le plus merveilleux du monde. Lui aussi était de cet avis. Mais il s'intéressait à leur opinion, pas à la mienne. Certes, il avait du charme et de l'imagination à revendre, certes je l'admirais énormément. Mais il n'a pas cessé de me trahir – sans même s'en rendre compte. Le livre aurait dû s'appeler *L'Égocentrique*. Dans son univers, l'immoraliste est la seule personne qui existe vraiment – c'est ça qui le rend immoral. »

C'était une de ces conversations nocturnes d'hôtel où la parole est vraie uniquement parce que chacun sait qu'on ne sera jamais amenés à se revoir.

« Mon père était toujours très prévenant vis-à-vis de ma mère. Mais sous les attentions et les preuves d'amour, le silence a grandi entre eux. À la fin, il est devenu explosif.

« Ils n'ont pas osé divorcer. Mon père croyait que sans ma mère la réalité elle-même cesserait d'exister. Elle seule pouvait le nourrir et le soutenir. Pour elle, c'était une question d'identité. En dehors de cet amour de toute une vie, il n'y avait rien, elle-même n'existait pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un jour que ma mère était dans la baignoire, il a fermé la porte à clé de l'extérieur, est descendu, a aspergé d'essence la salle de séjour et y a mis le feu. Ensuite il est allé directement à la police pour se dénoncer. Je crois presque qu'il s'était attendu à ce qu'on le félicite. Un homme respectable ne divorce pas de sa femme mais il a bien le droit d'incendier sa maison. Elle a effectivement complètement brûlé.

— Et ta mère ?

— Elle a été sauvée au dernier moment. Moi, je suis parti pour le Sahara. Mon père était soldat du désert dans l'armée de Rommel pendant la Seconde Guerre mondiale. Quand j'étais petit, il parlait souvent du désert. Je me suis mis en tête que l'explication de son énigme se trouvait ici. »

72

Je loge à Biskra et je publie *Le Magazine de l'abeille*, qui contient des nouvelles du front de l'apiculture sous l'unique point de vue des abeilles.

Même les apiculteurs bisexuels[2] se font vertement critiquer pour le bilan de leur récolte de miel. Mais j'évite naturellement les points de vue exagérés et bigleux. Depuis que le Biparti, ou « Parti de l'Abeille », comme on l'appelle tout simplement, est arrivé au pouvoir, les récoltes de miel sont bien plus que bimensuelles. De cette façon, l'apport en eau sucrée pour les abeilles est assuré. Une coopération bilatérale et soutenue avec les apiculteurs est naturellement dans l'intérêt des abeilles.

La « libiration » finale, comme nous l'appelons, est un sujet central qui, bizarrement, doit être repoussé à une date ultérieure.

73

Du point de vue du personnage principal, *L'Immoraliste* est le récit d'une libération.

Michel vient de perdre son épouse. Quelques-uns de ses amis partent le rejoindre dans une oasis du désert. Allongés sur son toit, ils écoutent ses confidences sur son mariage.

C'est surtout pour faire plaisir à son père qu'il a épousé Marceline. Lors du voyage de noces en Afrique en Nord, il apprend

qu'il est atteint de tuberculose à un stade avancé. Il a déjà rendu les armes et se prépare à mourir quand soudain, à la vue d'un petit enfant, il ressent une forte envie de vivre.

De tout son être, il entreprend de résister à la maladie. « Pour un temps, seule ma guérison devait devenir mon étude ; il fallait juger bon, nommer Bien, tout ce qui m'était salutaire, oublier, repousser tout ce qui ne guérissait pas. »

Ce qui avant tout réveille sa volonté de vivre est la fréquentation des enfants. Quand il les voit jouer dans les jardins de Biskra, des souvenirs à demi enfouis de sa propre enfance remontent. Cela l'amuse de connaître leurs jeux et il organise de petits goûters d'enfants avec du jus de fruits et des gâteaux dans sa chambre d'hôtel.

Les forces lui reviennent petit à petit. Il réapprend la jubilation de la vie comme elle est décrite dans *Les Nourritures terrestres*.

Désormais, il ne veut pas seulement être en bonne santé, il veut être fort, irrigué de sang dans tout son corps. Il a l'impression de découvrir en lui un nouvel être que les professeurs, les proches, oui, et jusqu'à lui-même ont essayé auparavant de réprimer. Il commence à se percevoir comme quelque chose qui peut se perfectionner. « Cette perfection inconnue et que j'imaginais confusément, jamais ma volonté n'avait été plus exaltée que pour y tendre. »

Il se rase la barbe et se laisse pousser les cheveux. Il prend des bains de soleil et muscle son corps. Mais il n'ose pas ou ne veut pas partager ces expériences avec Marceline. Il veut les garder pour lui. Bientôt il trouve que c'est à la fois facile et amusant de lui mentir et il pense que ces mensonges renforcent seulement son amour.

Un jour, il sauve sa femme qui manqua de se faire écraser par un chauffeur ivre et, avec sa force retrouvée, il roue l'homme de coups. Ensuite, pour la première fois, il lui fait l'amour. Elle tombe

enceinte, ils retournent en France et s'installent dans une propriété à la campagne qui a appartenu à sa mère.

Parmi les intellectuels, Michel se sent à présent un étranger. La vie, qui pour lui est un bien infiniment précieux, n'est pour eux qu'un obstacle ennuyeux à leur écriture. Il préfère fréquenter un gang de petits criminels et se joint à eux pour s'introduire la nuit chez lui et voler ses propres biens.

Mais Marceline tombe malade et fait une fausse couche. Alors ils quittent leur propriété et descendent vers le sud, pour trouver un endroit où elle peut recouvrer la santé.

74

« Je tâchai donc, et encore une fois, de refermer ma main sur mon amour », dit Michel. Mais il n'en a plus besoin. Le bonheur avec Marceline est pour lui tout aussi superflu que le repos pour celui qui ne se sent pas fatigué.

Il pense posséder en lui des possibilités insoupçonnées qui sont étouffées par les couches de culture et de morale. Les péchés et les crimes sont des actes libérateurs. Le mal est naturel. « Mais [je] devais bien m'avouer qu'en chaque être, le pire instinct me paraissait le plus sincère. » Et tout ce qui est naturel doit être affirmé : « Je ne sens rien que de noble en moi. » Donc même le mal est noble.

Ils quittent la station thermale suisse où Marceline a commencé à recouvrer la santé. En plein hiver, ils partent trouver du soleil et de la chaleur au sud. Mais l'état de Marceline empire. Ils arrivent enfin à Biskra. L'endroit où il a été sauvé. L'endroit où même elle retrouvera la vie !

Les enfants de Biskra, qui lui ont redonné la volonté de vivre et l'ont aidé à se découvrir lui-même, sont presque méconnaissables :

« Quelles fatigues, quels vices, quelles paresses, ont déjà mis tant de laideur sur ces visages, où tant de jeunesse éclatait ? » Ils sont devenus plongeurs dans des cafés, cantonniers, bouchers. « Que les carrières honorables abêtissent ! »

Le seul à avoir conservé sa beauté est un petit délinquant, Moktir. Michel lui propose de l'accompagner le lendemain à Touggourt. Mais la santé de Marceline s'aggrave encore. Elle se serre, tremblante, contre Michel.

« Est-ce que je ne m'arrêterai pas ? – J'ai cherché, j'ai trouvé ce qui fait ma valeur : une espèce d'entêtement dans le pire. – Mais comment arrivé-je à dire à Marceline que demain nous partons pour Touggourt ?... »

À l'aube, ils prennent la voiture de poste. Moktir est avec eux, heureux comme un roi. Le chemin lugubre semble ne devoir jamais prendre fin. Les oasis, qu'il imaginait souriantes, sont misérables et il préfère le désert – « ce pays de mortelle gloire et d'intolérable splendeur ».

« "Vous aimez l'inhumain", dit Marceline. »

Le sable brûlant lui irrite la gorge, le paysage inhospitalier la tourmente. Dès qu'ils arrivent à destination, elle se met au lit. La chambre est horrible. Elle ne mange rien. Il lui prépare du thé, mais l'eau est salée et le goût épouvantable.

Il quitte Marceline et disparaît dans la nuit rejoindre la « maîtresse » de Moktir et lui faire l'amour tandis que son fiancé est assis à côté et joue avec un lapin. Quand il revient à l'hôtel, Marceline fait une deuxième embolie pulmonaire. Elle décède dans la nuit.

Il l'enterre à El-Kantara, où il mène une vie solitaire et frugale, aimant parfois la ravissante danseuse Meriem, parfois son jeune frère.

Ai-je mal agi ? demande Michel à ses auditeurs sur le toit de la terrasse. Auquel cas, où a commencé le mal ? Était-ce quand j'ai

voulu guérir ? Était-ce quand j'ai voulu devenir fort ? Était-ce quand j'ai voulu être libre ? Pourquoi cette liberté inutile que j'ai gagnée me torture-t-elle maintenant ?

75

Nous ne sommes pas nés humains. Nous le devenons. Nous le devenons grâce à la solidarité qui nous lie les uns aux autres. Nous le devenons en prenant nos responsabilités.

Voilà le genre de personne que je voulais être. Je croyais être ce genre de personne.

Les décisions sont prises à Paris. Elles sont exécutées dans le Sahara. Ensuite, quand les émotions suscitées autrefois par le nom « Smara » ont disparu, il ne reste plus que la décision.

Je voulais être Saint-Ex, l'aviateur qui n'abandonne pas un ami en détresse dans le désert.

Je suis devenu Vieuchange, le marcheur du désert qui avance avec le mensonge comme béquille, tout ça parce qu'il l'avait décidé, à Paris.

L'immoralité chez l'immoraliste n'est pas que Michel ait changé. On a le droit de changer. L'immoralité est qu'il n'ose pas admettre le changement. Il préfère devenir un meurtrier que d'accepter le nouvel homme en lui.

Est-il vrai alors, comme l'écrit Eberhardt, que le départ est la plus courageuse et la plus belle des actions ?

Elle n'est pas toujours belle, loin de là. Mais ravale ta fierté ! Admets ta défaite ! Si tu es déjà parti en secret, alors reconnais-le – le plus tôt sera le mieux ! On accomplit ses actions les plus immorales pour sauvegarder l'illusion d'être moral.

76

Le chemin entre Biskra et Touggourt suit un lit de rivière souterrain, l'oued Rhir. Les puits qui cherchaient l'eau dans l'oued faisaient entre cinquante-cinq et soixante mètres de profondeur.

L'eau charriait du sable et des graviers qui étaient enlevés par les plongeurs du désert, les *ratassin*. Ils descendaient à plus de trente mètres sous la surface de l'eau et travaillaient entre quatre-vingt-dix et cent soixante secondes d'affilée. Leur tâche accomplie, ils étaient fêtés comme des héros.

Durant son voyage de noces, André Gide est arrivé le 7 avril 1896 à Touggourt. Il vit un homme qu'on descendait pour nettoyer un puits de soixante mètres de profondeur, tapissé de troncs de palmiers.

« L'effort de ces puisatiers plongeurs, pour travailler sous l'eau, est inimaginable, écrit Gide ; celui-ci était des plus vaillants, disait-on. [...] Donc, on a décoré le puisatier arabe ; au soir, il est devenu fou. »

Celui qui creuse un puits profond de cinquante ou soixante mètres doit d'abord traverser les couches meubles de sable.

Souvent il doit traverser plusieurs couches d'eau polluée avant d'arriver à la nappe phréatique. Il faut construire un passage imperméable à travers l'eau sale. À l'intérieur de ce passage, le creuseur de puits traverse tour à tour des strates fermes et molles jusqu'à ce qu'il atteigne le plafond en pierre de la nappe phréatique.

Alors le chef d'équipe, le *mhallen*, descend jusqu'au fond du puits et fait un trou par lequel l'eau jaillit et remplit le puits.

Dans son journal de Touggourt, Gide ne dit pas un mot des larmes de sa femme. Mais il décrit le goût amer de l'eau profonde quand elle jaillit et remplit le puits.

Le Touggourt d'aujourd'hui me reçoit avec des lignes à haute tension, des gazomètres, des grues de chantier – le profil moderne des oasis. Même ici une poignée d'Européens, fous du désert, se rassemblent à l'hôtel Oasis.

Touggourt est la capitale du monde de la datte, l'ancre dans une chaîne d'oasis qui produit une des qualités de dattes les plus célèbres, « les doigts de lumière » – ambrées, presque transparentes, avec une chair tendre, moelleuse et parfumée.

Mais ce n'est qu'une espèce parmi des milliers. Il existe des magasins de dattes dans lesquels les vendeurs sont assis, comme enterrés dans des dattes de différentes sortes, de différentes années, venant de différents lieux et aux goûts aussi différenciés que dans une fromagerie en France. Ne goûter qu'un genre de dattes, celles qu'on importe en Suède, c'est comme n'avoir mangé que du fromage à tartiner.

Les grossistes de dattes, leurs magasins gigantesques et leurs distributeurs internationaux ont des montagnes de dattes de toutes les couleurs – brunes, jaunes, noires et rouges. La plupart d'entre elles ne sont pas collantes comme celles que nous avons à Noël, mais sèches et ratatinées, des dattes de tous les jours. Les hommes du désert les mangent comme du pain. Souvent, ils les réduisent en farine. Elles ne sont pas sucrées, si ce n'est tout près du noyau.

Les marchands de dattes ont leurs petits stands avec des piquets et de la toile de sac, à côté des vieillards sages qui vendent des herbes médicinales et des jus de plantes.

Je vois le jus blanc de *Launaea spinosa*, censé guérir les migraines mais qui s'utilise aussi pour exterminer les rats. Et les petites graines pointues marron de *Peganum harmala*, un vomitif qui donne des rêves paradisiaques. Et la jusquiame noire, qui est si courante sur les marchés au Sahara – on l'utilise pour soulager les

crampes et calmer la douleur, et pour son pouvoir narcotique, mais à hautes doses c'est un poison mortel.

Des fonctions différentes, en apparence contradictoires, se trouvent réunies dans ces modestes substances grises. Quelques grains font la différence entre la défonce ou la folie, la mort ou la guérison.

78

Je prépare du thé. Il devient si noir qu'il est imbuvable. J'en refais un. Celui-là aussi vire tout de suite au noir. D'où vient donc ce noir ? La réponse s'impose d'elle-même. Il se trouve dans l'eau.

Assises par terre, deux petites filles s'épouillent mutuellement les cheveux. Leurs poux sont le prix à payer pour leur arrogance d'être des humains.

Je visite une forteresse dans les environs. Quand je m'approche, les canons imposants s'avèrent être des agrandissements de vieilles gravures, collées sur du carton.

Je trouve dans ma poche un bout de papier où est écrit « Canossa ». Ça fait référence à mon divorce. J'ai été puni pour mon esprit moralisateur et ignorant. Je croyais que ceux qui ne peuvent plus s'aimer étaient en fait paresseux. Mais le travail seul ne suffit pas. Sans grâce, il n'y a pas d'amour.

79

Michel a achevé son récit. Ses amis restent silencieux sur le toit sous les étoiles.

Soudain le silence est interrompu par Marceline qui, cachée par l'obscurité, se trouve aussi sur le toit :

« Maintenant vous allez entendre ce qui s'est réellement passé, dit-elle. Je ne suis pas morte à Touggourt, comme l'affirme Michel. J'en ai eu assez. Je l'ai quitté.

« C'était pour faire plaisir à son père que Michel m'a épousée. Sa mère est morte quand il avait quinze ans et depuis il a développé une relation très proche et complice avec son père. Au point d'avoir quelque chose de vieux dans toute sa personne.

« Un jour il m'a dit qu'il portait en lui des forces "qui avaient gardé toute leur jeunesse mystérieuse". C'était risible de la part d'un garçon de vingt-cinq ans – mais moi qui étais mariée avec lui, je me suis retenue de rire.

« Après la cérémonie, nous étions allés directement à son appartement, où deux chambres à coucher séparées étaient prêtes pour notre nuit de noces. L'enterrement et le mariage avaient complètement épuisé Michel et la lune de miel n'a fait qu'augmenter sa fatigue. En Tunisie, il a craché du sang et il est arrivé à Biskra inconscient. Moi qui avais espéré être mère, j'étais sur le point de devenir veuve.

« C'est pourquoi j'ai adoré les enfants à Biskra. Michel a d'abord été contrarié, puis de plus en plus intéressé. Avec moi il utilisait la rhétorique conventionnelle de l'amour : "Marceline, ma femme, ma vie." Mais il ne me voyait pas, son regard passait sur moi pour se poser sur le jeune garçon arabe à mes côtés, sur sa langue "rose comme celle d'un chat", et sur ses frêles épaules qu'il touchait en se penchant vers lui.

« Il ne me touchait jamais. Mais c'était merveilleux de voir revenir sa volonté de vivre. Il s'est remis à manger, à dormir la fenêtre ouverte, bientôt il est sorti se promener avec les enfants.

« Durant toute sa convalescence, il était très occupé par son propre corps. Il bronzait, faisait du sport, s'admirait dans le miroir. Je me demandais souvent ce qui l'animait, mais il semblait que ce fût quelque chose de délicat qu'il préférait garder pour lui.

En respectant ses secrets, disons carrément ses mensonges, j'espérais petit à petit gagner sa confiance.

« Sexuellement, je restais taboue pour lui. Il semblait impuissant. Mais un jour que je me baladais en voiture, le chauffeur avait un peu trop bu et les chevaux s'emballèrent. Michel, furieux, a roué l'homme de coups, l'a attaché et l'a ramené ligoté en ville. C'était plus de violence que la situation ne le demandait, ai-je pensé, mais cela a eu un effet remarquable sur sa virilité. Cette nuit-là, je suis devenue "sienne", comme on dit.

« Peut-être était-ce cette nuit-là que Michel a essayé par la suite de revivre dans notre vie conjugale, bien que son reflet pâlît davantage à chaque répétition.

« J'ai réussi en tout cas à tomber enceinte. Nous sommes retournés en France et nous sommes installés dans une propriété qui avait appartenu à la mère de Michel. Et soudain il s'est comporté avec moi comme un enfant avec sa mère. Il ne me regardait plus comme un autre être humain mais comme une autorité qu'il convenait de défier, une surveillante en chef à laquelle il fallait échapper.

« Lui qui ne se souvenait pas de son enfance, et n'avait jamais eu de jeunesse, faisait le mur, nuit après nuit, pour participer dans la forêt à une sorte d'aventure entre garçons qui aurait été criminelle si elle n'avait pas été dirigée envers lui-même. J'ai fait mine de ne rien remarquer. Je me suis réfugiée dans l'attente de l'enfant à naître – jusqu'à ce qu'un jour ma grossesse fût interrompue par une fausse couche.

« Quand j'ai soigné Michel pendant sa maladie, je savais déjà, bien sûr, que je risquais d'être contaminée. Et pourtant ce fut un choc pour moi d'apprendre que j'avais aussi la tuberculose. »

« À présent les rôles étaient inversés. Michel me soignait – avec une tendresse que sa conscience malade rendait fiévreuse et effrayante. Plus j'avais besoin de lui, moins il avait besoin de moi. Au beau milieu de ses soins les plus tendres, il pouvait s'exclamer :

« "Je hais la compassion, c'est là que se cachent toutes sortes d'agents infectieux. On ne devrait pas ressentir de sympathie, si ce n'est pour les forts !"

« Pourquoi ne devrait-"on" pas ? Parce que toute compassion est aussi mensongère et exagérée que ce que Michel me témoignait alors ? Parce qu'une sympathie naturelle, spontanée, ne peut être suscitée que par les forts ?

« Ce n'est certainement pas vrai pour tous les "on". Ma propre sympathie est suscitée de manière irrésistible justement par les plus fragiles et les plus vulnérables.

« C'était pour cette raison que j'aimais Michel, qui même dans sa force retrouvée restait si fragile, j'aimais précisément son côté vulnérable, ce qui lui faisait admirer la force.

"Maintenant je comprends ta doctrine, lui ai-je dit. Elle est peut-être belle, mais elle oppresse les faibles.

— C'est ce qui doit arriver", a-t-il vite répondu malgré lui.

« C'était affreux de sentir avec quelle "angoisse" mais aussi avec quelle "attente" il voyait mes forces décliner. Prévenant, il m'entraînait toujours dans de nouveaux endroits censés être meilleurs pour ma santé. Mais ces voyages épuisants n'ont fait que me rapprocher de la mort – que Michel, en secret, commençait à espérer comme un maillon vers sa propre libération.

« Biskra était le but de son voyage. Mais les retrouvailles avec la ville ont été une terrible déception pour lui.

« Michel avait quinze ans à la mort de sa mère. Cela semble délimiter une frontière qu'il n'a jamais pu franchir. Tant que le fils du métayer, Charles, avait quinze ans, il intéressait Michel, mais

une année plus tard il lui a paru soudain ridicule, laid et indifférent.

« Il en allait de même avec les garçons à Biskra. Trois ans plus tôt, ils avaient moins de quinze ans et étaient charmants. Maintenant ils paraissaient seulement répugnants.

« Je l'ai supplié de rester à Biskra. Il ne m'a pas écoutée. Lors du voyage jusqu'à Touggourt, il n'avait d'yeux que pour le jeune garçon prostitué qui faisait tout un cinéma pour attirer son attention. J'étais un fardeau dont il avait hâte d'être débarrassé.

« Quand il m'a laissée dans cette chambre d'hôtel sale et infestée de mouches pour s'échapper la nuit, avec une mine si mystérieuse qu'elle ne dissimulait rien, la coupe était pleine. J'ai rassemblé mes effets et l'ai quitté pour toujours.

« Était-ce mal de ma part ? Aurais-je pu sauver notre mariage ? Comment dans ce cas aurais-je dû me comporter ? Est-ce que quelqu'un voit une possibilité que je n'aurais pas vue ? »

81

Non, Marceline, je ne vois aucune possibilité.

Je crois que votre mariage, dans le meilleur des cas, aurait pu être une grossesse réciproque. Deux personnes qui tombent enceintes l'une de l'autre et à la fin se donnent mutuellement naissance.

Certaines grossesses durent plus longtemps que d'autres – celle de l'éléphant, de la baleine. Il est des mariages qui durent des décennies. Mais le but n'est pas de prolonger la grossesse à tout prix. Le but est qu'à partir des inévitables douleurs de l'accouchement deux personnes vont se lever, plus libres et plus heureuses qu'elles ne pourraient l'être ensemble.

Dans votre cas, il n'y avait pas deux personnes enceintes, mais une seule. Vous avez donné naissance à Michel. Lui n'a pas pu faire de même pour vous.

82

En Afrique et surtout au Sahara, pratiquement rien n'indique la présence du pétrole, dit le géologue en chef de Gulf en 1949. Sept ans plus tard, le pétrole a jailli de 3 329 mètres de profondeur à Hassi Messaoud. Depuis, le Sahara pauvre alimente l'Algérie.

La route vers Hassi Messaoud est bordée de morceaux de caoutchouc noir, des cadavres de pneus usagés qui, autrefois, ont porté des canalisations en acier, des poutres en ciment, d'énormes bulldozers à chargement frontal et des machines de terrassement.

En s'approchant du gisement de pétrole, la route croise une véritable gare de triage de pipelines noirs à moitié enterrés dans le sable jaune. La zone de production elle-même se voit de très loin aux immenses torchères et à la fumée qui s'élève au-dessus de l'horizon – on brûle les rejets de gaz naturel dont la pression force le pétrole à remonter à la surface.

C'est une vision perverse : des flammes brûlantes contre un ciel déjà surchauffé, des flammes aveuglantes sous un soleil qui déjà donne trop de lumière.

La ville a une petite place où se dressent quelques arbres rabougris et des bancs en béton. Le vent frais de l'hiver a une odeur de soufre.

Sous un toit commun de tôle ondulée s'aligne une rangée de petits négoces. Un modeste café où l'on vend une boisson brune, diluée, qui ressemble à du café et une limonade couleur ocre. Un petit bureau de poste où tous ceux devant moi sont étonnés et gênés que je prenne place à la fin de la queue. Ils résolvent le

problème en s'en allant. Du coup je me retrouve devant, puisque je suis le seul à être resté.

La librairie affiche une publicité pour le nouveau roman de Rabia Ziani, *L'Impossible Bonheur* – une lecture adéquate pour une nuit à l'hôtel Cash à Hassi Messaoud.

83

Je rampe sous les barbelés dans une maison qui est à la fois une construction à moitié achevée et une ruine abandonnée. Les barbelés m'attrapent. Fermer les yeux ne sert à rien. Pas plus que de mettre la main devant eux. La lumière s'infiltre partout, tout comme les barbelés.

Une dune avance et enterre les barbelés. Mes orbites lacérées se remplissent du doux sable chaud qui vole. C'est très beau. Pour ce qui est d'être aveugle, je l'étais déjà. À la différence que maintenant je peux le savourer.

84

André Gide est arrivé en Afrique en 1893. Douze ans plus tôt, les Français avaient occupé la Tunisie. Gide voyage en Tunisie sans mentionner l'occupation. La conquête du Sahara algérien bat son plein. Gide ne la mentionne pas. Dans les oasis occupées, des commandants militaires font la loi, tels des monarques absolus, et la population arabe est maintenue en bas d'une main de fer. Gide ne voit rien.

D'autres virent. Isabelle Eberhardt vit.

Elle était en Afrique du Nord quand Gide écrivit *L'Immoraliste*. Elle montre dans ses récits comment la France s'empara de la terre de petits fermiers arabes et les obligea à travailler pour les

nouveaux propriétaires français – qui ne comprennent pas pourquoi leurs ouvriers agricoles ont des mines aussi sombres et sournoises.

Elle voit que ceux qui s'opposent sont emmenés enchaînés à la prison de Tadmit. Les gardiens les obligent à marcher pieds nus sur le talus de pierres tranchantes qui se forme entre les deux traces de pneus sur la route. « Sans avoir été jugés par aucun tribunal, punis par les administrateurs français ou leurs collaborateurs locaux, sans possibilité de faire appel, ils sont envoyés vers des années de souffrance solitaire, sans espoir de grâce. »

L'Afrique du Nord est pour Isabelle avant tout une expérience érotique. Quand elle s'éprend d'un jeune Tunisien, elle quitte tout pour le suivre, même s'il est le collecteur d'impôts des Français. Mais être amoureuse ne l'empêche pas de voir et de réagir : partout parmi ces tribus à la peau foncée, pauvres et récalcitrantes, ils reçoivent un accueil hostile, écrit-elle. Le bon cœur de Si Larbi saigne pour eux, et ce qu'ils font, lui par devoir, elle par curiosité, leur fera honte comme s'ils avaient commis un crime.

L'on ne trouve pas chez Gide la conscience que la conquête est un crime. Il faudra pour cela attendre ses livres sur le Congo à la fin des années 1920. Joseph Conrad lui a alors ouvert les yeux.

Conrad et Gide se rendirent en Afrique presque en même temps, au début des années 1890. Conrad écrivit *Au cœur des ténèbres* et Gide écrivit *L'Immoraliste*. Ils étaient contemporains – mais il fallut à Gide encore trente autres années pour arriver au même constat que Conrad.

Dans *L'Immoraliste*, le conflit moral se joue entièrement entre les époux Michel et Marceline. Le roman tremble des reproches tacites de cette dernière et de la fierté et de la honte de Michel quand il découvre sa vraie nature. C'est le seul conflit que Gide voie.

85

Ce n'est que de la menue monnaie de Nietzsche, juge l'Encyclopædia Universalis avec mépris en parlant de *L'Immoraliste*.

Gide a lu Nietzsche, fou de jalousie de retrouver chez lui « ses pensées les plus secrètes ». Les énormes moustaches de Nietzsche ont poussé sur le visage de Ménalque qui, jusqu'alors, ressemblait à celui d'Oscar Wilde. Cela devient un « visage de pirate » au célèbre regard nietzschéen : « une flamme froide qui indique davantage le courage et la détermination que la bonté ».

Gide, Saint-Exupéry, Vieuchange et Eberhardt – tous ont plongé dans ce regard. Pour récupérer la menue monnaie de Nietzsche.

Le mépris, pourtant, est injustifié. Il faut attendre que la richesse des hautes sphères de la rhétorique soit échangée contre la menue monnaie d'un ménage ordinaire pour voir ce qu'elle implique réellement – pour moi, pour vous, pour chacun de nous.

86

Mais de quoi s'agissait-il, concrètement ?

En passant par les terrasses éclairées par la lune, Meriem vient vers nous dans l'incommensurable silence de la nuit, enveloppée d'un *haïk* blanc déchiré.

« Je suis la "belle danseuse" avec qui Michel vit, dit-elle. Bien que ce soit un euphémisme. Mon petit frère Ali et moi sommes des prostitués.

« Michel nous demande s'il a mal agi. Auquel cas, quand a commencé le mal ?

« Je réponds : le mal que Michel a fait n'est pas de vouloir être en bonne santé, fort ou libre, naturellement. Ce n'est pas non plus d'être homosexuel – nous autres Nord-Africains avons toujours eu une conception plus humaine de l'amour entre les personnes de même sexe que vous en Europe.

« Ce qui est proprement honteux ne réside pas là – mais dans l'occupation qui prostitue l'amour et dissimule ses crimes derrière des mythes.

« Maupassant a vu ma mère danser dans le café La Joie à Bou Saada. Il fut l'un des premiers à faire courir le bruit de la merveilleuse lascivité des filles d'Oulad Naïl. Elles rassemblaient l'argent pour leur dot en prenant du bon temps dans les bordels.

« Des légendes similaires sont répandues sur les prosti-tuées à Bangkok, pour la même raison. Cela donne aux clients un alibi moral. Les légendes créent une illusion de désir réciproque à l'exploitation de la pauvreté d'autrui.

« Isabelle Eberhardt n'est pas dupe. Dans la ville heureuse de Bou Saada, elle raconte que jamais encore elle n'a été aussi consciente du poids qui pèse sur toutes les zones occupées.

« Bou Saada eut tout simplement la malchance d'être la première oasis conquise par les Français. Après la conquête, les Oulad Naïl continuèrent à résister pendant encore vingt ans. Quand cela cessa enfin, la tribu était réduite à la pauvreté et les liens sociaux en pièces. La guerre et l'occupation avaient conduit à l'anarchie sociale. Avec la misère vint aussi la prostitution, d'abord autour des casernes, puis autour des hôtels de tourisme.

« Quand cela se produisit ensuite dans les autres oasis, la légende avait déjà fait d'Oulad Naïl une marque de fabrique, utilisée par tous les prostitués quelle que soit leur tribu d'origine. Beaucoup d'entre eux étaient des enfants qui eux-mêmes croyaient facilement au mythe dont quelques-uns des plus grands écrivains d'Europe se servaient pour les commercialiser.

« La libération de Michel suppose des enfants “qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis ? pour connaître déjà l’amour”. Elle suppose la prostitution enfantine. C’est le problème moral fondamental qui n’est jamais formulé dans *L’Immoraliste*.

« Quand mes revenus ne suffisent pas à nourrir la famille, mon petit frère Ali est obligé de laisser des hommes étrangers lui défoncer le cul contre de l’argent. Voilà de quoi il s’agit. Le reste est du romantisme. »

87

« Le voyage est une espèce de porte par où l’on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve », écrit Maupassant dans son récit de voyage en Algérie.

Oui, la réalité des colonies fonctionnait comme un rêve.

Personne n’avait demandé aux officiers français de conquérir Laghouat ou Zaatcha. Encore moins avait-on demandé aux soldats de massacrer la population. Personne ne les y avait contraints. Non, il suffisait que personne ne les en empêche. Ils eurent tout simplement une occasion à laquelle ils ne purent résister.

Ils la saisirent – de la même façon que Saint-Ex, Vieuchange, Loti, Eberhardt et Gide saisirent l’occasion d’entrer dans leurs rêves bien plus innocents.

Pour eux, les colonies étaient un espace où ils pouvaient *vivre à fond* tout ce qui n’était pas accepté socialement dans leur propre pays.

Il n’est pas certain que les colonies aient jamais procuré le pouvoir ou les revenus que leurs défenseurs espéraient et qui leur servaient à motiver les troupes. Mais dans la vie spirituelle de l’Europe, elles eurent une fonction importante – comme soupape de sécurité, « *escape* [3] », « *place to misbehave* [4] ».

Comme le rêve, les colonies ont offert un refuge loin des exigences de leur propre société, un exutoire à la cruauté et à l'arrogance qui, à l'intérieur de l'Europe, n'était pas tolérées. Qu'on ne tolère toujours pas.

Dans les colonies, on pouvait, tout en continuant d'incarner le summum de la civilisation, échapper à beaucoup de ses désagréments – la banalité bourgeoise, la tristesse conjugale, le contrôle répressif de ses pulsions – et s'adonner au massacre de masse, à l'agression des enfants, aux orgies sexuelles et autres formes de libération de ses pulsions, qui chez soi ne pouvaient avoir lieu qu'en rêve.

Maupassant y fait allusion. *L'Immoraliste* de Gide en est l'expression. Mais lequel des écrivains de l'époque, à part Conrad, en a parlé dans ses œuvres ? Qui ose encore aujourd'hui plonger dans ce puits sombre et le nettoyer ?

---

2. Jeu de mots dans tout ce paragraphe sur *bi*, « l'abeille » en suédois.
3. Fuite (en anglais dans le texte).
4. Endroit où mal se comporter (en anglais dans le texte).

LES PLONGEURS DE PUITS

88

Timimoun est la seule oasis du Sahara où je pourrais m'imaginer vivre.

J'aime ses ruelles étroites et sinueuses qui changent sans cesse de direction pour éviter les rayons du soleil qui vous poursuivent. Les maisons forment des ponts au-dessus du passage étroit de la rue, les rues deviennent des tunnels, les cours sont profondes comme des puits où le soleil ne peut pénétrer. Les fenêtres sont presque des meurtrières, si étroites que le soleil ne peut non plus y entrer. Pendant des siècles, l'imagination a décliné le principe de base de l'architecture du désert : se protéger du soleil.

J'aime les libellules aux reflets bleus qui volent au-dessus de l'eau verte et fleurie des bassins d'irrigation. Partout, on entend le doux murmure de l'eau qui ruisselle, plein de promesses. Elle circule à travers un système compliqué de canalisations qui se croisent, s'embranchent ou se jettent les unes dans les autres. Des Noirs plantent des choux dans la boue molle.

J'aime les étendues blanches de sel autour de Timimoun et le sable aussi fin que celui d'un sablier. J'aime les montagnes avec leurs longues racines rouges de sable. J'aime les dunes de nouvelle lune, en forme de faucilles aux bords tranchants, aiguisés par le vent.

L'ombre de la voiture avec ses hautes roues qui tremblotent semble sortie d'une bande dessinée quand, au soleil couchant, je reviens vers Timimoun à travers un océan de dunes.

J'aimerais toujours revenir ici. J'aimerais passer mes hivers à l'hôtel El Gourara avec mon traitement de texte et une petite bibliothèque sur disquette contenant les classiques de l'égoïsme moderne, de Hobbes à Huysmans. Et très vite avec aussi les autres textes *online* de toutes les bibliothèques nationales d'Europe et des bases de données. Plus un vieux roman, relié et écorné, de Pierre Loti sur le désert.

Voilà mon romantisme du désert.

J'aimerais vivre ici, à l'abri des complications humaines, vivre sans amour mais aussi sans souffrance.

Vivre d'eau et de dattes, observer le traquet motteux et le corbeau du désert, écouter le roucoulement des tourterelles maillées quand elles s'appellent dans les palmiers parmi les grappes de dattes. Admirer le soleil couchant, promener mon regard sur les salines et jouir de la monotonie et du silence du désert.

89

J'ai une clochette. Une clochette à moutons en cuivre. Tout autour de moi, dans ce paysage à perte de vue, résonnent les tintements grêles ou forts des différentes clochettes à moutons, certaines dans le lointain, d'autres toutes proches.

Seule ma clochette n'émet pas de son.

Je glisse les doigts à l'intérieur et trouve un chiffon doux enroulé autour du battant.

C'est un lambeau de vieux mouchoir usé brodé de deux initiales : celles de ma mère, qui sont aussi les miennes. Je reconnais très bien le mouchoir. C'est celui dans lequel, jeune adolescent en

manque d'amour, j'avais l'habitude d'entourer mon sexe et de me branler.

90

C'est ici, à Timimoun, que vécut l'officier suédois Thorsten Orre, qui écrivit *Récits du désert*, le premier livre suédois sur le Sahara.

J'ai lu Orre à l'époque où l'on pouvait seulement emprunter deux livres « pour le plaisir » à la bibliothèque mais autant de « documents » qu'on voulait.

Par ce système de rationnement, les bibliothèques suédoises ont convaincu les gens de mon âge, souvent de façon définitive, que les « documents » ne sont pas « pour le plaisir », que la réalité en tant qu'expérience est toujours inférieure à la fiction.

Orre fut l'un de ceux qui m'aidèrent à tordre le cou à ce dogme. Aucune œuvre de fiction ne faisait le poids à côté de lui.

Dans une petite ville au sud de Timimoun, Orre rencontre un certain Abdelkader ben Mohammed Omar, *rtass* de profession – un trentenaire décharné à qui on aurait donné cinquante ans. Avec ses deux tympans crevés, il était comme sourd. C'était le dernier plongeur de puits encore en vie.

Abdelkader se déshabilla et noua un pagne autour de ses hanches, enduisit son corps de beurre, se mit de la laine de chameau dans les oreilles et récita sa prière.

Le puits à nettoyer ne faisait que huit mètres de profondeur. Orre mesura la corde à laquelle était attaché le seau. Une grosse pierre fut déposée dans le seau, qui fut descendu jusqu'au fond. Abdelkader s'approcha du puits et se mit à califourchon dessus. Il prit appui avec les pieds sur les parois intérieures du puits et descendit ainsi jusqu'à la surface de l'eau.

Là il prit une grande inspiration, joignit ses jambes et se laissa couler.

Les autres restaient autour du puits, silencieux et graves. Le travail d'un *rtass* est plein de dangers. Il use sa vie prématurément. Bien qu'esclave, ou presque esclave, il est considéré comme un saint.

Orre est là, sa montre à la main. Après vingt secondes de silence sans respiration, ça commence à tirer sur la corde comme si quelqu'un y grimpait. Un nuage de bulles remonte à la surface et la tête d'Abdelkader apparaît.

Il sort du puits, s'enveloppe dans son burnous et observe les autres qui remontent le seau, rempli à ras bord de la vase du fond du puits.

Il plonge cinq fois de suite ce matin-là. L'après-midi, il redescend dans le puits et poursuit le travail. Après la dernière plongée, il se retire sur le côté, s'essuie soigneusement et s'assied au soleil, le dos appuyé à un palmier. Tout son corps tremble encore.

91

Même moi, je tremble encore.

J'avais peur des puits. À l'école du dimanche, je ne supportais pas d'entendre l'histoire qui racontait que les frères jetaient Jacob dans le puits. Je baissais les yeux dans les ténèbres profondes. Je sentais l'eau glacée. J'éprouvais la solitude absolue là, tout au fond. Moi qui n'osais même pas sauter la tête la première du bord de la piscine – comment pouvais-je lire sur les puits du désert sans devenir moi-même ce plongeur ?

C'était toujours moi, émacié, marqué par la mort, les tympans déjà perforés par la pression inouïe, qui plongeais jusqu'au fond du

puits pour le nettoyer.

92

La colline de Götgat a été transformée par les excavatrices en un trou profond. Je commence à grimper à l'extérieur de la gargote Norma au pied de la colline. Je suis petit mais très costaud. Mes mains se cramponnent au bord du trottoir et je prends un bon appui avec les pieds sur les pierres et les poutres en fer saillantes. La situation paraît pleine d'espoir.

Mais le trottoir se rétrécit et, environ à mi-pente, je grimpe directement sur les fondations des maisons, tel un grimpeur de façades, tandis que l'abîme sous moi devient de plus en plus profond.

Quand les fondations des maisons se terminent dans l'allée d'Urväder, je n'ai plus devant moi que du gravier près de s'ébouler et je ne peux pas aller plus loin. Ni retourner en arrière.

Je me retrouve suspendu, tel *L'Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci, mais je suis en réalité tout à fait désemparé, incapable de bouger la main ou le pied de leurs fragiles appuis.

La seule chose qui puisse me sauver, me dis-je, est un nouvel ESCARPEMENT – et ce terme arrive comme un grand soulagement et atténue la panique. *Si seulement* le monde entier pouvait se coucher comme une moto dans les virages, alors la pesanteur ne m'entraînerait plus dans la mort mais me laisserait où je suis, de sorte que je pourrais lentement grimper sur le mur de la maison.

Pourquoi pas ? pensé-je. Beaucoup d'hypothèses sur les espoirs dont dépend notre salut sont moins raisonnables que ça.

93

Je roule vers l'est en direction d'El-Golea. Il se passe si peu de chose sur ce trajet que chaque puits est indiqué sur la carte avec son nom et sa profondeur.

Comme chaque moment pris séparément dans le désert est monotone, on croit qu'il sera toujours monotone de la même façon. C'est une erreur. Il y a mille façons différentes d'être monotone et le désert les connaît toutes.

Le vide vous avale comme un aspirateur. Je me souviens soudain de l'odeur de tas de bois. Et de l'odeur des trains, à l'époque où les fenêtres des compartiments s'ouvraient en tirant sur une lanière de cuir qui pendait comme une langue brun foncé. Et le son ténu du rasoir de mon père quand il en aiguisait la lame…

Le froid humide de la cave en terre battue quand on entre et retire la mousseline au-dessus de la jatte de lait caillé. De l'air vicié, je ressors dans les chauds parfums des fleurs l'été. Je referme les deux portes derrière moi et mets le verrou qui est en bois. Les orties des deux côtés du sentier étroit sont hautes et menaçantes. Tenant la jatte de lait caillé devant moi, je remonte les épaules et, pieds nus entre les orties dressées, je fais mon entrée dans l'été…

Dans une nuée de souvenirs, j'arrête la voiture au dernier puits indiqué, *Inhal*, dont l'eau est dite « bonne, abondante, à 12 m^5 ». Tout au fond des ténèbres du puits se reflète le miroir de l'eau, couvert d'une membrane d'insectes morts.

Il n'y avait ni corde ni chaîne sur la tête de puits. On est censé toujours avoir une corde sur soi. Sinon l'on meurt de soif au bord d'un puits comme celui-ci. Si l'on tombe dedans, on est perdu.

Si l'on tombe dedans…

Soudain je me souviens de la balle, du seau, des murs rugueux, des visages d'Edgar et Valter quand ils disparurent là-haut…

Soudain tout me revient !

Dans mon enfance, les puits ouverts étaient fréquents dans les villages suédois. On puisait l'eau à l'aide d'un seau attaché à un levier avec une corde ou une chaîne pour faire l'équilibre.

Tous les parents disaient à leurs enfants de faire attention aux puits. Tout comme on leur dirait aujourd'hui de faire attention aux voitures. Quand le couvercle était retiré, il était strictement interdit de jouer près du puits. Mais dès que nous jouions avec un ballon, celui-ci, par quelque force mystérieuse, était attiré dans cette direction et, souvent, disparaissait dans le trou. J'ai vu plus d'une fois le ballon flotter à la surface de l'eau sombre et luisante tout en bas et j'ai dû aller le chercher avec le seau.

Quand nous ne réussissions pas à le récupérer de cette manière, l'un de nous devait s'asseoir sur le seau et être descendu. Edgar, qui était le plus âgé, descendit en premier. Valter, qui était le plus jeune, le suivit. La troisième fois, je pus difficilement dire non.

Je m'assis sur le seau en me cramponnant à la chaîne. Dans une secousse, je fus propulsé en l'air quand Edgar saisit l'autre bout du levier. Valter agrippa la chaîne et la poussa vers le puits. J'étais suspendu en équilibre, tournant lentement au-dessus de l'ouverture. On pouvait clairement voir sur mon visage que j'étais à deux doigts de fondre en larmes, que je regrettais d'avoir accepté et que je ne voulais plus jouer. Ils s'arrêtèrent un instant, attendant que je dise quelque chose. Mais je ne dis rien. Alors ils commencèrent à me faire descendre lentement dans le trou. Plus la chaîne était longue entre moi et Valter, plus le seau tournait, d'abord dans un sens puis dans l'autre, de sorte que je me cognais aux parois en silex tranchant du puits. J'avais les mains qui tremblaient. Il n'y avait que six ou sept mètres jusqu'à la surface de

l'eau, mais je n'osais pas regarder en bas. Je n'osais pas non plus regarder vers le trou blanc là-haut, de plus en plus petit à mesure qu'il s'éloignait. Imaginons que je lâche prise ! Qui me sauverait tout en bas ? Déjà qu'il y avait à peine la place pour une personne, alors deux ! Et Valter n'aurait jamais la force de faire remonter à la fois Edgar et moi. Maintenant j'étais en bas ! J'avais déjà les pieds et le fond de mon pantalon dans l'eau glacée. Il fallait que je lâche une main pour essayer d'attraper le ballon. L'espace étriqué parut soudain gigantesque, le ballon m'échappait en dansant autour de moi. Les garçons là-haut s'efforçaient de bouger la chaîne pour que je me rapproche. De ce fait, j'oscillais comme un pendule entre les parois du puits et j'étais obligé de me cramponner des deux mains à la chaîne. Soudain, je descendis encore de cinquante centimètres. Saisi de panique, je crus que j'étais perdu, mais ils m'avaient seulement fait faire trempette. J'avais encore la tête au-dessus de l'eau. Le ballon flotta dans ma direction et, en ramenant les bras vers moi, je l'attrapai fermement.

« Je l'ai ! » criai-je, et ils commencèrent à me hisser.

J'étais accroupi, serrant le ballon contre mon ventre et ma poitrine, tandis que je remontais en tournant et en me cognant contre les parois.

Au Sahara, il existait des puits dix fois plus profonds. Au Sahara, il existait un métier, celui de *rtass*, qui consistait à descendre dans ce genre de puits et à plonger sous la surface de l'eau jusqu'au fond pour les nettoyer.

95

Il existe un livre de la vie que l'on peut lire dans les deux sens. Je le lis en partant du début. Mes lèvres tressaillent. Tout à fait hors de contrôle, elles s'entrechoquent en tremblant sans interruption.

Cette sensation déplaisante que provoque le tremblement en lui-même est rendue encore plus insupportable par le frottement des bords sensibles des lèvres, l'un contre l'autre. Pour me soulager, j'essaie de trembler la bouche ouverte, mais elle sèche aussitôt et commence à se fendiller.

Jusqu'à ce que je retourne le livre et me mette à le lire à partir de la fin. Alors mes lèvres s'immobilisent et les tressaillements cessent aussi soudainement qu'ils sont venus.

96

Dans la faible clarté du soleil matinal, je roule entre des dunes de sable et des dunes d'étoiles vers Ouargla. Le sable coule finement et murmure sur la route – tel le voile d'eau qui dégoulinait sur la fenêtre de la boucherie quand j'étais petit.

L'ensemble du paysage est construit par contrastes : le gravier lourd, solide et sombre, qui reste, qui fait suer le vernis du désert puis est malaxé pour devenir une base immobile sur laquelle le sable léger, clair, meuble entre en scène, avec la finesse du pollen et le moelleux du velours.

Ici et là, quelques fines brindilles de genêt rebiquent, parfois rassemblées en buissons qui ressemblent à une coiffure punk.

Ouargla est une ville depuis le XVI^{e} siècle. Elle fut longtemps le dernier avant-poste de l'Empire français, le point de départ des grandes expéditions au Sahara.

Aujourd'hui Ouargla est le centre administratif de la région pétrolifère du Sud. Mais un demi-million de palmiers dattiers poussent aussi dans les oasis et presque tout autant dans les villages alentour.

Les vieilles maisons d'Ouargla sont construites dans un style caractéristique qualifié, au Sahara, de « soudanais ». Le matériau

ressemble à de la glaise, les formes sont douces et organiques, les maisons semblent avoir poussé comme des champignons ou s'être levées comme de la pâte. Les fenêtres sont des fentes diagonales dans l'épaisse matière des murs. « Comme si les rayons du soleil avaient fendu le mur », me dis-je – mais les fentes sont naturellement percées dans le sens inverse des aiguilles d'une montre pour laisser entrer le soleil le moins possible.

À l'hôtel El Mehri, le hors-d'œuvre consiste en spaghettis avec du pain, et le plat principal en riz avec des pommes de terre. Mais la *Cinquième* de Beethoven accompagne le repas, et ma serviette est si lourde et humide qu'en la posant sur mes genoux je sens le froid traverser mes vêtements.

L'humidité des serviettes n'est pas due au climat du Sahara, non, c'est la réévaluation de toutes les valeurs dans le désert. L'humidité est le bien suprême. Le Sahara m'a appris à aimer la pesanteur et le froid dans une serviette vraiment mouillée au son de la *Cinquième* de Beethoven.

97

Après le repas, je vais comme d'habitude dans la cour de l'hôtel pour une dernière vérification des verrouillages et des phares de la voiture. Le gardien du parking a allumé un petit feu avec des boîtes jaunes de graines et des feuilles de palmiers dattiers. Nous entamons une conversation.

Il est né *ghattasin*, comme s'appellent les plongeurs de puits à Ouargla.

« On affirme que nous sommes les descendants de prisonniers condamnés à mort. Les Turcs les ont laissés choisir entre être exécutés sur-le-champ ou devenir plongeurs de puits au Sahara. Quand ils sont arrivés ici, on les a forcés à descendre dans les puits.

Mais ce sont leurs enfants et arrière-petits-enfants qui sont devenus de vrais plongeurs, nous qui dès le plus jeune âge avons été entraînés à ce travail pénible.

« Durant la guerre de libération, les Français ont torturé leurs prisonniers en maintenant leurs têtes sous l'eau jusqu'à ce qu'ils suffoquent. Vous en avez peut-être entendu parler ? Eh bien, c'est aussi comme ça qu'on forme un enfant à devenir plongeur de puits.

« Beaucoup sont morts, en si grand nombre que le manque de plongeurs de puits a menacé l'existence des oasis.

« "Nos enfants ne sont pas assez résistants", disaient les vieux, ceux qui avaient survécu. Puisse Celui-qui-fait-tous-les-miracles avoir pitié de nous, sinon l'infamie de nos enfants enterrera toutes les oasis dans le sable.

« Ce sont les Français avec leurs forages qui nous ont finalement sauvés de l'esclavage dans les puits. C'est un aspect de l'Empire français qu'on ne doit pas oublier.

« Le premier forage a d'abord été tenté à Ghardaïa à la fin des années 1890. On a creusé jusqu'à trois cent vingt mètres sans trouver l'eau.

« Le premier trou profond de mille mètres a été creusé à Touggourt en 1927, encore une fois sans résultat.

« Ici, à Ouargla, on a creusé à la même profondeur en 1936, en vain.

« Les premiers forages couronnés de succès ont été réalisés à Zelfana, près d'Ouargla, en 1946.

« Comme la plupart des *ghattasin*, j'avais une formation à la fois de puisatier et de plongeur. Le plus dangereux lorsqu'on creusait un puits, c'étaient les jaillissements d'eau semblables à des geysers quand on cassait la couche de calcaire à de grandes profondeurs. Ici, à Ouargla, la strate qui supporte l'eau subit une énorme pression et beaucoup de *ghattasin* sont morts dans des accidents

de ce type. Mais en 1946 on a cessé de creuser des puits suivant ces vieilles méthodes risquées.

« Il ne restait plus qu'à nettoyer les puits existants. Nous utilisions des boules de suif pour nous boucher les oreilles et les narines, et nous descendions à de grandes profondeurs. C'était un travail dangereux et pénible, avec un bas statut social. Plus bas même que les Haratine, ces exclus. Autrefois nous étions fêtés comme les héros des oasis, mais à l'époque des forages de puits, nous n'étions plus aussi indispensables.

« Quand le pétrole a commencé à couler à Hassi Messaoud, beaucoup de *ghattasin* ont changé d'identité et sont devenus des ouvriers des exploitations pétrolières. C'est un métier moins risqué et mieux payé, avec un haut statut social.

« Quant à moi, je suis devenu routier. J'ai appris le français auprès des Français. Je faisais le trajet Hassi Messaoud – Constantine. Mais je suis aussi allé jusqu'à des endroits éloignés comme Insalah et Tamanrasset, et une fois à Zinder. J'ai vu le désert.

« J'ai eu deux épouses. J'ai cinq fils, tous employés dans une entreprise pétrolière. Moi-même je suis gardien de parking ici, à l'hôtel. Pour un vieil homme, c'est un bon boulot. Quand je regarde en arrière, je trouve que j'ai eu une "*vie substantielle*[6]". Je suis heureux d'avoir survécu aux horreurs de l'enfance. Je suis heureux de ne pas avoir eu à faire subir la même chose à mes enfants. »

98

Le problème de l'eau au Sahara semble résolu une fois pour toutes. Aujourd'hui on fore jusqu'à quatre mille mètres de profondeur et on puise de l'eau à cinquante degrés. Ouargla est approvisionnée avec quinze litres par minute.

Mais il y a une différence entre eau et eau.

« L'eau dans les puits que nous construisions et nettoyions autrefois venait de sources alimentées naturellement. Les quinze litres par minute que l'oasis utilise aujourd'hui est de l'eau qui ne sera pas renouvelée. On dit qu'elle est venue par infiltration depuis les montagnes de l'Atlas, à trente-cinq kilomètres plus au nord. On a calculé que cette eau a mis trente-cinq mille années pour venir.

« Il faudra donc trente-cinq mille années pour que chaque litre consommé soit remplacé par un nouveau litre d'eau.

« Cela m'inquiète. Je me demande parfois si c'est le forage du pétrole ou le plongeon dans les puits qui représente le véritable avenir du Sahara. »

99

« Voilà », a-t-il dit. Maintenant je sais tout cela. J'ai vécu tout cela. Mais ce que je cherchais – où est-ce ?

Je n'ai pas osé parler de moi-même. Je continue à me cacher. Je contourne la mort dans les airs, les portes de l'enfance et du rêve s'entrebâillent seulement. Il reste la plus grande partie.

100

Je suis petit. Ma main a cinq doigts. Avec eux je tiens ma vie d'une poigne ferme.

Je grandis et mes doigts bourgeonnent. Ils se ramifient comme des cactus. Chaque ramification semble offrir de nouvelles possibilités. J'atteins plus loin, je saisis davantage.

Mais bientôt la main a tant de doigts qu'ils ont trop à faire entre eux. Ce qu'ils saisissent leur échappe et disparaît dans la cohue.

Je me rends compte de ce qui se passe et je m'assieds pour nettoyer mes doigts comme des carottes dans un potager.

Cela met plus de temps que prévu. Cela s'avère être un travail qui n'en finit pas.

Me voilà soudain redevenu petit. Ma main a de nouveau seulement cinq doigts.

Avec eux je saisis fermement l'air libre dans mon poing. Ce que j'essaie de saisir n'existe plus.

---

5. En français dans le texte.
6. En français dans le texte.

SOURCES

VERS TARFAYA

Curtis Cate, *Antoine de Saint-Exupéry, His Life and Times*, Londres, Heinemann, 1970.

Tony Hodges, *Western Sahara*, Westport CT, 1983.

John Mercer, *Spanish Sahara*, Londres, Rowman and Littlefield, 1976.

Chet Raymo, *The Crust of our Earth*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1983.

Antoine de Saint-Exupéry, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959.

VERS SMARA

Michel Vieuchange, *Smra, carnets de route d'un fou du désert*, Paris, Phébus, 1991.

VERS LAGHOUAT

Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara*, introduction et notes d'Anne-Marie Christin, 1981, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984.

James Thompson et Barbara Wright, *La Vie et l'œuvre d'Eugène Fromentin*, Paris, ACR, 1987.

VERS AÏN SEFRA

Lesley Blanch, *The Wilder Shores of Love*, Londres, John Murray, 1954.

Lesley Blanch, *Pierre Loti, Portrait of an Escapist*, Londres, William Collins, Sons and Co, 1983.

Edmonde Charles-Roux, *Un désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt*, Paris, Grasset, 1988.

Isabelle Eberhardt, *Œuvres complètes*, t. I, *Écrits sur le sable*, Paris, Grasset, 1988.

The Passionate Nomad. The Diary of Isabelle Eberhardt, Londres, Virago, 1987 ; *Vagabond*, Londres, Random House, 1988 ; *The Oblivion Seekers*, San Francisco, City Lights Books, 1982.

Christian Genet, *Pierre Loti, l'enchanteur*, Gémozac, La Caillerie, 1988.

Annette Kobak, *Isabelle*, Londres, Chatto and Windus, 1988.

Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, l'incompris*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986.

L'IMMORALISTE

Pierre de Boisdeffre, *Vie d'André Gide*, Paris, Hachette, 1970.

André Gide, *Romans et récits, t. I* ; *Journal, t. I* (*1887-1925*) *et II* (*1926-1950*), Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, 1997 (pour le *Journal*), 2009 (pour les *Romans*).

Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris, Klincksieck, 1977.

Youssef Nacib, *Cultures oasiennes, Bou-Saada. Essai d'histoire sociale*, Alger, ENAL, 1986.

EXTERMINEZ TOUTES CES BRUTES!

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR ALAIN GNAEDIG

À Olof Lagercrantz,
qui voyagea avec Au cœur des ténèbres

et Etienne Glaser,
qui était Adolf dans L'Enfance d'Hitler

Il faudrait réellement exterminer tous les juifs
et les nègres. Nous vaincrons.
Les autres races disparaîtront.

Résistance aryenne blanche, Suède, 1991

Vous pouvez nous exterminer. Mais les enfants
des étoiles ne seront jamais des chiens.

Somabulano, Rhodésie, 1896

AVANT-PROPOS

Ceci est une histoire, pas une contribution à la recherche historique. C'est l'histoire d'un homme qui voyage en bus à travers le Sahara et qui, en même temps, voyage au moyen de l'ordinateur à travers l'histoire du concept d'extermination. Dans de petits hôtels du désert battus par les sables, son étude se concentre sur une phrase du roman de Joseph Conrad *Au cœur des ténèbres* : « Exterminez toutes ces brutes ! »

Pourquoi Kurtz acheva-t-il par ces mots son rapport sur la mission civilisatrice de l'homme blanc en Afrique ? Que signifiaient-ils pour Conrad et ses contemporains ? Pourquoi Conrad les a-t-il mis en évidence, comme un résumé de toutes les grandes phrases ampoulées sur les responsabilités de l'Europe à l'égard des peuples des autres continents ?

Je croyais posséder les réponses à ces questions quand, en 1949, à l'âge de dix-sept ans, j'ai lu *Au cœur des ténèbres* pour la première fois. Derrière « les ombres noires de la maladie et de la famine », j'imaginais les survivants décharnés des camps de la mort allemands qui venaient d'être libérés quelques années plus tôt. J'ai lu Conrad comme l'auteur prophétique de toutes les horreurs à venir.

Hannah Arendt était meilleure juge. Elle vit que Conrad avait écrit sur les génocides de son temps. Dans son premier ouvrage, *Les Origines du totalitarisme* (1951), elle montra comment l'impérialisme rendait le racisme nécessaire, comme seule excuse

possible pour ses actes. « Là, sous le nez de tout le monde, se trouvaient en un grand nombre des éléments qui, une fois réunis, pouvaient créer un gouvernement totalitaire sur la base du racisme. »

Sa thèse selon laquelle le nazisme et le communisme étaient de la même souche n'a pas été oubliée. Cela dit, beaucoup omettent qu'elle tenait les « massacres terribles » et les « meurtres sauvages » des impérialistes européens pour responsables « de l'introduction triomphante de tels moyens de pacification dans des politiques étrangères banales et respectables », engendrant ainsi le totalitarisme et ses génocides.

Dans le premier volume de *The Holocaust in Historical Context* (1994), Steven T. Katz a commencé une démonstration de « l'unicité phénoménologique » de la Shoah. Dans quelques-unes de ses sept cents pages, il parle avec mépris de ceux qui ont au contraire mis l'accent sur les similitudes. Parfois cependant il se montre plus tolérant et dit : « Leur approche pourrait être appelée, d'une manière non péjorative, un paradigme du caractère similaire ; la mienne, en revanche, est un paradigme du caractère distinctif. »

Les deux approches me semblent également pertinentes et complémentaires. Mon voyageur traversant le désert, lorsqu'il emploie un paradigme de similarité, trouve que l'extermination par l'Europe des « races inférieures » sur quatre continents a préparé le terrain pour l'extermination par Hitler de six millions de Juifs en Europe.

Bien entendu, chacun de ces génocides possède ses caractéristiques propres et singulières. Toutefois il n'est pas besoin que deux événements soient identiques pour que l'un d'eux favorise l'autre. L'expansion européenne, accompagnée par une défense éhontée de l'extermination, a créé des habitudes de pensée et des précédents politiques qui ont ouvert la voie à de nouvelles atrocités

et qui ont fini par culminer dans la plus horrible de toutes : la Shoah.

PREMIÈRE PARTIE

VERS IN SALAH

1

Vous en savez déjà suffisamment. Moi aussi. Ce ne sont pas les informations qui nous font défaut. Ce qui nous manque, c'est le courage de comprendre ce que nous savons et d'en tirer les conséquences.

2

Le Tademaït, « le désert des déserts », est la région la plus morte du Sahara. Pas la moindre trace de végétation. Toute vie est éteinte. Le sol est seulement recouvert de ce vernis du désert, noir et brillant, que la chaleur a arraché à la pierre.

Le bus de nuit, le seul qui circule entre El Golea et In Salah, prend, avec un peu de chance, sept heures de route. Pour trouver un siège, il faut se battre avec une douzaine de soldats en gros godillots qui ont appris à faire la queue à l'école de combat rapproché de l'armée algérienne, à Sidi Bel Abbes. Le passager qui porte sous le bras le cœur de la pensée occidentale stocké sur un vieux disque dur est clairement handicapé.

Au début de la route transversale, vers Timimoun, on sert de la soupe de patates chaude et du pain par un trou dans le mur. Puis l'asphalte défoncé prend fin et le bus continue à travers le désert.

C’est le rodéo garanti. Le bus se comporte comme un jeune pur-sang sauvage. Dans un concert de tremblements de vitres et de grincements d’amortisseurs, il saute, retombe et rebondit, transmettant chaque secousse au disque dur que je tiens sur les genoux ainsi qu’au tas de blocs de construction oscillants que forment les disques, mous, de ma colonne vertébrale. Quand il n’est plus supportable de rester assis, je m’accroche à la barre du toit ou je m’accroupis.

C’est exactement tout cela que j’ai craint. C’est cela que j’ai désiré.

La nuit est fantastique sous le clair de lune. Heure après heure, le désert blanc défile : pierre et sable, pierre et gravier, pierre et sable – le tout brillant comme la neige. Heure après heure. Il ne se passe rien, sauf quand un feu surgit dans l’obscurité, signalant à l’un des passagers de descendre et de s’enfoncer droit dans le désert.

Le bruit de ses pas disparaît dans le sable. Il disparaît à son tour. Et nous disparaissons aussi dans les ténèbres blanches.

3

Le cœur de la pensée européenne ? Oui, il existe une phrase, une phrase simple et courte, qui résume l’histoire de notre continent, de notre humanité, de notre biosphère, de l’holocène à l’« Holocauste ».

Elle ne dit rien sur l’Europe en tant que foyer originel de l’humanisme, de la démocratie et du bien-être sur Terre. Elle ne dit rien sur ce dont nous tirons fierté à juste titre. Elle exprime seulement la vérité que nous préférons oublier.

J’ai étudié cette phrase pendant plusieurs années. J’ai réuni une quantité de documentation que je n’ai jamais pris le temps de dépouiller. J’aimerais disparaître dans ce désert où personne ne

peut me joindre, où j'ai tout le temps possible. Disparaître et revenir seulement quand j'aurai compris ce que je sais déjà.

4

Je descends à In Salah.

La lune ne brille plus. Le bus s'évanouit en emportant ses lumières avec lui. L'obscurité qui m'entoure semble compacte.

C'est devant In Salah que l'explorateur écossais Alexander Gordon Laing fut attaqué et volé. Il reçut cinq coups de sabre sur le crâne et trois à la tempe gauche. Un coup sur la joue gauche lui fracassa la mâchoire et lui trancha l'oreille en deux. Un autre, terrible, à la nuque lui égratigna la trachée. Une balle dans la hanche lui érafla la colonne vertébrale. Cinq coups dans le bras et la main, trois doigts cassés, les os du poignet brisés, etc. [1].

Quelque part, au loin, j'entraperçois un feu. Je commence à traîner mon lourd traitement de texte et ma valise, encore plus lourde, en direction de la lueur.

Poussées par le vent, des nuées de sable traversent le chemin et s'entassent sur la colline. Je fais dix pas, m'arrête, en fais dix de plus. La lueur ne se rapproche pas.

Laing a été attaqué en janvier 1825. Mais la peur est éternelle. Thomas Hobbes, au XVII^e^ siècle, avait autant peur de la solitude, de la nuit et de la mort que moi. « Certains hommes sont d'une nature si cruelle, écrivait-il à son ami Aubrey, qu'ils prennent plus de plaisir à tuer des hommes que toi à tuer un oiseau [2]. » Le feu semble toujours aussi lointain. Devrais-je abandonner l'ordinateur et la valise pour me déplacer plus facilement ? Non, je m'assieds dans la poussière pour attendre l'aube.

Là, près du sol, un coup de vent m'apporte l'odeur du bois qui brûle.

Les odeurs du désert paraissent-elles plus fortes parce qu'elles sont si rares ? Le bois, dans le désert, serait-il plus concentré de sorte qu'il brûle en dégageant un parfum plus puissant ? Ce qui est certain, c'est que ce feu qui a l'air si éloigné à mes yeux semble soudain très proche à mes narines.

Je me lève et avance péniblement.

C'est avec un fort sentiment de triomphe que j'arrive près des hommes assis autour du feu.

Je les salue. Leur pose des questions. Et ils m'apprennent que je me suis complètement trompé de direction. Il ne me reste plus qu'à faire demi-tour.

Je suis mes propres empreintes de pas jusqu'à l'arrêt de bus.

Puis je continue vers le sud dans la même obscurité.

5

« La peur reste toujours, écrit Conrad. Un homme peut tout détruire en lui, l'amour, la haine, la foi, et même le doute, mais aussi longtemps qu'il s'accroche à la vie, il ne pourra détruire la peur [3]. »

Hobbes aurait acquiescé. En cela, ils se tendent la main par-delà les siècles.

Pourquoi fais-je tant de voyages, alors que j'ai tellement peur de voyager ? Pourquoi Artur Lundkvist a-t-il voyagé, lui qui avait tout aussi peur ?

Peut-être cherchons-nous dans la peur une perception plus aiguë de la vie, une forme d'existence plus forte ? J'ai peur donc je suis. Plus j'ai peur, plus je suis ?

6

Il n'y a qu'un seul hôtel à In Salah : le *Tidikeit*. Grand, cher, propriété de l'État. Quand j'y parviens finalement, il n'offre qu'une petite chambre glacée dont le chauffage a cessé de fonctionner depuis longtemps.

Tout est comme d'habitude dans le Sahara : une forte odeur de désinfectant, le grincement de la porte dont les gonds n'ont pas été huilés, le store à moitié démoli. Je reconnais la table branlante au pied trop court, la pellicule de sable sur le plateau, sur l'oreiller, sur le lavabo. Je reconnais le robinet qui, ouvert à fond, commence à goutter doucement puis s'arrête, avec un soupir, après que l'on a rempli un demi-verre. Je reconnais le lit, fait avec une rigueur toute militaire, qui ne laisse pas de place pour les pieds – du moins, pas dans un angle que l'on associe avec les jambes – et qui ancre la moitié des draps sous le matelas si bien que la couverture arrive à votre nombril – pour bien préserver la virginité des draps.

OK, peut-être faut-il voyager. Mais pourquoi précisément ici ?

7

Le bruit de coups de massue qui s'abattent sur le larynx, comme le craquement de coquilles d'œufs, et le gargouillis quand les gens tentent désespérément de respirer.

Je finis par me réveiller au matin, tout habillé. Le lit est rouge du sable que j'ai apporté du bus. Chaque coup écrase toujours un larynx. Le dernier écrasera le mien.

8

L'hôtel baigne dans le sable, isolé au bord d'une route déserte, au milieu d'une plaine déserte. J'avance à pas lourds dans le sable profond. Le soleil darde ses rayons, implacablement. La lumière

est aussi aveuglante que l'obscurité. L'air fouette mon visage comme une mince pellicule de glace.

Il me faut une demi-heure pour aller à la poste, qui, à son tour, est presque aussi éloignée de la banque et du marché. La vieille ville est lovée sur elle-même, protégée du soleil et des tempêtes de sable, mais la ville nouvelle est étalée et, respectant les règles de l'urbanisme moderne, cherche à optimiser la désolation du Sahara.

Les façades rouge-brun du centre-ville sont égayées par des piliers et des portails blancs, des pignons et des faîtes blancs. On appelle ce style « soudanais », noir, d'après *bled es-sudan*, « le pays des Noirs ». En réalité, il s'agit d'un style imaginaire, créé par les Français pour l'Exposition universelle de 1900 à Paris, puis transplanté ici, au Sahara. La ville moderne est d'un style international, gris, bétonné.

Il souffle un vent d'est. Mon visage me pique quand je retourne à l'hôtel, où dominent les chauffeurs de camions et les étrangers, surtout des Allemands, qui vont tous « monter » ou « descendre », comme dans un ascenseur. Tout le monde pose des questions sur la route, l'essence, l'équipement, tout le monde ne pense qu'à fuir ce lieu le plus vite possible.

Je scotche la carte au mur et jauge les distances. Il y a 290 km de route désertique jusqu'à Reggane, l'oasis la plus proche à l'ouest. Il y a 400 km jusqu'à la plus proche oasis au nord, El Golea, d'où je viens. Il y a 500 km à vol d'oiseau jusqu'à la plus proche oasis à l'est, Bordj Omar Driss. Il y a 660 km à vol d'oiseau jusqu'à la plus proche oasis au sud, Tamanrasset. La Méditerranée, la mer la plus proche, est à 1 000 km à vol d'oiseau. Le Niger, le fleuve le plus proche, à 1 300 km. À l'ouest, l'océan est distant de 1 500 km. À l'est, il est tellement loin que cela ne signifie plus rien.

Chaque fois que je mesure les distances qui m'entourent, chaque fois que je comprends que je me trouve ici au point zéro du désert, un frisson de joie me parcourt. C'est pour cela que je reste.

9

Si seulement je pouvais faire fonctionner l'ordinateur ! La question est de savoir s'il a survécu aux secousses et à la poussière. Les disquettes ne sont pas plus grosses que des cartes postales. J'en ai apporté près d'une centaine, emballées sous vide : une bibliothèque complète qui, dans son ensemble, ne pèse pas plus lourd qu'un seul livre.

N'importe quand je peux pénétrer à n'importe quel point de l'histoire de l'extermination, de l'aube de la paléontologie, lorsque Thomas Jefferson trouvait toujours incompréhensible qu'une seule espèce pût disparaître de l'économie de la nature, jusqu'aux théories récentes qui montrent que 99,99 % de l'ensemble des espèces ont disparu, la plupart au cours de quelques exterminations de masse qui ont quasiment effacé toute vie [4].

La disquette pèse cinq grammes. Je l'insère dans le lecteur, que j'allume. L'écran s'éclaire et la phrase sur laquelle j'ai enquêté pendant si longtemps brille soudain dans l'obscurité de la chambre.

Le mot « Europe » vient d'un mot sémitique qui signifie précisément « obscurité [5] ». Cette phrase qui brille à l'écran est vraiment européenne. L'idée avait fait son chemin depuis longtemps avant d'être finalement formulée, à la fin du XIX^e^ siècle (1898-1899), par un écrivain polonais qui pensait souvent en français mais écrivait en anglais : Joseph Conrad.

Kurtz, le personnage principal d'Au *cœur des ténèbres*, termine son rapport sur la mission civilisatrice de l'homme blanc parmi les sauvages d'Afrique par un post-scriptum manuscrit qui résume le contenu véritable de sa rhétorique grandiloquente :

« *Exterminez toutes ces brutes* ! »

10

Le latin *extermino* signifie « chasser jusqu'à la frontière » ; *terminus*, « exiler, bannir ». Ce qui a donné l'anglais *exterminate* et le français *exterminer*, qui signifient « faire périr jusqu'au dernier ».

La langue suédoise ne possède pas d'équivalent direct. En suédois, on doit employer *utrota*, bien qu'il s'agisse d'un mot tout à fait différent, qui correspond à l'anglais *extirpate* et au français *extirper*, du latin *stirps*, « racine, souche, race, famille ».

Mais tant en suédois qu'en français le verbe *exterminer* exprime bien que l'objet de l'action n'est pas un individu mais des groupes entiers, comme le chiendent, les rats ou des peuples. Et *brutes* renvoie à ce qu'il y a de plus bestial, de plus animal.

Les Africains ont été traités de bêtes et d'animaux dès les tout premiers contacts avec les Européens, lorsque ceux-ci les ont décrits comme « grossiers et bestiaux », « des bêtes brutales », des êtres « plus brutaux que les bêtes qu'ils chassent [6] ».

11

Il y a quelques années, j'ai cru avoir trouvé la source de cette phrase de Conrad, « Exterminez toutes ces brutes ! », chez le grand philosophe libéral Herbert Spencer.

Celui-ci écrit dans *La Statique sociale* (1850) que l'impérialisme a servi la civilisation en éliminant les races inférieures de la planète. « Les forces qui font aboutir le projet grandiose du bonheur parfait ne tiennent nullement compte de la souffrance d'ordre secondaire et exterminent ces sections de l'humanité qui

leur barrent le passage… Qu'il soit être humain ou brute, l'obstacle doit être éliminé[7]. »

On retrouvait donc ici à la fois la rhétorique civilisatrice de Kurtz et les deux mots-clés *exterminer* et *brute*, et l'homme était expressément placé avec l'animal sur un pied d'égalité comme objet d'extermination.

Je croyais avoir fait une bonne petite découverte universitaire, digne d'être immortalisée comme note infrapaginale dans l'histoire de la littérature. La phrase de Kurtz s'« expliquait » par les fantasmes d'extermination de Spencer, lesquels relevaient, du moins je le pensais, de bizarreries personnelles dues peut-être au fait que tous les frères et sœurs de Spencer étaient morts quand il était enfant. Une conclusion paisible et rassurante.

12

Si j'en étais resté là, persuadé d'en savoir suffisamment, je me serais fourvoyé. Mais j'ai poursuivi.

Bien vite, il s'est avéré que Spencer était loin d'être le seul à professer cette thèse. Elle était courante et, durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, elle s'est répandue, si bien que le philosophe allemand Eduard von Hartmann pouvait écrire, dans le deuxième volume de sa *Philosophie de l'inconscient*, dont Conrad a lu la traduction anglaise (1884) : « Lorsque l'on doit couper la queue à un chien, on ne rend aucun service à celui-ci en la coupant graduellement, pouce par pouce, et il n'y a guère d'humanité à prolonger artificiellement la lutte contre la mort de sauvages qui sont au bord de l'extinction… Le véritable philanthrope, s'il a compris la loi naturelle de l'évolution anthropologique, ne peut pas ne pas désirer une accélération de l'ultime convulsion et œuvrer à cette fin[8]. »

À l'époque, Hartmann formulait là presque une platitude. Ni lui ni Spencer n'étaient inhumains d'un point de vue personnel. Mais leur Europe l'était.

La phrase « Exterminez toutes ces brutes ! » n'est pas plus éloignée du cœur de l'humanisme que Buchenwald de la Goethehaus à Weimar. Cette idée a été presque complètement refoulée – même par les Allemands, dont on a fait les uniques boucs émissaires des théories de l'extermination, lesquelles, en réalité, appartiennent à toute l'Europe.

13

Avec les touristes allemands, il me parvient de temps en temps l'écho d'une controverse sur le passé proche qui secoue actuellement l'Allemagne. Cette *Historikerstreit*, comme on l'appelle, porte sur la question suivante : l'extermination des Juifs par les nazis est-elle *einzigartig*, unique en son genre, ou non ?

L'historien Ernst Nolte a appelé « la prétendue extermination des Juifs par le III^{e} Reich » « une réaction ou une copie dénaturée, et non une action originale ». D'après Nolte, l'original était l'extermination des koulaks dans l'Union soviétique de la fin des années 1920 et les purges staliniennes des années 1930. C'étaient elles que Hitler avait copiées.

Jürgen Habermas a répondu à cela, et la controverse était lancée.

L'idée que l'extermination des koulaks ait *causé* l'extermination des Juifs semble avoir été abandonnée et beaucoup soulignent que tous les événements historiques sont en ce sens *einzigartig*, uniques, et non des copies. Cependant, ils peuvent être comparés. Apparaissent donc des similarités et des différences entre l'extermination des Juifs et d'autres massacres. Et la plupart du temps, on mentionne en passant toute une série de massacres qui

vont du génocide des Arméniens par les Turcs au début du XX^e^ siècle jusqu'aux récentes atrocités de Pol Pot.

Mais personne n'évoque l'extermination par les Allemands des Herero, en Namibie, durant l'enfance de Hitler. Personne ne parle des massacres équivalents perpétrés par les Français, les Anglais ou les Américains. Personne n'a fait remarquer que, durant l'enfance de Hitler, un élément majeur de la conception européenne de l'humanité était la conviction que les « races inférieures » étaient condamnées, par nature, à l'extinction, et que la véritable compassion des races supérieures consistait à favoriser ce processus. Tous les historiens allemands prenant part à la controverse semblent regarder dans la même direction. Personne ne regarde vers l'ouest. Hitler, lui, l'a fait. Lorsqu'il cherchait le *Lebensraum* à l'est, Hitler entendait créer un équivalent continental de l'Empire britannique. C'est chez les Britanniques et d'autres Européens de l'Ouest qu'il a trouvé les modèles dont l'extermination des Juifs est « une copie dénaturée [9] ».

UN AVANT-POSTE DU PROGRÈS

« Exterminating all the niggers »

14

Le 22 juin 1897, l'année où le concept de *Lebensraum* vit le jour en Allemagne, la politique expansionniste britannique se trouvait à son apogée[10]. Le plus grand empire dans l'histoire mondiale fêtait sa grandeur avec une arrogance sans égale.

Des représentants de tous les peuples et territoires sous domination britannique – presque un quart de la Terre et de ses habitants – se réunirent à Londres pour célébrer le soixantième anniversaire du couronnement de la reine Victoria[11].

À l'époque, il existait une revue, *Cosmopolis*, qui s'adressait à l'intelligentsia de toute l'Europe, avec des contributions, non traduites, en allemand, français et anglais.

Pour ce public cultivé, Victoria fut comparée à Darius, Alexandre le Grand et Auguste. Mais aucun de ces empereurs de l'Antiquité n'avait pu s'enorgueillir d'une expansion pareille à celle de Victoria.

Son empire comptait trois millions et demi de miles carrés et quatre cent cinquante millions de sujets. Il avait rattrapé et dépassé la Chine qui, avec ses quatre cents millions d'habitants, était jusqu'alors considérée comme l'empire le plus peuplé.

On disait que les grandes puissances européennes n'avaient peut-être pas suffisamment bien évalué la force militaire de l'Empire britannique. Les Britanniques avaient davantage l'esprit combatif et militaire que tous les autres peuples. Quant à la Navy, elle exerçait sur toutes les mers du globe une suprématie absolue.

Mais les Britanniques n'étaient pas grisés par ces succès, ils continuaient humblement d'attribuer ce résultat – peut-être sans équivalent dans l'Histoire – à une grâce particulière de Dieu Tout-Puissant. Et, bien entendu, à la personne de la reine. On ne pouvait certes pas mesurer avec une précision scientifique l'impact moral de son caractère, mais son influence était, de toute évidence, énorme.

« La cérémonie d'aujourd'hui, écrivait un chroniqueur, signifie un triomphe plus important encore que tous ceux jamais célébrés : davantage de vitalité nationale, davantage de commerce, davantage de terres sauvages défrichées, davantage de répression de la sauvagerie, davantage de paix, davantage de liberté. Et ceci n'est point grandiloquence, mais simple statistique…

« La nation britannique contemple avec détermination sa vaste puissance, son unité vitale, son territoire universel et en est très fière.

« Voilà ce que signifiaient les hourras : nous n'avons jamais été si forts. Que le monde entier saisisse bien que nous n'avons nulle intention de l'être moins à l'avenir. »

C'était donc en 1897. Les collaborateurs allemands et français de *Cosmopolis* mêlaient leurs voix au concert d'hommages. Tout le monde regardait dans la même direction. Ainsi l'histoire qui ouvrait le numéro spécial du jubilé eut un effet sans précédent.

Cette histoire traite de deux Européens, Kayerts et Carlier, que le directeur d'une société sans scrupules a abandonnés dans un comptoir sur les bords du grand fleuve.

Leur lecture est un journal jauni qui, dans un style boursouflé, loue « notre expansion coloniale ». À l'instar du numéro spécial de *Cosmopolis*, les colonies y sont présentées comme une œuvre sacrée au service de la Civilisation. L'article porte aux nues les mérites des pionniers qui propagent la lumière, la foi et le commerce dans « ces lieux obscurs » de la planète.

Au début, les deux compagnons gobent ces belles paroles. Mais peu à peu ils se rendent compte qu'elles ne sont que des bruits – « *sounds* » – qui perdent tout contenu en dehors de la société qui les a créés. Tant qu'il y a un policier au coin de la rue, tant qu'il est possible d'acheter à manger dans les boutiques, tant que l'opinion générale vous a à l'œil, vos bruits constituent une morale. La conscience présuppose la société.

Bien vite, Kayerts et Carlier sont prêts pour le trafic d'esclaves et le génocide. Quand les provisions viennent à manquer, ils se disputent pour un morceau de sucre. Kayerts s'enfuit, persuadé que Carlier le poursuit avec un pistolet. Lorsque soudain ils tombent nez à nez, Kayerts tire – en état de légitime défense, croit-il – pour s'apercevoir après coup que, paniqué, il a tué un homme désarmé.

Au fond, quelle importance ? Des concepts comme la vertu et le crime ne sont que des bruits. Des milliers de gens meurent chaque jour, se dit Kayerts à côté du cadavre de son compagnon, peut-être des centaines de milliers – qui sait ? Un mort de plus ou de moins n'a guère d'importance, du moins pas pour un être pensant.

Or, lui, Kayerts, est un être pensant. Jusqu'alors, comme le reste de l'humanité, il a cru à un tas d'inepties. À présent, pour la première fois, il pense vraiment. À présent, il sait. À présent, il tire les conséquences de ce qu'il sait.

Au matin, un cri inhumain déchire la brume. Le vapeur de la compagnie, que les deux hommes ont attendu pendant des mois, est de retour.

Le directeur de la grande compagnie de Civilisation descend à terre et trouve Kayerts pendu à la croix qui marque l'emplacement de la tombe de son prédécesseur. Il semble pendu au garde-à-vous, mais, même dans la mort, il tire la langue au directeur.

16

Et pas seulement au directeur. Kayerts tire sa langue noire et gonflée à toutes les célébrations du jubilé qui s'étalent à longueur de colonnes autour de cette histoire, à toute l'idéologie impérialiste triomphante.

Il était naturel qu'Un *avant-poste du progrès* de Joseph Conrad, lors de sa première publication dans *Cosmopolis*, soit perçu comme un commentaire du jubilé. En réalité, ce texte avait été rédigé un an plus tôt, en juillet 1896, pendant le voyage de noces de Conrad en Bretagne. C'était l'une de ses toutes premières nouvelles.

Il avait puisé son inspiration dans son propre séjour au Congo. Là-bas, il avait remonté le fleuve éponyme à bord d'un des vapeurs de la compagnie, vu les petits comptoirs et entendu les histoires des passagers. L'un d'eux s'appelait d'ailleurs Keyaerts [12].

Conrad disposait de ce matériau depuis six ans. Pourquoi a-t-il écrit cette histoire juste à ce moment ? Le débat sur le Congo n'a battu son plein que six ans plus tard, en 1903. Que s'est-il donc passé en juillet 1896 pour que Conrad interrompe son voyage de noces et le roman sur lequel il travaillait pour écrire une histoire sur le Congo ?

17

J'ai déménagé. Je loue désormais, pour un prix modique, une chambre dans un hôtel fermé, le *Badjouda*, face à l'entrée du marché, et je prends mes repas au restaurant des *Amis de Ben Hachem Moulay*. Le soir je m'assieds sous les arbres de la grand-rue, je bois un café au lait en regardant les passants.

Il y a cent ans, le marché d'In Salah constituait le point de rencontre le plus animé du Sahara. Les esclaves venant du Sud étaient échangés contre des céréales, des dattes et des produits manufacturés provenant du Nord. Il n'était même pas nécessaire de garder les esclaves en captivité – s'enfuir d'In Salah signifiait une mort certaine dans le désert. Il était facile de rattraper et de punir les rares qui essayaient de fuir. On leur écrasait les testicules, on leur tranchait les tendons d'Achille et on les abandonnait à leur sort.

Dans ce qui fut autrefois un marché renommé, on trouve aujourd'hui quelques légumes importés, déjà fatigués à l'arrivée, et des vêtements en provenance d'économies planifiées, aux couleurs aussi criardes qu'empoisonnées.

Le bouquiniste s'est spécialisé dans les volumes 2 de chefs-d'œuvre classiques, tels *Don Quichotte* de Cervantès ou *De l'Allemagne* de Mme de Staël. Les volumes 1 ont été livrés à une autre oasis, pour quelque obscure raison de répartition – il ne serait vraiment pas juste qu'une seule oasis reçoive à la fois les volumes 1 et 2 d'un ouvrage recherché !

La seule chose intéressante que le marché a à offrir est le bois fossilisé, issu des restes d'arbres gigantesques qui disparurent il y a des millions d'années et qui furent enterrés dans le sable. L'acide de silicium a transformé le bois en pierre, puis, à mesure que le

sable s'est déplacé, la pierre a été découverte avant d'atterrir au marché.

Il est interdit de ramasser des morceaux de bois fossilisés lorsqu'ils sont plus gros que le poing. Mais même dans un poing il y a beaucoup de place pour les forêts verdoyantes du Sahara. Mon morceau est posé sur la table, ressemblant à s'y méprendre à du bois vivant, chargé du parfum des feuilles gorgées de pluie et du bruissement du feuillage.

18

Lorsque Père rentrait du travail, quand j'étais petit, il allait d'abord dire bonsoir à Grand-Mère.

Mère n'aimait pas cela. Elle se sentait trahie chaque fois.

L'amour entre la mère et le fils était-il plus fort et plus réel que celui qui unissait le mari et l'épouse ? Père était le fils préféré de Grand-Mère, celui qu'elle attendait quand son époux était mort, celui qu'elle avait mis au monde en tant que mère seule. Et Père, qui n'avait jamais connu son père, avait placé tout son amour en elle.

Mère percevait cela. Moi aussi. Moi-même, je préférais Grand-Mère. Dans son impuissance de vieille dame, je retrouvais mon impuissance d'enfant.

Grand-Mère sentait. Elle sentait Grand-Mère. Une forte odeur douce-amère émanait de sa chambre et de son corps. Mère détestait cette odeur, surtout à table. Grand-Mère le savait. Elle mangeait à la cuisine.

De temps à autre, Mère faisait une razzia dans la chambre de Grand-Mère pour essayer de faire disparaître la source de cette odeur. C'était voué à l'échec puisque l'odeur venait de Grand-Mère elle-même. Mais à chaque reprise Mère débarrassait « un tas de

vieilles saletés que Grand-Mère avait accumulées » et les jetait pour se défaire de l'odeur.

Père ne pouvait pas protéger Grand-Mère de cela. Après tout, il était vrai qu'elle sentait. Il ne pouvait pas nier l'odeur, ni que l'odeur émanait des « saletés » et qu'il fallait se débarrasser de ces dernières. La logique était implacable. Père pouvait seulement retarder et adoucir les razzias lorsque Grand-Mère, en larmes, en appelait à la pitié. Le reste était mon affaire.

Grand-Mère était la couturière de la maison et elle conservait sous son lit tout un tas de bouts de tissu dépareillés, ses « coupons ». Quand j'étais tout petit, j'adorais jouer avec ces chiffons. Je fabriquais un bonhomme avec la chemise de nuit rayée de Père, une bonne femme avec le chemisier en soie rose de Mère. Grand-Mère m'aidait. Ensemble, nous réalisions des animaux et des gens.

Je comprenais donc fort bien le désespoir de Grand-Mère quand les « saletés » devaient disparaître. Les tentatives de Mère pour garder la maison propre étaient à mes yeux des outrages à la sensibilité, tout à fait identiques à ceux dont j'étais victime. J'allais donc fouiller dans la poubelle pour récupérer les affaires de Grand-Mère et les dissimulais parmi les miennes en attendant que l'orage soit passé.

C'est ainsi que j'ai également sauvé un vieux livre jauni, *I palmernas skugga – À l'ombre des palmiers*.

19

Dans la maison de mon enfance, les livres brochés étaient rangés à gauche de la bibliothèque, les livres à reliure en toile au milieu et les livres en demi-reliure à droite.

Les livres étaient classés de la sorte à l'intention des étrangers qui venaient à la maison. On appelait « étrangers » toutes les personnes qui ne faisaient pas partie de la famille. Un étranger qui restait dans l'entrée n'apercevait qu'une petite fraction de la bibliothèque et pouvait croire que tous les livres étaient reliés avec des dorures. Si l'étranger s'avançait jusqu'au seuil, il pouvait croire que tous les ouvrages étaient au moins reliés. Seul un étranger qui pénétrait dans la pièce voyait les livres brochés tout à fait à gauche.

Parmi les demi-reliures se trouvait un livre intitulé *Tre ar i Kongo* (1887) – *Trois ans au Congo* –, dans lequel trois officiers suédois relatent leurs expériences au service du roi Léopold.

Une personne qui connaissait l'Afrique avait conseillé au lieutenant Pagels d'emporter une chicotte, un fouet en peau d'hippopotame qui « trace des runes sanglantes à chaque coup ».

Cela peut paraître cruel à des oreilles européennes, écrit Pagels, mais il savait par expérience combien c'était justifié. En particulier il fallait avoir l'air impassible lorsque l'on donnait le fouet :

« Si vous devez administrer un châtiment corporel à un sauvage, il ne faut pas qu'un seul muscle de votre visage trahisse vos sentiments lorsque vous vous exécutez. »

Dans son rapport, le lieutenant Gleerup décrit comment il fouetta ses porteurs jusqu'à ce que lui-même soit victime d'une attaque de fièvres. C'est alors que les hommes qu'il venait de fouetter s'occupèrent de lui avec soin, le couvrant de leurs tissus blancs et le veillant comme s'il était un enfant. Tandis qu'il gisait, la tête sur les genoux d'un homme, un autre courait au fond de la vallée pour lui chercher de l'eau, si bien qu'il avait été vite remis sur pied – et en mesure de brandir à nouveau son fouet.

Mais seuls quelques nègres se comportaient ainsi. « Le sauvage, en général », se conduisait de manière tout à fait opposée.

Pagels avait en vain essayé de découvrir ne serait-ce qu'une seule qualité chez le sauvage. « Si je me trouvais à l'article de la mort et

qu'un simple verre d'eau suffît à me sauver la vie, aucun sauvage ne m'apporterait cette eau si je n'étais en mesure de le payer pour sa peine. »

Morale, amour, amitié, tout cela n'existe pas chez le sauvage, écrit Pagels. Celui-ci ne respecte que la force brute. Il considère la gentillesse comme de la stupidité. En conséquence, il ne faut jamais témoigner la moindre gentillesse à un sauvage.

Le jeune Congo s'était attelé à une si gigantesque tâche que les grandes missions civilisatrices se devaient d'être couronnées de succès, écrit Pagels. Et ce dernier de demander au Très-Haut d'accorder ses faveurs au noble ami de l'humanité, au prince de caractère élevé, au souverain du Congo, Sa Majesté le roi Léopold II, qui menait ces efforts.

Le 30 septembre 1886, les rapports des trois officiers furent exposés à la Société suédoise d'anthropologie et de géographie, dans la salle des fêtes du *Grand Hôtel*, en présence de Sa Majesté le roi, de Son Altesse Royale le prince héritier et de Leurs Altesses les ducs de Gotland, de Vestergotland et de Nerike.

Personne ne souleva la moindre objection. Au contraire. Le président de la Société, le professeur et baron von Düben, déclara :

« C'est avec fierté que nous apprenons que ces gentilshommes qui ont voyagé au Congo, malgré les peines, les batailles et les privations rencontrées dans ce pays inhospitalier, sont toujours parvenus à maintenir bien haut la renommée de la Suède. »

Telle était la vérité contenue dans les livres reliés rangés aux places de choix de la bibliothèque. Mais parmi les livres brochés entassés dans un coin, il se trouvait une autre vérité, qui sentait Grand-Mère.

Jusqu'en 1966, la loi autorisait les parents suédois à fouetter leurs enfants. Dans nombre de pays européens, ce droit est toujours en vigueur. Aujourd'hui encore, en France, il est possible d'acheter chez le quincaillier un martinet, destiné au châtiment des épouses et des enfants.

Dans la maison de mon enfance, on utilisait le fouet. En de rares occasions, ma mère m'emmenait avec elle en forêt pour couper des branches d'osier. Son visage exprimait alors exactement l'impassibilité que recommandait Pagels. Pas un muscle ne trahissait ses sentiments.

J'évitais alors les regards, baissant les yeux sur mes bottes noires. Nous allions jusqu'au vieux terrain de sport, là où poussait l'osier, à la lisière de la forêt. Mère coupait une branche après l'autre, la testait en frappant quelques coups dans l'air. Puis elle me les donnait. Je les rapportais à la maison, rempli d'une seule pensée : que personne ne nous voie.

La honte était la pire des punitions.

Et l'attente.

La journée s'écoulait dans l'attente du retour de Père. Lorsqu'il rentrait, il n'était au courant de rien. Je le voyais bien à son visage, qui ne reflétait rien d'inhabituel. Il allait saluer Grand-Mère, comme à l'accoutumée, quand Mère l'arrêtait et l'informait des choses terribles qui s'étaient produites.

On m'envoyait au lit. J'attendais tandis qu'ils parlaient. Je savais bien ce qu'ils échangeaient à mon propos.

Puis ils entraient dans ma chambre. Leurs visages étaient froids, vides et hostiles. Mère tenait le fouet. Père demandait si cela était vrai. M'étais-je vraiment si mal conduit lors de la fête de Noël ? Avais-je proféré des gros mots ? Avais-je blasphémé le nom de Dieu ?

« Oui », répondais-je dans un souffle.

Au fond de moi, je voyais encore la joie panique des filles, je sentais l'enthousiasme qui allait de pair avec mon audace lorsque, entouré par mes camarades admiratifs, je disais tous les mots interdits – qui résonnaient encore en moi quand Père prenait le fouet et commençait à me battre. « Foutu Dieu de merde, espèce de petite salope qui a rapporté… foutu, foutu, foutu… »

À la différence de Mère, Père n'avait pas eu toute la journée pour ruminer son énervement. Il débutait à froid, et, dans un premier temps, donnait l'impression d'administrer ce « châtiment corporel » – comme l'appelait Pagels – avec la plus extrême répugnance.

Je ne voyais pas son visage quand il frappait, et lui-même ne voyait pas le mien. Mais j'entendais à sa façon de respirer qu'il n'était plus le même quand il franchissait le seuil de la violence.

Je m'imaginais qu'il avait honte de me faire aussi mal, que cette honte se muait en furie qui l'amenait à frapper plus durement qu'il n'en avait l'intention. Mais peut-être était-ce ma propre honte que je lisais à tort dans son geste. Je savais seulement avec certitude que les gens étaient pris d'une sorte de folie quand ils avaient recours à la violence. La violence les emportait, les transformait – même après, quand tout était fini – et les rendait méconnaissables.

21

À l'ombre des palmiers (1907), le livre que j'ai sauvé de la destruction, a été écrit par un missionnaire, Edward Wilhelm Sjöblom. Celui-ci arriva au Congo le 31 juillet 1892. Trois semaines plus tard, le 20 août, il vit son premier cadavre.

Dans son journal, on le suit quand il remonte le fleuve Congo à bord d'un vapeur en quête de l'endroit idoine pour sa mission. Dès son premier jour à bord, il est témoin d'un châtiment à coups de

fouet, avec la chicotte dont le lieutenant Pagels a tant vanté les mérites. Tous les Blancs à bord partagent le même sentiment : « Seul le fouet peut civiliser les Noirs. »

Dans une mission catholique, il y a trois cents gamins qui ont été capturés lors de la guerre qui oppose l'État aux indigènes. Ils vont être remis à l'État pour en faire des soldats.

Le vapeur est retardé tandis que l'on prend un des garçons. On l'attache près des machines, là où la chaleur est le plus élevée. Sjöblom note :

« Le capitaine montra souvent la chicotte au garçon, mais le laissa attendre toute la journée avant de lui en faire goûter.

« Le moment de souffrance finit par arriver. J'essayai de compter les coups et je crois qu'il y en eut environ soixante, outre tous les coups de pied portés à la tête et dans le dos. Le capitaine afficha un sourire de satisfaction en voyant le mince vêtement du garçon gorgé de sang. Celui-ci gisait sur le pont, se tortillant comme un ver. Chaque fois que le capitaine ou l'un de ses agents passait à côté de lui, il avait droit à un ou plusieurs coups de pied… J'ai dû assister à cela en silence.

« Au dîner, les membres de l'équipage évoquèrent leurs exploits concernant le traitement des Noirs. Ils mentionnèrent un de leurs pairs qui avait fouetté trois de ses hommes si impitoyablement qu'ils en étaient morts. On considère cela comme de l'héroïsme. L'un d'eux ajouta :

« "Le meilleur d'entre eux n'est même pas digne de mourir comme un porc." »

22

Grand-Mère n'a jamais récupéré ce livre. Je l'ai laissé où il se trouvait, bien caché dans le coin des ouvrages brochés.

23

Comment Pagels aurait-il réagi s'il était retourné au Congo et s'il y avait vu les scènes décrites par Sjöblom ?

Peut-être le journal de E. J. Glave fournit-il la réponse[13]. Cette fois, ce n'est pas un missionnaire sensible et doux qui parle. Dès le début, Glave est d'avis qu'il faut traiter les indigènes « avec la plus extrême sévérité » et qu'il convient d'attaquer leurs villages « s'ils ne veulent pas travailler pour le bien du pays ».

« Ce n'est pas un crime mais un bienfait que de les forcer à travailler… Les méthodes adoptées sont sévères, mais la persuasion ne suffit pas pour traiter l'indigène : il faut le gouverner par la force. »

Voilà l'opinion de Glave. L'homme est un vétéran du Congo, l'un des premiers à avoir servi Stanley. Mais lorsqu'il revient au Congo en janvier 1895, il découvre une brutalité qui le révolte. Ce qui finit par faire éclater sa loyauté, ce sont des scènes de torture semblables à celles dont Sjöblom a été témoin.

« La chicotte, surtout neuve, tordue comme un tire-bouchon, avec des bords tranchants comme une lame de couteau, est une arme terrifiante dont quelques coups suffisent à faire couler le sang. Il ne faudrait jamais donner plus de vingt-cinq coups, à moins que le crime ne soit très sérieux.

« Même si nous nous persuadons que les Africains ont la peau dure, il faut une constitution de fer pour supporter le châtiment terrible que représentent cent coups de fouet. Généralement, la victime est inconsciente après vingt-cinq ou trente coups. Au premier, elle hurle abominablement. Elle se tait ensuite, et ce n'est plus qu'un corps gémissant et tremblant jusqu'à ce que l'opération soit terminée…

« Fouetter des hommes est déjà dur, mais ce châtiment est pire encore lorsqu'il est infligé aux femmes et aux enfants. Les jeunes garçons de dix ou douze ans, avec des maîtres excitables et colériques, sont souvent les plus durement traités.

« Je crois, en mon âme et conscience, qu'un homme recevant cent coups de fouet est souvent presque tué et que son esprit est brisé pour la vie. »

24

Cela marque un tournant pour Glave, comme pour Sjöblom avant lui. À la suite de cette note couchée dans son journal, il se montrera de plus en plus critique envers le régime.

Au début de mars 1895, Glave arrive à Equator, la mission où se trouve Sjöblom – mission qu'il a aidé à fonder.

« À l'origine, les indigènes étaient bien traités, écrit-il, mais désormais des expéditions sont envoyées dans toutes les directions afin de forcer les indigènes à faire du caoutchouc pour le livrer aux missions. L'État se livre à cette politique détestable pour accroître ses profits.

« La guerre a fait rage dans tout le district d'Equator ; des milliers de personnes ont été tuées et leurs maisons, détruites. Ce n'était pas nécessaire autrefois, quand les Blancs n'avaient aucune force. Ce commerce forcé dépeuple le pays. »

Tout comme Sjöblom, Glave voyage avec un chargement de jeunes garçons qui ont été faits prisonniers pour être éduqués par l'État :

« Quitté Equator à onze heures ce matin après avoir chargé le bateau avec une centaine de petits esclaves, principalement des garçons de sept et huit ans, avec quelques filles dans le lot, tous volés aux indigènes.

« On parle de philanthropie et de civilisation ! Je ne sais vraiment pas où elles se trouvent.

« De ces *libérés* à qui l'on fait descendre le fleuve, beaucoup meurent. Ils sont maltraités : pas de vêtements durant la saison des pluies, pas de toit pour dormir, pas de soins quand ils sont malades. L'État ne se soucie guère de la centaine de jeunes à bord, la plupart sont complètement nus et n'ont aucune couverture pour la nuit. Leur crime est que leurs pères et leurs frères ont lutté pour un peu d'indépendance. »

Au terme de son voyage, Glave se retrouve parmi les Belges et ses compatriotes. Influencé par la pression du groupe, il minore ses critiques. Son jugement final se fait plus nuancé :

« Il ne nous faut pas condamner le jeune État libre du Congo trop vite ou trop durement. Les Belges ont ouvert le pays, établi une certaine administration et battu les Arabes dans leur traitement des indigènes. Mais il leur faut remédier à leurs transactions commerciales, c'est indéniable. »

C'est le même jugement porté sur Kurtz par le directeur dans *Au cœur des ténèbres* : ses méthodes commerciales étaient hasardeuses et devaient être abandonnées.

25

Par son travail de missionnaire, Sjöblom établit des contacts plus proches avec les indigènes que Glave. Jour après jour, il note de nouveaux exemples de meurtres arbitraires.

Le 1er février 1895, son prêche est interrompu par un soldat qui attrape un vieil homme en l'accusant de ne pas avoir récolté assez de caoutchouc. Sjöblom demande au soldat d'attendre que l'office soit terminé. Le soldat se contente d'écarter le vieil homme de

quelques pas, place le canon de son fusil contre sa tempe puis l'abat.

« Un petit garçon d'environ neuf ans reçoit du soldat l'ordre de trancher la main du mort, laquelle, avec d'autres mains tranchées de manière identique, sera remise le lendemain au commissaire, en signe de victoire de la civilisation.

« Oh ! si seulement le monde civilisé savait comment des centaines, oui, des milliers de gens sont assassinés, comment des villages sont anéantis et comment les indigènes survivants doivent ensuite vivre dans le pire des esclavages… »

26

En 1887, le chirurgien écossais J. B. Dunlop avait eu l'idée de doter le vélo de son jeune fils d'un boyau gonflable en caoutchouc. Le pneu de bicyclette fut breveté en 1888. Durant les années suivantes, la demande de caoutchouc fut multipliée. C'était là l'explication des méthodes de plus en plus brutales utilisées par le régime au Congo, lesquelles se reflétaient dans les journaux de Sjöblom et de Glave.

Le 29 septembre 1891, Léopold II, le noble ami de l'humanité, promulgua un décret qui donnait à ses représentants au Congo le monopole du « commerce » du caoutchouc et de l'ivoire. En même temps, les indigènes se voyaient obligés de fournir tant du caoutchouc que du travail, ce qui, en pratique, rendait tout commerce superflu [14].

Les représentants de Léopold réquisitionnèrent purement et simplement le caoutchouc et l'ivoire tout en imposant le travail forcé aux indigènes, qui n'étaient pas rémunérés. Ceux qui refusèrent eurent leurs villages brûlés, leurs enfants tués, leurs mains tranchées.

Ces méthodes menèrent tout d'abord à une hausse spectaculaire de la rentabilité. Les profits furent investis notamment dans la construction de quelques-uns des monuments hideux qui défigurent encore Bruxelles : les arcades du Cinquantenaire, le palais de Laeken, le château d'Ardenne. Bien peu se souviennent aujourd'hui combien de mains tranchées ces monuments ont coûtées.

Au milieu des années 1890, le sombre secret du caoutchouc demeurait inconnu. Glave aurait pu le dévoiler, mais il mourut à Matadi en 1895. Seuls Sjöblom et quelques autres missionnaires, conscients de ce qui se passait autour d'eux, s'opposèrent à la terreur. En vain, ils rapportèrent ces atrocités aux autorités. En dernier recours, ils décidèrent de se tourner vers l'opinion internationale.

Sjöblom écrivit des articles détaillés dans *Weckoposten*, le journal des baptistes suédois. Il en rédigea de nombreux autres en anglais qu'il adressa à la Congo Balolo Mission, à Londres [15].

Le résultat fut une petite note, quasi imperceptible, publiée dans la revue mensuelle de la société des missions, *Regions Beyond* :

« Des troubles très sérieux parmi les indigènes, en raison du commerce imposé du caoutchouc, ont conduit à des massacres dans plusieurs districts… Des enquêtes officielles ont été menées pour s'assurer du bien-fondé des plaintes déposées contre l'administration de l'État libre, à Equatorville. Nous voulons davantage qu'une enquête, il y a un besoin criant de réparation. Mais la question est de savoir comment l'obtenir sans un *exposé* public [16] ? »

Cet article était destiné aux gens qui savaient lire entre les lignes, ce qui était justement le cas de Charles Dilke, ancien ministre et membre de l'Aborigines Protection Society. Faisant expressément référence à ce petit article dans *Regions Beyond*, il aborda la situation au Congo dans un texte sévère intitulé « *Civilization in Africa* [17] ».

Cet article fut le premier signe que des cercles influents, en Grande-Bretagne, avaient pris connaissance des rapports émanant des missionnaires. Il fut publié dans une revue, *Cosmopolis*, qui venait d'être lancée pour toucher un public européen. Il parut donc en juillet 1896, le mois même où Conrad écrivit *Un avant-poste du progrès*, qu'il adressa, précisément, à *Cosmopolis*.

Il s'est écoulé dix ans, écrit Dilke, depuis la ratification du traité de Berlin qui a créé l'État du Congo. De fortes déclamations, à Bruxelles et à Berlin, ont pris la forme « de vol d'ivoire, de villages brûlés, de coups de fouet et de fusillades qui se déroulent maintenant au cœur de l'Afrique ».

Dans l'histoire de Conrad, ce sont les fières déclamations du journal jauni qui prennent la forme de vol d'ivoire, de trafic d'esclaves et de meurtre.

Dilke écrit ensuite que l'on a détruit les formes anciennes d'administration sans en créer de nouvelles. « Les espaces en Afrique sont si vastes, le climat et la solitude si intolérables aux Européens » que l'on ne peut rien attendre de bon de la part d'une autorité européenne.

Dans l'histoire de Conrad, ce sont précisément les distances, le climat et la solitude qui brisent les deux Européens. Surtout la solitude, car elle s'accompagne d'un abandon intérieur, écrit Conrad. Ils ont perdu quelque chose qui, auparavant, « avait empêché les déserts d'interférer avec leurs cœurs ».

Quoi donc ? Eh bien, « les images de la maison, les souvenirs de gens comme eux, d'hommes qui pensaient et sentaient comme

eux-mêmes pensaient et sentaient autrefois. Ces images disparurent dans le lointain, voilées par l'éclat d'un soleil sans nuages ».

La solitude efface en eux la société pour ne laisser que la peur, la méfiance et la violence.

En Afrique, l'impôt ne peut pas financer une administration de la même qualité qu'en Inde, écrit Dilke. Même des gouvernements démocratiques sont parfois obligés d'accorder des responsabilités à de véritables aventuriers. Mais la situation devient plus préoccupante quand la Compagnie du Niger et l'État du Congo gouvernent d'importantes populations sur des territoires immenses, complètement à l'abri du regard de l'opinion publique.

Les deux coquins de Conrad se sont procuré leur ivoire par le trafic d'esclaves. « Qui parlera, si nous tenons notre langue ? Il n'y a personne par ici. »

Non, il n'y a personne, et c'est exactement ça le problème, avance le narrateur. Personne ne les voit. « Laissé seul avec sa propre faiblesse », l'homme est susceptible de s'adonner au pire.

L'article de Dilke rappelait aux lecteurs ce que l'homme peut commettre dans de telles situations. Il faisait référence à l'extermination des Indiens aux États-Unis, des Hottentots en Afrique du Sud, des indigènes d'Océanie ou des Aborigènes d'Australie. Une extermination similaire se déroulait au Congo.

Ce motif se retrouve aussi dans le texte de Conrad. C'est Carlier qui parle de la nécessité d'« exterminer tous les nègres » pour rendre le pays enfin habitable.

L'article de Dilke est une esquisse de la nouvelle de Conrad, laquelle préfigure *Au cœur des ténèbres*, publié deux ans plus tard.

Et l'« *exterminating all the niggers* » de Carlier constitue la première version du « *exterminate all the brutes* » de Kurtz.

28

En mai 1897, Sjöblom, quoique gravement malade, vint à Londres assister en personne à une réunion organisée par l'Aborigines Protection Society. Dilke présidait la séance.

Avec son sérieux et ses manières sèches et quelque peu solennelles, Sjöblom fit forte impression et parut très crédible. Son témoignage sur les massacres perpétrés au Congo reçut une large publicité.

Le débat qui s'ensuivit dans la presse obligea Léopold II à intervenir personnellement. En juin et juillet 1897, il se rendit à Londres et à Stockholm pour convaincre Victoria et Oscar II que les accusations de Sjöblom étaient infondées.

À la faveur de la visite royale, les principaux journaux suédois publièrent de longs articles critiques sur le Congo. Mais Léopold II rencontra davantage de succès à Londres. Les préparatifs du jubilé impérial battaient leur plein, et la reine Victoria avait d'autres soucis que les quelques paniers de mains amputées au Congo.

Les grandes puissances n'éprouvaient guère l'envie de se mêler des génocides de Léopold II, car elles aussi avaient leurs secrets honteux. La Grande-Bretagne n'intervint que dix ans plus tard, quand un mouvement organisé, le Congo Reform Movement, rendit politiquement impossible au gouvernement de rester passif.

Cela ne changea rien que le journal de Glave, avec tout son cortège d'abominations, fût publié dans *The Century Magazine* en septembre 1897. Cela ne changea rien que Sjöblom reprît la question dans de nouveaux articles. Le débat sur le Congo du printemps 1897 fut oublié. Le jubilé l'avait effacé.

En 1898, le Congo reçut une publicité presque exclusivement positive, en raison de l'ouverture de la voie de chemin de fer

Matadi-Léopoldville. Ce fut l'occasion de grands reportages dans les magazines illustrés. On ne dit pas un mot sur toutes les vies qu'avait coûtées ce chemin de fer.

29

En tout cas, pas avant que la Royal Statistical Society ne tînt son congrès annuel, le 13 décembre 1898, et que le président de la société, Leonard Courtney, ne parlât sur le thème « *An experiment in commercial expansion* [18] ».

Un personnage privé, le roi Léopold II, avait été fait par les grandes puissances souverain d'une population qui, suivant les estimations, comptait entre onze et vingt-huit millions d'indigènes, vivant sur un territoire aussi grand que l'Europe – c'était là l'expérience en question.

En faisant référence à diverses sources belges, Courtney décrivit comment l'administration et l'exploitation commerciale du Congo étaient liées. Avec le journal de Glave, il montra la violence générée par ce système.

Voici ce que Glave écrivit de Stanley Falls (le « Comptoir » d'Au *cœur des ténèbres*) :

« Les Arabes au service de l'État sont forcés de fournir de l'ivoire et du caoutchouc et ont l'autorisation d'employer tous les moyens qui leur semblent nécessaires pour parvenir à ce résultat. Ils emploient les mêmes moyens qu'autrefois, lorsque Tippu Tip était l'un des maîtres de la situation. Ils pillent des villages, prennent des esclaves et les échangent contre de l'ivoire. L'État n'a pas aboli l'esclavage, mais il a établi un monopole en éliminant les concurrents arabes et wangwana.

« Les soldats de l'État volent sans cesse et, parfois, les indigènes sont tellement persécutés qu'ils protestent en tuant et en

mangeant leurs oppresseurs. Récemment, le poste de Lomani a perdu deux hommes qui furent tués et mangés par les indigènes.

« Les Arabes furent envoyés pour punir les indigènes ; de nombreux enfants et femmes furent pris et vingt et une têtes furent rapportées à Falls. Le capitaine Rom s'en est servi pour décorer les parterres de fleurs devant sa maison ! »

D'après un compte rendu dans le *Saturday Review*, voici comment Courtney a repris le témoignage de Glave :

« Les Belges ont remplacé l'esclavage par un système de servitude au moins aussi condamnable. Certains Belges sont capables d'actes de barbarie dont les Anglais sont tristement conscients. Mr Courtney mentionne l'exemple d'un certain capitaine Rom qui a décoré ses parterres de fleurs avec les têtes de vingt et un indigènes tués lors d'une expédition punitive. C'est là la conception belge de la méthode la plus efficace pour promouvoir la civilisation au Congo. »

Peut-être Conrad avait-il lu le journal de Glave quand il fut publié en septembre 1897. Dans ce cas, il s'en souvenait encore.

Peut-être découvrait-il pour la première fois les informations contenues dans ce journal. Nous ne le savons pas. Ce qui est certain, c'est que, le 17 décembre 1897, il fut en mesure de lire dans son journal favori, le *Saturday Review*, la manière dont le capitaine Rom décorait son jardin.

Le dimanche 18 décembre, il commença à écrire *Au cœur des ténèbres*, le roman dans lequel Marlow braque ses jumelles sur la maison de Kurtz et aperçoit ces têtes noires, séchées, rabougries, les yeux clos, le résultat de la devise de leur propriétaire : « Exterminez toutes ces brutes ! »

VERS KSAR MARABTINE

30

In Salah s'appelle en réalité *Aïn Salah*, ce qui signifie « la source salée », ou littéralement « l'œil salé » – la source est l'œil du désert.

Aujourd'hui encore, lorsqu'on puise l'eau en profondeur, elle a toujours un goût de sel et est obscurcie par une moyenne de deux grammes et demi de substrat par litre. Certaines portions sont à peine transparentes.

Les précipitations sont de quatorze millimètres par an en moyenne, mais en fait la pluie tombe tous les cinq ou dix ans. En revanche les tempêtes de sable sont beaucoup plus fréquentes, surtout au printemps. On compte une moyenne de cinquante-cinq jours de tempête de sable par an.

Les étés sont chauds. On a relevé 56 °C à l'ombre. Les hivers sont surtout marqués par la forte amplitude entre un lieu ensoleillé et un autre ombragé. Une pierre à l'ombre est trop froide pour s'y asseoir, une pierre au soleil est trop chaude.

La lumière est tranchante comme une lame. Je prends mon souffle et mets une main devant mon visage quand je vais d'un endroit ombragé à l'autre.

Les meilleurs moments sont les heures qui précèdent et suivent le coucher du soleil. Le soleil cesse de vous poignarder les yeux,

mais il reste encore une chaleur agréable dans votre corps, dans les objets et dans l'air.

31

In Salah est l'un des rares exemples africains de culture *foggara* [19].

On considère que *foggara* dérive des mots arabes signifiant « creuser » et « pauvre ». Le mot désigne le même genre d'aqueducs souterrains qu'en persan on appelle *kanats*. D'après des chroniqueurs arabes, un nommé Malik el-Mansour a introduit les *foggaras* en Afrique du Nord au XI^{e} siècle. Ses descendants vivent à El Mansour, dans le Touat, et s'appellent Barmaka. Ce sont des spécialistes de la construction des *foggaras*.

Les *foggaras* du Sahara mesurent souvent entre 3 et 10 km. Au total, il y a eu plus de 3 000 km de *foggaras* au Sahara. Il était possible de descendre droit dans des galeries qui faisaient entre 8 et 10 m de haut. Les puits se trouvaient jusqu'à 40 m de profondeur. Le travail était toujours effectué par des esclaves. Chaque fois que l'esclavage a été aboli, il a continué dans les tunnels sous un autre nom.

C'est un travail qui ressemble à l'exploitation minière, quoique la veine de minerai soit remplacée par une veine d'eau. Il est effectué avec un petit pic de mineur à manche court. À la surface, le puits fait 1 m^{2}. Lorsqu'on arrive à la couche de grès, le trou se réduit à 60 cm – juste assez large pour manœuvrer le pic.

Une fois remontés, les déchets sont étalés autour du trou, si bien que, à la surface, les *foggaras* ont l'air de rangées de taupinières.

Lorsque le puits arrive à la couche de grès aquifère, le percement du tunnel commence. Dans l'obscurité de ces tunnels, le mineur

perd facilement le sens de l'orientation. C'est là que son art est mis à l'épreuve.

En surface, on peut croire que les *foggaras* sont parfaitement droites. Mais, sous terre, elles serpentent. Le tunnelier doit faire en sorte que son tunnel rejoigne celui creusé à partir d'un autre puits. Il faut également obtenir une inclinaison correcte pour que l'eau puisse couler, sans utiliser prématurément cette différence de niveau qui doit suffire jusqu'au bout.

Lorsque les Français prirent In Salah – dans la nuit du 31 décembre 1899 –, les *foggaras* commençaient déjà à s'assécher. Elles ont été graduellement remplacées par des puits en profondeur, mais l'irrigation se fait toujours de nuit pour réduire l'évaporation. Chaque consommateur a son étoile qui, lorsqu'elle apparaît dans le ciel, lui donne le signe que c'est à son tour d'avoir de l'eau.

Ceux qui attendent leur étoile passent la nuit près du puits. Ils se nomment « les enfants des étoiles ».

32

L'un des quatre quartiers d'In Salah s'appelle Ksar Marabtine. Il n'y a pas grand-chose à voir – le sol, les maisons, le ciel, tout a la même couleur poussiéreuse. Seul le cimetière, avec ses marabouts mystérieusement blanchis, tranche sur cette masse monochrome. La mort est l'unique chose festive dans l'existence.

Des rangées d'enfants sont assis sur des pierres, avec leurs ardoises sur les genoux, et récitent des versets du Coran. Un homme passe et donne un coup de pied dans une cuvette vide. Les enfants détournent la tête. Un autre homme s'est endormi dans la poussière, au soleil, les bras écartés, comme pour une étreinte, et il n'entend même pas la cuvette qui roule près de lui.

Le gymnase comporte une seule grande salle, très haute de plafond. Tout à fait dans un coin, un vestiaire sombre et un escalier en hélice qui monte au balcon, où l'on peut s'échauffer grâce à des cordes à sauter, des poids ou des agrès tout en regardant dans la salle.

Tout cela est familier, mais un peu primitif. Les miroirs sont rares et petits. Les bancs sont en bois et ne peuvent être réglés. Les appareils de musculation ne sont pas soutenus par des câbles d'acier mais par des cordes. Celles-ci doivent être très grosses, mais, en redescendant, elles ne font pas travailler les muscles. À part ça, tout est normal – l'odeur de corps en sueur, les claquements de métal, les grognements.

Je descends dans la salle et j'ai tout de suite la chance d'hériter d'une barre à disques, une petite barre noire avec des poids que l'on ne peut fixer, si bien que je reste prudent pour ne pas perdre l'équilibre.

Trois séries de dix derrière la tête, trois séries de dix jusqu'au menton et trois séries de dix sur les biceps. Puis j'abandonne la barre à disques pour des haltères qui viennent de se libérer. J'attends un instant, un haltère dans chaque main, et je cherche un banc autour de moi. Un homme me propose d'alterner sur son banc, et nous faisons chacun nos trois séries de dix, même si ses haltères sont deux fois plus lourds que les miens.

Quand je suis allongé sur le banc et soulève les poids, les barres noires en acier du support forment un petit panier au-dessus de mon visage. Un garçon d'une dizaine d'années est en train d'installer des poids sur une barre à disques. Je vais l'aider et nous alternons : lui, trois séries de dix ; moi, trois séries de vingt.

Un grand Arabe avec une cicatrice sur la joue gauche suggère que nous doublions les poids. Là, c'est moi qui fais trois séries de dix et lui trois séries de vingt. Puis il double les poids une fois encore, mais ie suis content.

Et je continue. Un des appareils de musculation est soutenu par des cordes légèrement plus fines, qui offrent de la résistance dans les deux directions. Je fais trois séries de quinze derrière la nuque. Il n'y a pas de machines à ramer. Les appareils pour les jambes ont l'air un peu déglingués et je ne m'y risque pas. Il y a encore le choix.

Les rêves et les visions qui me venaient à l'esprit quand j'ai commencé à m'entraîner pour la première fois sont rares désormais. Je rêve au lit, pas à la salle de gym. Cependant mes pensées se font plus claires. Cela n'apporte peut-être rien, mais ce que je sais déjà se fait plus proche.

33

« Seven ! »

Soigneusement épuisé, avec quelques courbatures, je suis assis sur un banc devant *Chez Brahim*, en train de siroter un verre de thé à la menthe fraîche.

L'entraînement relâche la croûte de l'esprit, ouvre les portes du moi et, après coup, il est particulièrement plaisant de rester là à regarder les passants.

« Seven ! Seven ! »

In Salah compte vingt-cinq mille habitants, noirs pour la plupart. J'en ai croisé certains si souvent que nous avons commencé à nous faire des signes de la tête. Cependant je suis surpris quand je me rends compte que « Seven » ce doit être moi, Sven.

Le nom me tire de mon anonymat, comme d'un rêve. Incrédule, je regarde à la ronde… et j'aperçois le joyeux Turinois que j'ai rencontré à Alger, un homme qui fait la route entre Turin et le Cameroun plusieurs fois par an et qui considère le Sahara comme un malencontreux obstacle à la circulation.

Il vient juste de graisser l'avant de sa Mercedes avec de la vaseline et veut que je l'aide à se mettre des gouttes d'un liquide transparent dans les yeux – deux mesures destinées à protéger des surfaces fragiles contre l'usure causée par le sable. Il repart demain matin vers le sud, roule tant qu'il y a de la lumière et dort dans la voiture.

« Je peux t'accompagner ?

– Non, répond-il, ton ordinateur et ta valise sont trop lourds. Si on va à Tam en voiture, il faut voyager léger. »

En fait, sa réponse me convient plutôt. Pour le moment, mon travail avec l'ordinateur, sur les *foggaras*, me paraît plus tentant que de poursuivre mon voyage géographique.

Jusqu'ici, j'ai montré qu'« *exterminate all the brutes* » est lié au débat sur le Congo de 1896-1897 – débat interrompu – et aux articles de Dilke et de Glave en particulier.

Mais cette phrase s'inscrit également dans un autre cadre. Lorsque, en décembre 1898, Joseph Conrad écrivait comment le capitaine Marlow, au chômage, cherchait un poste en Afrique, il se basait sur ses propres souvenirs de l'automne 1889, quand lui, le capitaine Józef Konrad Korzeniowski, au chômage, cherchait un commandement sur le fleuve Congo.

Mon hypothèse est que, si l'on veut comprendre *Au cœur des ténèbres*, il faut bien voir le lien entre décembre 1889 et décembre 1898.

C'est pourquoi le lendemain matin je suis installé à l'ordinateur, avec une serviette étalée sur mon siège, vêtu seulement d'un maillot de corps et d'un caleçon chinois.

Prêt à continuer.

DEUXIÈME PARTIE

DIEUX DES ARMES

« With the might as of a deity »

34

Le grand événement mondial de l'automne 1889 était le retour de Stanley, après une expédition de trois ans en Afrique. Stanley avait sauvé Emin Pasha des derviches [20].

« Les derviches » était le surnom d'un mouvement islamique qui avait résisté avec succès aux Anglais au Soudan. Les mahdistes, comme ils s'appelaient également, avaient repris Khartoum en janvier 1885. Les secours étaient arrivés deux jours trop tard pour sauver le général Gordon. Ce fut la défaite la plus humiliante subie par l'Empire britannique en Afrique.

Mais à la fin de 1886 un courrier arriva à Zanzibar, portant un message indiquant qu'un des gouverneurs de province de Gordon, Emin Pasha, tenait encore bon dans le fin fond du Soudan et demandait de l'aide.

Le gouvernement hésita, mais quelques grosses compagnies se servirent de la situation d'Emin Pasha comme prétexte pour équiper une expédition dont le but principal était de transformer la province d'Emin en une colonie britannique dirigée par une compagnie.

On demanda à Stanley d'en prendre le commandement. L'homme qui avait sauvé Livingstone devait couronner sa carrière en répétant son exploit. « *Dr Emin, I presume*. »

35

Mais à l'instar de Huckleberry Finn lorsqu'il sauva Jim (dans un livre qui venait juste d'être publié), Stanley trouva qu'il était trop simple de se contenter d'aller droit au secours d'Emin et de lui donner les armes et les munitions qu'il avait demandées.

Au lieu de cela, il mena son expédition de Zanzibar, fit le tour de l'Afrique jusqu'à l'embouchure du Congo, passa les chutes d'eau fumantes et remonta jusqu'à la partie navigable du fleuve. Là, avec l'aide des bateaux du roi Léopold et des porteurs du chasseur d'esclaves Tippu Tip, il espérait être en mesure de transporter des centaines de tonnes de matériel de guerre du Congo jusqu'au Soudan en traversant l'Ituri, la « forêt de la mort » redoutée, où aucun homme blanc n'avait jamais posé le pied.

Bien entendu, il n'y avait pas de bateaux. Ni de porteurs. Stanley fut forcé de laisser la plus grande partie de l'expédition au Congo et de prendre la tête d'une petite avant-garde.

Stanley était d'origine humble, râblé, musclé comme un déménageur, marqué par les ans et les expériences. Il choisit comme second un jeune aristocrate élégant, le major Barttelot, doux comme la soie, chic comme un ténor onctueux – mais dépourvu de la moindre expérience de l'Afrique. Pourquoi ?

Stanley détestait les aristocrates britanniques et se mesurait à eux. Peut-être espérait-il voir un de ces représentants de l'aristocratie être brisé par la jungle, perdre ses belles manières, sa confiance hautaine, son sang-froid – mettant ainsi sous un jour

encore meilleur les propres capacités de Stanley en tant qu'homme et chef.

Et, effectivement, Barttelot s'effondra. Laissé en retrait, comme chef de l'arrière-garde, il essaya en vain de maintenir la discipline avec des punitions, quotidiennes et terribles, à base de coups de fouet. Son racisme perça de plus en plus, il se retrouva de plus en plus isolé, haï, et pour finir il fut assassiné.

36

Pendant ce temps, Stanley lutte dans la chaleur suffocante. L'humidité dégoutte des arbres, la sueur trempe les vêtements, la faim tourmente les hommes, la diarrhée et les blessures les harcèlent, les rats leur mordent les pieds durant leur sommeil.

Les indigènes de la forêt ont peur et refusent de faire du troc ou de servir de guides. Stanley, qui n'a pas de temps à perdre, recourt immédiatement à la violence. Pour procurer de la nourriture à l'expédition, il assassine des gens sans défense qui se rendent au marché et tire sur des enfants pour s'emparer de leurs pirogues.

Peut-être était-ce nécessaire pour avancer. Mais était-il nécessaire d'avancer ? Tout le monde lui avait déconseillé d'emprunter cette route-là. Seule son ambition exigeait qu'il fasse l'impossible. Ce qui, en conséquence, appelait des meurtres – des meurtres pour obtenir deux ou trois œufs de crocodile et quelques régimes de bananes.

Shackleton, l'explorateur du pôle Sud, n'était pas aussi vaniteux. Plutôt que de sacrifier des vies, il ravala sa fierté et fit demi-tour. Stanley, lui, continue, quitte à laisser des monceaux de cadavres sur son chemin.

Une des scènes les plus abominables est celle où Stanley fait pendre un jeune porteur pour « désertion ». Les porteurs avaient

été embauchés pour traverser la savane sèche de l'Afrique de l'Est. Stanley les avait emmenés dans les moiteurs de cette forêt tropicale où la moitié d'entre eux avaient déjà perdu la vie. « Ce n'est qu'un gamin affamé, loin de chez lui », plaident les autres. Mais Stanley est inflexible : « Si nous montrons maintenant le moindre signe de faiblesse, ces diables vont perdre la tête et se jeter sur nous. »

Il avait peut-être raison sur ce point. Mais c'était lui qui s'était mis délibérément dans une situation où le meurtre constituait la seule issue.

Épuisés, affamés, puants, assaillis par les fièvres et les abcès, trébuchant à chaque pas, les survivants parviennent finalement sur les rives du lac Albert.

Emin arrive avec son vapeur pour les accueillir. Il est vêtu d'un impeccable uniforme d'apparat blanc. Il est en bonne santé, calme, reposé. Il apporte avec lui des vêtements, des couvertures, du savon, du tabac et des provisions à ceux qui viennent à son secours. Mais en fait, qui vient secourir qui ?

37

Les mahdistes ont laissé la province reculée d'Emin en paix pendant cinq ans. Mais la rumeur de l'expédition de Stanley les pousse à l'attaque. Stanley retourne au Congo pour aller chercher le reste de l'expédition. Les mahdistes prennent immédiatement toute la province, à l'exception de la capitale, où les hommes d'Emin se mutinent.

Bientôt, le seul espoir est que Stanley revienne pour arrêter le désastre qu'il a lui-même déclenché. Jour après jour, tous attendent avec impatience le retour de Stanley avec ses chargements de mitrailleuses, de fusils et de munitions.

Au lieu de cela, Stanley surgit à nouveau, épuisé, à la tête d'une petite troupe de squelettes terrassés par les fièvres. Ils ont perdu en route armes et munitions, et sont à peine en mesure de se défendre eux-mêmes – encore moins de vaincre dix mille derviches hurlants.

Pourtant Emin veut rester. Il supplie Stanley de le laisser retourner dans sa province et d'essayer de la défendre. Mais Stanley ne peut le permettre – son échec serait alors par trop patent. Il avait été incapable d'apporter ce que demandait Emin et n'avait fait que détériorer la situation.

En ramenant Emin avec lui jusqu'à la côte, même par la force, Stanley espérait pouvoir décider quelle nouvelle serait câblée au monde entier. « Emin sauvé ! » Emin était le trophée qui devait transformer la défaite de Stanley en une victoire médiatique.

Le coup de force réussit. Ce fut le seul succès de l'expédition de Stanley : ravir le public et l'amener à jubiler.

Au moment du triomphe, personne ne chercha à examiner les détails. Une fois encore, Stanley avait réalisé ce que nul autre n'avait été capable d'entreprendre. Cela devint un fait établi dans la conscience collective. Donc, du moins pour l'instant, son succès était une réalité – quoi qu'il pût en coûter, quoi qu'il contînt réellement.

38

Quand un officier au chômage, le capitaine Korzeniowski, que nous connaissons sous le nom de Conrad, arriva à Bruxelles en novembre 1889 pour s'entretenir avec Albert Thys, le directeur de la Société belge du Haut-Congo, la ville était en proie à la fièvre qui entourait Stanley. On savait qu'il se dirigeait vers la côte, mais il n'y était pas encore parvenu.

Le 4 décembre, lorsque Stanley accède triomphalement à Bagamoyo avec Emin, Conrad est rentré à Londres. Pendant des semaines, la presse vibre d'hommages rendus au grand héros de la civilisation.

En janvier 1890, Stanley arrive au Caire où il commence à rédiger sa version de l'histoire de l'expédition. Pour la première fois depuis seize ans, Conrad rentre en Pologne et passe deux mois à Kazimierowka, où il a grandi.

Pendant ce temps, Stanley, qui a achevé *In Darkest Africa*, est revenu en Europe.

Le 20 avril, il arrive à Bruxelles sous des ovations. Lors du banquet de bienvenue donné par le roi Léopold, les quatre coins de la salle sont décorés avec une pyramide de fleurs dont dépassent des centaines de défenses d'éléphants. Les festivités durent cinq jours.

Entre-temps, Conrad rentra de Pologne. Il parvint à Bruxelles le 29 avril, alors que les festivités en l'honneur de Stanley étaient encore sur toutes les lèvres. Il rencontra Albert Thys, fut embauché et reçut l'ordre de partir immédiatement pour le Congo. Conrad se rendit à Londres où il fit ses préparatifs de voyage, tandis que les célébrations en l'honneur de Stanley étaient à leur paroxysme.

Stanley était arrivé à Douvres le 26 avril. Il avait été transporté par train spécial à Londres où l'attendait une foule gigantesque. Le 3 mai, il fit un discours à St. James's Hall devant des milliers de personnes, dont la famille royale. Il fut nommé docteur *honoris causa* à Oxford et à Cambridge. Puis il y eut des célébrations dans le pays entier.

Conrad ne fut pas en mesure d'assister à toutes ces cérémonies. Le 6 mai, tandis que Stanley était reçu en audience par la reine Victoria, il retournait à Bruxelles et, le 10 mai, embarquait sur un bateau à destination de l'Afrique.

39

Quelle Afrique ? Le contexte fournit la réponse : Conrad se rendait dans l'Afrique de Stanley.

Stanley avait seize ans de plus que Conrad. Comme Conrad, il avait grandi en orphelin. Comme Conrad, il avait été adopté par une figure paternelle bienveillante. Conrad avait quatorze ans quand Stanley retrouva Livingstone et devint célèbre dans le monde entier. À quinze ans, Conrad prit la mer, exactement comme Stanley. Comme Stanley, Conrad changea de nom, de patrie et d'identité.

Et maintenant, les oreilles résonnant encore de ce concert de louanges, il se dirigeait vers le Congo de Stanley – sans rien savoir de la sombre vérité que dissimulait la légende de l'explorateur.

40

Le 28 juin 1890 (le jour même où Conrad quitta Matadi, à l'embouchure du Congo, pour se rendre à pied à Stanleyville, en amont), Stanley publia *In Darkest Africa*.

Le livre, qui se vendit à cent cinquante mille exemplaires, fut un succès énorme. Mais il n'attira pas seulement une attention élogieuse.

Le père de Barttelot publia les journaux de son fils pour le défendre contre Stanley. Au cours de l'automne, tous les participants européens de l'expédition firent paraître leur version de ce qui s'était réellement passé. En novembre et décembre 1890, tandis que Conrad était gravement malade dans un village africain, les journaux anglais comportaient, quasi quotidiennement, des articles pour ou contre Stanley.

Durant ses huit mois passés en Afrique, Conrad découvrit que la réalité divergeait d'une manière flagrante avec tous les discours flatteurs qu'il avait entendus avant son départ. Lorsque, au Nouvel An 1891, il retourna à Londres, malade et désenchanté, l'opinion publique en Angleterre avait commencé à évoluer.

Le débat se poursuivit durant toute l'année 1891. Les critiques les plus fortes et les plus détaillées furent celles de Fox Bourne dans *The Other Side of the Emin Pasha Expedition* (1891). Quand tout fut dit, un silence général recouvrit Stanley et son expédition.

41

Le silence se fit plus grand encore concernant Emin Pasha.

En Afrique, Stanley avait découvert avec effroi que l'homme pour qui il avait sacrifié tant de vies n'était point un noble pacha mais un Juif têtu originaire de Silésie.

Stanley le força à l'accompagner, mais il ne put l'obliger à apparaître en public. Emin protesta durant le voyage de retour en restant coi. Durant le banquet de bienvenue à Bagamoyo, il quitta la table sans se faire remarquer et finit dans la rue, sous le balcon, avec le crâne fracturé. On le conduisit à l'hôpital tandis que Stanley poursuivait sa marche triomphale.

Lorsque, en avril 1890, Stanley fut fêté à Bruxelles et à Londres comme le sauveur d'Emin, celui-ci végétait toujours à l'hôpital, oublié. Une nuit, il s'enfuit, à moitié aveugle et à moitié sourd, et se mit en chemin, à pied, en direction de « sa » province.

En octobre 1892, la fièvre qui entourait Stanley était définitivement passée. À ce moment, Emin était également parvenu à rentrer. Les derviches le trouvèrent et lui tranchèrent la gorge.

Quelques années auparavant, son « sauvetage » avait suscité en Europe un intérêt qui frôlait l'hystérie. Désormais, personne ne prêtait attention à sa mort.

42

Six ans plus tard, en octobre 1898, George Schweizer fit publier à Londres *Emin Pasha, His Life and Work, Compiled from His Journals, Letters, Scientific Notes and from Official Documents*. Pour la première fois, on racontait l'histoire d'Emin de son propre point de vue.

Le livre fut annoncé et critiqué largement en octobre et en novembre. En décembre, Conrad se mit à écrire *Au cœur des ténèbres*.

Tout comme Stanley a remonté le Congo pour sauver Emin, Marlow, dans le roman de Conrad, remonte le fleuve pour sauver Kurtz. Mais Kurtz ne veut pas être sauvé. Il disparaît dans les ténèbres et tente furtivement de retrouver « son » peuple – ce qu'avait également fait Emin. Kurtz n'est pas un portrait d'Emin. Au contraire, dans le roman de Conrad, tout le côté sympathique d'Emin est attribué au sauveteur. Le monstre, c'est Kurtz, l'homme qu'il faut sauver et qui emprunte des traits à Stanley.

Stanley aussi avait une « fiancée », Dolly, qui eut droit au mensonge qu'elle souhaitait, tout comme le monde blanc se vit servir les mensonges qu'il désirait – ce qui continue toujours.

Lorsque Marlow ment à la fiancée, à la fin du roman, il agit non seulement comme Stanley, mais également comme le faisait tout le public britannique pendant que Conrad écrivait son roman – c'est-à-dire qu'il mentait.

43

L'histoire adore les répétitions. À l'automne 1898, Stanley apparut une deuxième fois sous le nom de Kitchener [21].

Le général Horatio Herbert Kitchener, appelé « The Sirdar », avait réussi là où Stanley avait échoué : il avait vaincu les derviches et « sauvé le Soudan ».

Le 27 octobre 1898, il arriva à Douvres. Tout comme pour le retour de Stanley, des foules se rassemblèrent pour le fêter. Comme Stanley, il fut conduit à Londres en train spécial et obtint une audience auprès de la reine Victoria. Au cours du déjeuner de bienvenue, il affirma que la victoire sur les derviches avait ouvert la vallée du Nil sur toute sa longueur « aux influences civilisatrices de l'entreprise commerciale ».

Stanley n'avait pas dit autre chose à propos du Congo.

Les cinq semaines suivantes furent marquées par un tourbillon de festivités. À Cambridge, où Stanley avait reçu son doctorat *honoris causa*, Kitchener reçut le sien le 24 novembre. Quelques intellectuels qui s'étaient opposés à la distinction furent jetés tout habillés dans la Cam tandis que l'on tirait des feux d'artifice en l'honneur du « Sirdar ». Kitchener continua jusqu'à Édimbourg, où il fut nommé docteur *honoris causa* le 28 novembre. Et des célébrations eurent lieu dans tout le pays.

Il aurait été difficile de réussir une copie plus exacte du retour de Stanley. Dans les mêmes journaux qui rendaient compte de l'ouvrage sur Emin Pasha – ce livre qui montrait combien la ferveur précédente était infondée –, on trouvait les mêmes vivats et applaudissements, et l'écho des mêmes phrases creuses.

Personne ne posa de questions sur la victoire d'Omdurman. Personne ne se demanda comment il était possible que onze mille Soudanais eussent été tués tandis que les Britanniques n'avaient perdu que quarante-huit hommes. Personne ne s'interrogea sur le

fait que quasiment aucun des seize mille Soudanais blessés n'ait survécu [22].

Mais à Pent Farm, dans le Kent, un écrivain polonais en exil interrompit le roman qu'il était en train d'écrire et se mit à rédiger l'histoire de Kurtz et son « Exterminez toutes ces brutes ! ».

44

Je sors au soleil et, quand j'inspire, l'air me brûle la bouche comme la nourriture autrefois, quand j'étais petit et bien trop pressé pour attendre qu'elle ait refroidi, et qu'il me fallait l'apaiser en avalant sur-le-champ une grande gorgée de lait glacé.

Où trouver désormais ce lait froid qu'exige chaque respiration ?

45

À la bataille d'Omdurman, toute l'armée soudanaise fut anéantie sans même parvenir à tenir son ennemi à portée de tir.

L'art de tuer à distance devint très tôt une spécialité européenne. La course aux armements entre les États côtiers d'Europe, au XVII^e^ siècle, amena la création de flottes capables de combattre des objectifs stratégiques loin de leurs pays. Leurs canons étaient en mesure de détruire des forteresses jusqu'alors imprenables. Ils étaient encore plus efficaces contre des villages sans défense.

L'Europe préindustrielle possédait peu de ce qui était demandé dans le reste du monde. Notre principale exportation, c'était la force. Dans le monde entier, nous étions considérés comme des guerriers nomades, dans le style des Mongols et des Tartares. Eux régnaient perchés sur leurs chevaux, nous sur le pont de nos bâtiments [23].

Nos canons ne rencontrèrent guère de résistance parmi les peuples qui étaient plus avancés que nous. Les Moghols indiens ne possédaient pas de navires capables de supporter des feux d'artillerie ou de porter de lourdes pièces. Plutôt que de construire une flotte, les Moghols préférèrent s'assurer les services des États européens – qui se trouvèrent rapidement en position de les remplacer en tant que souverains.

Les Chinois avaient découvert la poudre au Xe siècle et fondu le premier canon au milieu du XIIIe siècle. Mais ils se sentaient tellement en sécurité dans leur partie du monde que, à partir du milieu du XVIe siècle, ils s'abstinrent de participer à la course aux armements navals.

En revanche, l'Europe du XVIe siècle, arriérée et pauvre en ressources, acquit le monopole des navires océaniques armés de canons capables de semer la mort et la destruction dans des lieux très distants. Les Européens devinrent les dieux des canons, lesquels semaient la mort bien avant que les armes de leurs ennemis soient à même de les atteindre.

Trois siècles plus tard, ces dieux avaient conquis un tiers de la planète. En fin de compte, leur empire reposait sur la puissance des canons de leurs bâtiments.

46

Au début du XIXe siècle, la plus grande partie du monde habité se situait encore hors de portée de l'artillerie navale.

Lorsque Robert Fulton fit remonter l'Hudson au premier bateau à vapeur, cela représenta une découverte de grande importance militaire. Très vite des centaines de vapeurs sillonnèrent les fleuves d'Europe. Et au milieu du XIXe siècle ces vapeurs commencèrent à porter les canons européens bien à l'intérieur de

l'Asie et de l'Afrique, ce qui marqua une ère nouvelle dans l'histoire de l'impérialisme [24].

Et aussi dans l'histoire du racisme. Beaucoup trop d'Européens interprétèrent en effet cette supériorité militaire en termes de supériorité intellectuelle, voire biologique.

Némésis est la déesse grecque de la Vengeance, celle qui punit la présomption et l'arrogance. Profonde ironie de l'Histoire, le premier vapeur à remorquer les navires britanniques sur le fleuve Jaune et le Grand Canal en direction de Pékin, en 1842, portait ce nom.

Bientôt les vapeurs ne furent plus utilisés comme remorqueurs de la flotte mais équipés d'une artillerie propre. La « canonnière » devint un symbole de l'impérialisme sur tous les grands fleuves – Nil, Niger, Congo –, permettant aux Européens de contrôler par les armes de vastes régions jusqu'alors inaccessibles.

Le vapeur était représenté comme porteur de lumières et de justice. Si, du haut du paradis, l'inventeur de la machine à vapeur peut observer les progrès de son invention ici-bas, sur Terre, écrivit Macgregor Laird dans *Narrative of an Expedition into the Interior of Africa by the River Niger* (1837), alors aucune autre application ne pourrait le réjouir davantage que de voir des centaines de vapeurs « apporter la paix et la bonne volonté entre les hommes dans les lieux les plus sombres de la Terre où règne la cruauté ».

C'était là la rhétorique officielle. À Omdurman, il fut démontré que la canonnière était également en mesure de tuer d'une manière commode et sûre, d'anéantir ses ennemis tout en demeurant aussi intouchable que les dieux.

Jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, les armes à feu du tiers-monde pouvaient se mesurer à celles de l'Europe. L'arme standard était un fusil, chargé par le canon (lisse), qui était également fabriqué par les forgerons de village en Afrique.

Le fusil était une arme terrifiante pour ceux qui l'entendaient pour la première fois. Mais sa portée ne dépassait guère la centaine de mètres. Il fallait au moins une minute pour le recharger. Même par temps sec, trois coups sur dix faisaient long feu et, sous la pluie, l'arme cessait tout simplement de fonctionner.

Un bon archer tirait plus vite, plus loin et avec une plus grande précision. Il était seulement inférieur dans sa capacité à tirer à travers un blindage.

C'est pour cela que les guerres coloniales de la première moitié du XIX^e^ siècle furent longues et coûteuses. Même s'ils disposaient d'une armée de cent mille hommes en Algérie, les Français progressaient lentement, puisque les armes de l'infanterie des deux camps étaient comparables.

Mais avec la capsule fulminante, on obtint un fusil dont seulement cinq coups sur mille faisaient long feu. Par ailleurs, le canon rayé améliora grandement la précision.

En 1853, les Britanniques commencèrent à remplacer leurs vieilles armes par des fusils Enfield, qui étaient efficaces jusqu'à cinq cents mètres et qui tiraient plus vite parce que la balle y était contenue dans une cartouche en papier. Les Français adoptèrent un fusil similaire. Les deux armes furent tout d'abord utilisées dans les colonies.

Mais ces armes étaient toujours lentes et difficiles à manier. Elles émettaient des bouffées de fumée qui dévoilaient la position du tireur, et les cartouches en papier étaient sensibles à l'humidité. En outre le soldat était obligé de se lever pour recharger.

La Prusse troqua ses fusils à chargement par le canon pour des fusils à chargement par la culasse, inventés par Dreyse. L'arme fut testée pour la première fois en 1866, lors de la guerre austro-prussienne pour l'hégémonie de l'Allemagne. À la bataille de Sadowa, les Prussiens étaient allongés sur le sol et tiraient sept coups avec leurs fusils Dreyse tandis que, dans le même temps, les Autrichiens, debout, tiraient un coup. L'issue était évidente.

Les États européens se lancèrent dans une course pour remplacer les fusils anciens par des fusils à chargement par la culasse. Les Britanniques transformèrent la cartouche en papier en une cartouche en cuivre qui protégeait la poudre durant le transport, éliminait la fumée et propulsait la balle trois fois plus loin que celle du fusil Dreyse.

En 1869, les Britanniques abandonnèrent l'Enfield pour le Martini-Henry, la première véritable arme de la nouvelle génération : rapide, précise, insensible à l'humidité et aux secousses. Les Français produisirent alors le fusil Gras, les Allemands le Mauser.

Ainsi, les Européens étaient supérieurs à tout opposant issu des autres continents. Les dieux des armes conquirent un autre tiers de la planète.

48

Les armes nouvelles permirent même à un Européen voyageant seul en Afrique de s'adonner à une brutalité quasiment illimitée tout en restant impuni. Carl Peters, le fondateur de la colonie de l'Afrique-Orientale allemande, décrit dans *Die Deutsche Emin Pasha Expedition* (1891) comment il força les Vagogo à se soumettre.

Le fils du chef vint au camp de Peters et se plaça « sans gêne » devant l'entrée de la tente. « Lorsque je lui demandai de se déplacer, il eut un ricanement impudent et resta sur place. »

Peters le fit fouetter à la chicotte. En entendant les cris, les guerriers vagogo accoururent pour tenter de le libérer. Peters tira « dans le tas » et en tua un.

Une demi-heure plus tard, le sultan envoya un messager demander la paix. Ce à quoi Peters répondit :

« Le sultan aura la paix, mais la paix éternelle. Je vais montrer aux Vagogo ce que sont les Allemands… Je pillerai les villages, mettrai le feu aux maisons et détruirai tout ce qui ne brûlera pas ! »

Les maisons s'avérèrent difficiles à brûler et durent être détruites à coups de hache. Pendant ce temps, les Vagogo se rassemblèrent et tentèrent de protéger leurs foyers. Peters dit à ses hommes :

« "Je vais vous montrer quel genre de racaille nous avons en face de nous. Restez là, je vais mettre seul les Vagogo en fuite."

« Sur ces paroles, je suis allé vers eux en criant hourra, et une centaine d'entre eux détalèrent.

« Je ne mentionne pas tout cela pour faire apparaître notre conduite sous un jour héroïque, mais simplement pour montrer quelle espèce d'êtres sont ces Africains en général, et combien sont exagérées les idées que l'on se fait en Europe de leurs capacités guerrières, ainsi que des moyens nécessaires à leur soumission.

« Vers trois heures, je marchai vers le sud en direction des autres villages. Partout, le même spectacle. Après une brève résistance, les Vagogo s'enfuyaient, des torches étaient jetées dans les maisons, et les haches se chargeaient de détruire tout ce qui n'avait pu l'être par le feu. Ainsi, à quatre heures et demie, douze villages étaient brûlés… À cause des nombreux tirs, mon fusil était tellement chaud que je pouvais à peine le tenir. »

Avant de quitter leurs villages, Peters cria aux Vagogo qu'ils le connaissaient un peu mieux désormais. Il avait l'intention de rester aussi longtemps qu'il demeurerait un être en vie, un village à brûler ou un bœuf à emporter.

Puis le sultan demanda quelles étaient les conditions de paix.

« Dites à votre sultan que je ne veux aucune paix avec lui. Les Vagogo sont des menteurs et doivent être éliminés de la surface de la Terre. Mais si le sultan souhaite être l'esclave des Allemands, alors lui et les siens pourront peut-être vivre. » À l'aube, le sultan envoya trente-six bœufs et d'autres cadeaux. « Je me suis alors laissé persuader de lui accorder un traité par lequel il était placé sous suzeraineté allemande. »

Grâce aux armes nouvelles, les conquêtes coloniales devinrent d'une rentabilité sans pareille. Dans bien des cas, leur coût se limitait à peu de chose près aux cartouches nécessaires aux assassinats.

Carl Peters fut nommé commissaire allemand des terres qu'il avait conquises. Au printemps 1897, il fut poursuivi par le tribunal de Berlin et condamné (après un procès à scandale qui fut attentivement suivi, même par la presse britannique) pour le meurtre d'une maîtresse noire. Il fut en fait condamné non tant pour le meurtre que pour cette relation sexuelle. Les innombrables meurtres commis par Peters lors de la conquête de la colonie de l'Afrique-Orientale allemande furent considérés comme tout à fait naturels et restèrent impunis [25].

49

Une nouvelle génération d'armes fit rapidement son apparition : les fusils à répétition. En 1884, le Français Vieille inventa la poudre sans fumée (ou poudre blanche) qui permettait aux soldats

de demeurer invisibles quand ils tiraient. Elle comportait d'autres avantages, comme une meilleure déflagration et une moindre sensibilité à l'humidité. Le calibre du fusil, 19 mm, put être réduit à 8 mm, ce qui augmentait énormément la précision de l'arme.

La mitrailleuse apparut en même temps que la poudre blanche. Hiram S. Maxim fabriqua une arme automatique facile à porter et qui tirait onze coups à la seconde. Les Britanniques équipèrent rapidement leurs troupes coloniales d'armes automatiques. Elles furent employées contre les Ashanti en 1874 et en Égypte en 1884.

À la même époque, grâce à la bessemérisation et à d'autres processus, l'acier était si bon marché que l'on pouvait l'employer pour la fabrication d'armes à grande échelle. En revanche, en Afrique et en Asie, les forgerons et les armuriers locaux n'étaient plus capables de fabriquer des copies de ces armes nouvelles. Ils ne disposaient pas du matériau requis : l'acier industriel.

À la fin des années 1890, le fusil avait achevé sa révolution. Tous les fantassins européens pouvaient tirer – allongés, sans être découverts, par tous les temps – quinze coups durant quinze secondes sur des cibles situées jusqu'à un kilomètre.

Les nouvelles cartouches étaient particulièrement adaptées au climat tropical. Mais sur les « sauvages » la balle n'avait pas toujours l'effet souhaité. Ils continuaient leur charge même après avoir été touchés quatre ou cinq fois.

La solution fut apportée par la balle dum-dum, qui tire son nom de l'usine de Dumdum, près de Calcutta, où elle fut inventée et brevetée en 1897. L'ogive cisaillée en croix de la balle cause des blessures particulièrement graves, qui guérissent très mal. L'utilisation de la balle dum-dum fut prohibée entre États « civilisés » par la première conférence internationale de la paix de La Haye en 1899. Ces munitions furent réservées pour la chasse au gros gibier et les guerres coloniales.

À Omdurman, en 1898, on testa pour la première fois le nouvel arsenal européen – canonnière, mitrailleuse, fusils à répétition et balles dum-dum – contre un ennemi supérieur en nombre et très résolu.

L'un des peintres de la guerre les plus guillerets, Winston Churchill, futur prix Nobel de littérature, était correspondant de guerre pour *The Morning Post*. Il a décrit la bataille dans son autobiographie, *My Early Life* (*Mes aventures de jeunesse*, 1930).

50

« Jamais l'on ne verra rien d'équivalent à la bataille d'Omdurman, écrit Churchill. Ce fut le dernier maillon de la longue chaîne de ces conflits spectaculaires dont la splendeur frappante et majestueuse a tant fait pour conférer de l'éclat à la guerre. »

Grâce aux vapeurs et à une nouvelle voie de chemin de fer, les Européens étaient ravitaillés, même en plein désert, et disposaient de provisions de toutes sortes :

« De nombreuses bouteilles d'aspect engageant, de grands plats de bœuf en conserve et de pickles divers. Cette vision réconfortante, surgissant comme par enchantement dans le désert juste avant la bataille, remplit mon cœur d'une gratitude bien supérieure à celle que l'on ressent habituellement lorsque l'on dit le bénédicité.

« J'attaquai le bœuf et les boissons fraîches avec force concentration. Tout le monde débordait d'entrain et de bonne humeur. Cela rappelait un déjeuner aux courses avant le derby.

« "Va-t-il réellement y avoir une bataille ? demandai-je.

« – Dans une heure ou deux", répondit le général. »

Churchill pensa que c'était un « grand moment à vivre » et mangea d'une bonne fourchette. « Bien sûr, nous allions gagner. Bien sûr, nous allions les faucher. »

Mais la bataille n'eut pas lieu ce jour-là. À la place, tout le monde se concentra sur les préparatifs du dîner. Une canonnière approcha et les officiers, « impeccables dans leurs uniformes blancs », lancèrent à terre une grosse bouteille de champagne. Churchill avança, de l'eau jusqu'aux genoux, attrapa le précieux cadeau et le rapporta triomphalement au mess.

« Cette sorte de guerre était pleine de frissons fascinants. Ce n'était pas comme la Grande Guerre. Personne ne s'attendait à être tué… Pour le plus grand nombre de ceux qui prirent part à ces petites guerres d'Angleterre, dans ces temps légers et disparus, il n'y avait que le côté sportif d'un jeu splendide. »

51

Malheureusement, les Britanniques ne profitèrent guère de ce jeu splendide. Leurs ennemis comprirent par trop rapidement qu'il était vain de lutter contre les armes modernes. Ils abandonnèrent avant que les Britanniques aient le plaisir de les exterminer.

Lord Garnet Wolseley, qui commanda les troupes britanniques lors de la première guerre contre les Ashanti, en 1874-1876, rencontra de la résistance et y prit réellement plaisir. « C'est seulement par l'expérience de la sensation que nous apprenons quelle joie intense et captivante, et ce, même à l'avance, peut apporter l'attaque de l'ennemi… Toutes les autres sensations ne sont que le tintement d'une sonnette comparé au vacarme de Big Ben [26]. »

La deuxième guerre contre les Ashanti, en 1896, n'offrit aucune occasion d'expériences semblables. À deux jours de marche de Koumassi, la capitale, Robert Baden-Powell, le futur fondateur du scoutisme, qui commandait l'avant-garde, reçut un émissaire qui proposa une reddition sans condition.

À son grand dépit, Baden-Powell ne put tirer un seul coup de feu sur les indigènes. Pour déclencher les hostilités, les Britanniques entreprirent des provocations extrêmes. Le roi des Ashanti fut arrêté avec toute sa famille. Lui et sa mère furent forcés de ramper à quatre pattes jusqu'aux officiers britanniques qui, assis sur des boîtes de biscuits, reçurent leur capitulation.

Dans *Au cœur des ténèbres*, l'arlequin décrit comment les indigènes s'approchaient de leur idole, Kurtz, en rampant à quatre pattes. Marlow réagit violemment. Il recule en criant qu'il ne veut pas entendre parler de cérémonies pareilles. La pensée de chefs en train de ramper lui semble encore plus insupportable que la vision de têtes humaines en train de sécher sur des pieux autour de la maison de Kurtz.

La réaction est compréhensible lorsque l'on voit les images de la cérémonie de capitulation à Koumassi deux ans plus tôt. Ces dessins, que l'on trouvait dans toute la presse illustrée, sont l'expression d'une arrogance raciste qui ne recule pas devant la plus extrême humiliation de l'ennemi.

Cette fois-ci, les Britanniques ne purent faire usage de leurs armes. C'est avec une tristesse certaine qu'ils regagnèrent la côte. « J'ai réellement apprécié cette excursion, écrit Baden-Powell à sa mère, bien qu'il n'y ait eu aucune bataille, ce qui, je le crains, exclut que nous recevions la moindre médaille ou décoration [27]. »

Parfois cependant les provocations réussissaient [28].

Les consuls britanniques à l'embouchure du Bénin avaient suggéré pendant des années qu'il fallait conquérir le royaume du Bénin. Le commerce l'exigeait et l'expédition couvrirait ses frais en pillant les réserves d'ivoire du roi du Bénin. Le Foreign Office considéra cependant que la chose était trop coûteuse.

En novembre 1896, la proposition fut à nouveau défendue par le consul temporaire, le lieutenant Phillips. Les provisions et les munitions étaient prêtes pour l'assaut, lui-même programmé pour février-mars 1897. La réponse du Foreign Office arriva le 7 janvier. Comme toujours, elle était négative.

Mais le lieutenant Phillips était sûr de son fait. Le 2 janvier, il était déjà parti avec neuf autres Blancs et deux cents porteurs noirs rendre une visite de courtoisie au roi du Bénin.

Le soir même, il reçut un émissaire qui lui demanda de repousser sa visite d'un mois, étant donné que le roi était occupé par les cérémonies qui précédaient les fêtes religieuses annuelles.

Phillips poursuivit.

Le lendemain soir, de nouveaux messagers prièrent instamment les Blancs de s'en retourner. Phillips envoya au roi sa cravache – une insulte délibérée – et continua.

Le jour suivant, 4 janvier, huit Blancs et leurs porteurs furent tués dans une embuscade.

Le 11 janvier, la nouvelle du « *Benin disaster* » parvint à Londres. La presse écuma et cria vengeance. L'attaque du Bénin, que le lieutenant Phillips avait préparée en détail dès le mois de novembre, mais qui avait été refusée en janvier, fut donc réalisée comme une expédition punitive destinée à venger sa mort.

Malgré une résistance acharnée, Benin City fut prise par les Britanniques le 18 février. La ville fut pillée et rasée.

Jamais on ne se préoccupa du nombre de Béninois tués par les troupes britanniques. Au lieu de cela, les magazines illustrés

exagérèrent de manière sensationnelle les sacrifices humains du roi du Bénin – les crânes luisaient sur le sol comme des anémones des bois, preuve indéniable que jamais un Béninois ne mourait de mort naturelle. Dans le livre du capitaine R. H. Bacon, *The City of Blood* (1897), les crucifiés qui pendaient, entrailles ouvertes, étaient présentés comme la raison véritable justifiant que la civilisation conquière le Bénin.

Il est certain que, lorsque les premiers lecteurs d'Au *cœur des ténèbres* lurent deux ans plus tard que Kurtz s'était fait adorer comme un dieu et participait à des rites innommables – « *unspeakable rites* » –, ce furent les images du Bénin qui leur vinrent à l'esprit. Ils se rappelèrent les descriptions de la puanteur des charniers, où les vivants et les morts gisaient entremêlés, et celles des idoles couvertes de sang séché.

Ces « idoles » comptent aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre mondiaux de l'art. Mais la description, faite par la presse, du Bénin comme l'enfer particulier des races noires était si forte que les Britanniques ne pouvaient pas voir la valeur artistique de ces sculptures. Elles furent vendues à Londres comme des curiosités, afin de payer les coûts de l'expédition punitive. Les musées allemands les achetèrent à bas prix.

53

Que ressentait le roi du Bénin alors qu'il était chassé comme une bête sauvage dans la forêt tandis que sa capitale était en flammes ? Que ressentait le roi des Ashanti quand il rampa vers les boîtes de biscuits afin d'embrasser les bottes de ses maîtres britanniques ?

Personne ne le leur a demandé. Personne n'a écouté ceux qui étaient soumis par les armes des dieux. C'est seulement en de rares occasions que nous les entendons s'exprimer.

À la fin des années 1880, la British South Africa Company monta du Sud vers le Matabeleland – dans l'actuel Zimbabwe. En 1894, les Matabélé étaient vaincus. La compagnie partagea leurs pâturages entre des spéculateurs et des aventuriers blancs, réduisit leurs troupeaux de deux cent mille à quatorze mille têtes de bétail et leur interdit de porter des armes. Des patrouilles de la mort appliquaient la loi martiale, les ouvriers furent recrutés de force, et toute personne qui protestait était abattue sur-le-champ.

Quand la rébellion éclata en 1896, la compagnie appela des troupes britanniques. Baden-Powell en fit partie, tout heureux de pouvoir enfin « tenter sa chance » contre un ennemi « qui n'est guère en mesure d'infliger des pertes à des soldats entraînés ».

Dès la première bataille, lui et ses troupes tuèrent deux cents « indigènes », tandis qu'un seul Européen fut tué [29].

Il était devenu facile et amusant de tuer.

Mais dans ce cas, le prix à payer était encore trop élevé, car l'armée était intervenue à la demande de la compagnie et se faisait payer pour ses services. Après quelques mois de combats, la compagnie se trouvait au bord de la faillite. Afin d'obtenir la paix, Cecil Rhodes et d'autres dirigeants blancs furent obligés, le 21 août 1896, d'écouter les Noirs.

54

« Je me suis rendu une fois en personne à Bulawayo, dit Somabulano. Je suis venu présenter mes hommages au *Chief Magistrate*. J'étais accompagné de mes *indunas* et de mes serviteurs. Je suis un chef. Il est attendu de moi que je me déplace avec une suite et des conseillers. Je suis arrivé tôt le matin à Bulawayo, avant que le soleil n'ait séché la rosée. Je me suis installé devant le tribunal et j'ai fait porter des messages au *Chief*

Magistrate lui indiquant que j'attendais de pouvoir lui présenter mes hommages. Je suis resté là jusqu'à ce que les ombres du soir soient longues. Et là… J'ai envoyé de nouveaux messages au *Chief Magistrate* et lui ai dit que je ne souhaitais nullement le bousculer d'une manière impolie ; j'attendrais son bon plaisir, mais mes gens avaient faim ; et lorsque des hommes blancs venaient me trouver, il était de coutume que je tue ce qu'ils devaient manger. La réponse qui m'est parvenue du *Chief Magistrate* était que la ville était pleine de chiens errants ; des chiens pour des chiens ; nous n'avions qu'à les tuer si nous étions capables de les attraper. »

Le pasteur de lord Grey, le père Bihler, était convaincu qu'il fallait exterminer les Noirs. « Il soutient que la seule chance pour l'avenir de cette race est d'exterminer toute la population, mâles et femelles, au-dessus de quatorze ans », écrivit Grey à sa femme, le 23 janvier 1897. De son côté, il refusait de souscrire à une conclusion aussi pessimiste. Mais l'idée de l'extermination était à portée de main, fort tentante, et la presse de l'homme blanc ne cessait de la reprendre.

Les chefs africains étaient bien conscients que leurs peuples risquaient d'être exterminés. Somabulano lui-même mentionne cette menace dans son discours lors des négociations de paix :

« Vous êtes venus, vous avez vaincu. Le plus fort prend la terre. Nous avons accepté votre autorité. Nous avons vécu sous celle-ci. Mais pas comme des chiens ! Si nous devons vivre comme des chiens, il vaut mieux mourir. Vous ne ferez jamais des chiens des Amandabélé. Vous pouvez les exterminer, mais les enfants des étoiles ne seront jamais des chiens [30]. »

À Omdurman, la plus forte résistance militaire africaine fut écrasée. C'est dans le livre de Churchill *The River War* (1899), écrit immédiatement après l'événement, que cette bataille est le mieux décrite. Voici ce qui se produisit au matin du 2 septembre 1898 :

« Les drapeaux blancs avaient presque dépassé la crête. Encore une minute et ils seraient pleinement visibles par les batteries. Se rendaient-ils compte de ce qui les attendait ? Ils formaient une masse dense, à deux mille huit cents yards de la 32e batterie de campagne et des canonnières. Les portées étaient connues. C'était une simple question mécanique…

« L'esprit était fasciné par l'horreur à venir. Je la voyais déjà. Dans quelques secondes, une destruction immédiate s'abattrait sur ces hommes courageux. Ils franchirent la crête et se trouvèrent pleinement exposés à la vue de toute notre armée. Leurs bannières blanches les mettaient bien en évidence. Lorsqu'ils virent le camp de leurs ennemis, ils déchargèrent leurs fusils dans un grand vacarme et augmentèrent l'allure… Pour un moment, les drapeaux blancs avancèrent en bon ordre, toute la division franchit la crête et fut exposée au feu.

« Environ vingt obus les frappèrent dans la première minute. Certains explosèrent en l'air, d'autres au milieu de leurs visages. D'autres encore s'enfoncèrent dans le sable et, en explosant, projetèrent des nuages de poussière rouge, des éclats et des balles dans leurs rangs. Les drapeaux blancs pointèrent dans toutes les directions. Pourtant ils se relevèrent immédiatement, comme d'autres hommes s'avancèrent pour mourir pour la cause sacrée des Mahdis et pour la défense du successeur du Vrai Prophète et du Seul Dieu. *Ce fut une vision terrible, car ils ne nous avaient encore infligé aucune perte, et cela semblait un avantage injuste que de les frapper aussi cruellement alors qu'ils ne pouvaient riposter*. »

Le caractère suranné de cette description est particulièrement évident dans la dernière phrase. Des valeurs démodées d'honneur

et de fair-play, une admiration désuète pour une bravoure vaine n'ont pas encore été totalement remplacés par la conception moderne qui veut que la supériorité technique comporte le droit indiscutable d'éliminer l'ennemi, même quand celui-ci est sans défense.

56

« À huit cents yards, une ligne inégale d'hommes s'approcha désespérément, face au feu impitoyable, poursuit Churchill. Des bannières blanches vacillèrent et tombèrent, des silhouettes blanches s'écroulèrent par douzaines…

« Les fantassins tiraient régulièrement et impassiblement, sans hâte ni excitation, car l'ennemi était loin… En outre, les soldats étaient pris par leur tâche et faisaient de leur mieux. Mais, bien vite, cet acte purement mécanique devint monotone.

« Les fusils devinrent chauds – si chauds qu'il fallut les changer pour ceux des compagnies de réserve. Les mitrailleuses Maxim épuisèrent toute l'eau contenue dans leurs manchons… Les douilles vides tombaient en tintant sur le sol et formèrent bientôt un tas sans cesse croissant à côté de chaque homme.

« *Et durant tout ce temps, sur la plaine, les balles fendaient les chairs, brisaient les os en éclats* ; *le sang giclait de blessures terribles* ; *des hommes vaillants avançaient dans un enfer de métal sifflant, d'explosions d'obus et de nuées de poussière – ils souffraient, perdaient espoir et mouraient*. »

La sympathie de Churchill pour la situation de l'adversaire ne concernait pas un ennemi en déroute – ce dont nous devrions nous souvenir après la victoire du général Schwarzkopf en Irak. Elle concernait un ennemi qui attaquait toujours et qui, s'il n'était pas arrêté, se serait bientôt montré supérieur. Le calife avait déployé

quinze mille hommes dans cette attaque frontale. Churchill trouve le plan d'attaque raisonnable et bien pensé, excepté sur un point essentiel : il était basé sur une sous-estimation fatale de l'efficacité de l'armement moderne.

« La grande armée des derviches, qui avait avancé au lever du soleil, pleine d'espoir et de courage, fuyait désormais dans la plus extrême déroute, poursuivie par le 21e lanciers, et laissait derrière elle plus de neuf mille morts et davantage encore de blessés.

« Ainsi s'acheva la bataille d'Omdurman – la plus éclatante victoire jamais remportée sur les barbares par les armes de la science. En cinq heures, la plus forte armée de sauvages jamais dressée contre une puissance européenne moderne avait été détruite et dispersée, sans guère de difficultés, avec, en comparaison, peu de risques et des pertes insignifiantes pour les vainqueurs. »

57

Pendant quelques semaines, en octobre 1898, il sembla que la victoire d'Omdurman allait déboucher sur une grande guerre en Europe [31]. Les Français occupèrent le petit avant-poste de Fachoda, au sud d'Omdurman, et exigèrent une part du butin remporté par Kitchener. Jour après jour, la presse patriotique des deux pays fit donner ses plus lourds canons, tandis que l'Europe s'approchait de plus en plus de l'abîme.

Mais, finalement, le 4 novembre, lors d'un dîner de gala à Londres où Kitchener reçut le trophée de la victoire – une épée en or d'un mauvais goût monstrueux –, le message parvint que les Français avaient cédé. La crise de Fachoda était terminée. La Grande-Bretagne restait la superpuissance indiscutée et Rudyard Kipling, le grand poète de l'impérialisme, écrivit :

Take up the white man's burden
Send forth the best ye breed
Go bind your sons to exile
To serve your captives need [32].

58

Tandis que Kipling écrivait *Le Fardeau de l'homme blanc*, Joseph Conrad écrivait *Au cœur des ténèbres*. La principale expression de l'idéologie impérialiste apparut en même temps que son antipode dans le monde des lettres. Les deux œuvres furent créées sous l'influence de la bataille d'Omdurman.

Dans *Un paria des îles* (1896), Conrad avait déjà décrit ce que cela représentait de se trouver sous le feu de l'artillerie de marine. Autour de Balabatchi, le sol est pavé de sang, les maisons sont en flammes, les femmes crient, les enfants pleurent, les mourants expirent. Ils meurent sans une chance, « frappés avant même d'avoir pu voir leur ennemi ». Leur courage est vain contre un adversaire invisible et hors de portée.

Un des survivants, la fille du chef, se rappelle surtout cette invisibilité de l'assaillant : « Et vinrent les hommes blancs, qui répandirent la mort de loin… »

Peu d'écrivains occidentaux ont décrit avec autant de sympathie la colère impuissante en face d'une force supérieure qui tue sans avoir à descendre à terre, qui l'emporte sans même être présente.

Le roman venait juste d'être publié lorsque se déroula la bataille d'Omdurman. Dans *Au cœur des ténèbres*, écrit durant l'enthousiasme patriotique qui suivit le retour de Kitchener, Conrad ouvre la boîte et examine un à un ce que l'historien Daniel Headrick appelle « les outils de l'impérialisme ».

L'artillerie navale qui fait feu sur un continent. Les voies de chemin de fer qui facilitent le pillage du continent. Les vapeurs qui

transportent les Européens et leurs armes au cœur de ce continent. « Les foudres de Jupiter » qui sont portées en procession derrière le brancard de Kurtz : « deux fusils de chasse, une carabine de gros calibre et une autre, légère, à répétition ». Les Winchester et les Martini-Henry qui crachent le plomb sur les Africains.

Marlow entend les Blancs qui disent : « Eh ! On a dû sacrément les massacrer dans la jungle. Hein ? Qu'est-ce que vous en pensez ? »

« Nous les approchâmes avec la puissance d'un dieu », écrit Kurtz dans son rapport à la Société internationale pour l'abolition des coutumes barbares. Par là, il veut parler des armes. Ce sont elles qui conféraient une puissance divine.

Dans le poème de Kipling, la mission impérialiste est un impératif éthique. C'est également ainsi qu'elle est présentée par Kurtz, qui se drape dans un nuage de rhétorique kiplingienne. C'est seulement dans une note à son verbiage que l'on perçoit quelle est l'intention réelle de cette mission, pour Kurtz comme pour Kitchener, à la station comme à Omdurman : « Exterminez toutes ces brutes ! »

VERS TAM

59

Les bus qui parcourent les six cent soixante kilomètres entre In Salah et Tamanrasset sont des camions Mercedes modifiés, peints en orange pour être bien visibles dans les nuages de sable. Le compartiment passager à l'arrière ressemble à une cloche à plongeur avec de petits judas au lieu de fenêtres. C'est bondé, il fait une chaleur insupportable et il n'y a rien qui ressemble à des amortisseurs – il faut les apporter avec soi, dans son propre corps.

J'ai peur, comme d'habitude. Mais quand je ne peux plus repousser le départ, quand je me retrouve là, à l'aube, avec mon chargement, blotti avant le bond, je suis une nouvelle fois heureux d'être où je suis.

Le Sahara s'étend en dessous de moi, comme le filet des pompiers. Il n'y a qu'à sauter.

Le jour commence avec des dunes de sable blanches, exquises et coniques comme de la crème fouettée. Des panneaux de signalisation mangés par le sable, aux symboles à moitié effacés. Lorsque la route change de direction, le sable change aussi de couleur – les dunes blanches deviennent d'un gris de cendre, jaunes, rouges, marron et même noires quand la lumière tombe d'un autre côté.

Puis surgissent les premières montagnes, d'un noir d'encre, bleuâtres, calcinées. Elles sont profondément érodées, entourées de masses de rochers qui ressemblent à des scories rejetées par une forge immense. Quelques rares tamaris, la plupart desséchés et morts. Le chauffeur les ramasse pour faire du feu, le soir venu.

Le bus s'arrête pour la nuit à Arrak, où il y a un petit café qui se qualifie de restaurant et d'hôtel. On dort deux par deux dans des huttes de paille, sur des matelas directement posés sur le sol. À la lueur de la lampe de poche, je lis *La Machine à explorer le temps*, de H. G. Wells.

Conrad l'a lu également. Je constate qu'il a beaucoup appris chez Wells.

60

Sur la carte, on croirait que la route va s'améliorer après Arrak, mais c'est toujours le même grincement des quatre roues motrices, en première, en seconde. La route ne sert qu'à indiquer la direction : on roule directement dans le désert, sur une zone pistée large d'environ un kilomètre, en cherchant sans cesse dans un enchevêtrement de pistes la plus praticable.

De temps en temps, de grands nuages de fumée laissés par d'autres véhicules apparaissent à l'horizon et se rapprochent lentement. Vers midi, ces fumées se mêlent aux nuages de sable soufflés par le vent dans la soirée. Ils brouillent le soleil couchant avec un épais brouillard d'où seuls émergent quelques montagnes et tamaris.

Les rochers sont anciens et fatigués, leurs formes font penser à des vertèbres tombées de la colonne vertébrale d'une montagne. Près de Tam, à l'intérieur du massif du Hoggar, les sommets sont plus élevés, le centre des montagnes offre davantage de résistance

– mais, même là, le paysage témoigne surtout de la force terrible de l'érosion.

On avance pendant des kilomètres dans un désert de tessons, à la recherche d'une réalité qui a été irrémédiablement détruite.

Je sursaute quand j'aperçois mon visage dans le miroir. Même moi, j'ai été exposé aux forces de l'érosion, au soleil et au vent, à la chaleur et au froid qui désagrègent les montagnes. Ça se voit.

61

Tam est la capitale du sud de l'Algérie, une ville internationale, en contact proche avec le Niger et le Mali voisins, grâce au transit, aux flots de réfugiés et à la contrebande.

Expéditions dans le désert et charters de touristes européens, tous passent tôt ou tard par Tam, et tous se perdent dans les couloirs de l'hôtel *Tahat*.

Ses architectes avaient un faible prononcé pour la symétrie. L'hôtel compte seize points rigoureusement identiques d'où partent, dans quatre directions, des couloirs rigoureusement identiques.

Lorsque le réceptionniste crie que j'ai la Suède au téléphone, je fonce comme un dératé dans le labyrinthe jusqu'à ce que je finisse, hors d'haleine, par trouver le bon endroit ; dans le combiné, j'entends mes essoufflements, violemment accentués, passer d'un relais à l'autre – Ouargla, Alger, Paris. Effacée par ces énormes répercussions, la voix de ma fille disparaît et se fait plus faible qu'un murmure. Je dois me résoudre à abandonner, vaincu par mon propre écho.

Une des femmes de ménage emmène avec elle un petit bébé qu'elle pose sur le sol carrelé du placard à balais avant d'entamer son travail. Le nourrisson hurle de huit heures du matin jusqu'à la

fin de l'après-midi ; à cette heure, il est tellement épuisé qu'il pousse à peine quelques gémissements pitoyables.

Si un adulte criait d'une manière aussi douloureuse, aussi torturée, combien de temps se passerait-il avant que quelqu'un ne réagisse ? Mais les enfants – les enfants pleurent, c'est bien connu. Tout le monde semble trouver la chose parfaitement naturelle.

62

C'est dans le dos que l'on sent le manque et l'absence.

De face, on peut sauvegarder les apparences. À défaut d'autre chose, le visage peut toujours se refléter dans le miroir. C'est le bas de la nuque qui est solitaire.

On peut prendre son estomac dans ses bras, l'enserrer. Mais il reste le dos, seul, isolé.

C'est pourquoi les nymphes et les djinns sont représentés avec le dos évidé ou creusé – personne ne presse jamais un ventre chaud contre eux. C'est ici que travaille la gouge de la solitude.

On ne rencontre pas la solitude. Elle s'approche de nous par-derrière, elle arrive dans notre dos.

63

Conrad perdit sa mère quand il avait sept ans, et son père quand il en avait onze. Il émigra de Pologne en France, de France en Angleterre. Il servit sur seize navires différents. Chaque fois qu'il changeait de pays ou de navire, il devait trouver de nouveaux amis ou rester seul.

Puis il troqua la solitude du marin contre celle de l'écrivain. Son épouse tenait la maison. C'était chez ses amis qu'il cherchait des échos et des confirmations.

Un des amis les plus anciens de Conrad s'appelait Hope et vivait dans un petit village, Stanford-le-Hope. Après son mariage, Conrad vint s'installer avec son épouse à Stanford-le-Hope pour être proche de son ami.

Marlow raconte l'histoire de Kurtz à un petit cercle de quatre amis. C'était exactement le genre de cercle que Conrad avait cherché toute sa vie. En 1898, il pensait l'avoir enfin trouvé.

Lorsqu'il commença à écrire *Au cœur des ténèbres*, il venait juste de quitter Stanford-le-Hope pour s'installer à Pent Farm, dans le Kent. Ce faisant, il se retrouva aussi au milieu d'un cercle d'amis écrivains qui vivaient à proximité les uns des autres. Ils sont tous là en tant qu'auditeurs invisibles de l'histoire de Marlow.

64

J'ai dressé une table pour commencer à travailler, mais j'ai de gros problèmes avec la poussière qui envahit les disquettes. Tamanrasset est aussi sèche qu'un jour de début du printemps à Pékin. La ville, venteuse et aride, est constamment drapée dans un nuage de sa propre poussière.

Et comme le vent de Pékin apporte avec lui le désert de Gobi, ces vents apportent le Sahara – c'est du reste le même désert qui continue à travers la Libye et l'Égypte, le Moyen-Orient et l'Iran, le Balouchistan, l'Afghanistan, le Sin-kiang, jusqu'au désert de Gobi. Tous ces millions de kilomètres carrés de poussière montrent une propension très nette à se rejoindre à Tamanrasset et à s'amasser précisément sur mes disquettes.

Des tas d'animaux et de gens ne cessent de traverser le lit de rivière asséché qui, à Tam, est l'équivalent de Hyde Park. Des chameaux fatigués baissent la tête et soufflent dans la poussière

pour voir si elle dissimule quelque chose de comestible, des chèvres patientes broutent des bouts de papier.

Des femmes arrivent avec leur fardeau, non pas sur les hanches, comme à In Salah, mais sur la tête. Des groupes de gamins traînent dans le coin, chaque pas soulève un nuage de poussière. Si le parc est le poumon de la ville, celui-ci est comme le sac d'un aspirateur.

Mais Tam a une spécialité. Il y a une route, une véritable autoroute, sur laquelle on pourrait traverser l'oued avec des chaussures vernies – si nécessaire. Elle est réservée à l'armée.

Un officier traverse ce pont en direction de la poste. Il est accompagné de quatre hommes en brodequins, casques blancs, avec la jugulaire remontée sous le nez. Devant la poste, ils marchent au pas, sur place, tandis que l'officier dépasse la file d'attente, demande un timbre et le colle. Puis ils avancent de six pas et continuent à marcher sur place tandis qu'il poste sa lettre. Et ils repartent au pas, avec la mine satisfaite du chien qui gratte un peu de terre sur ce qu'il vient de faire.

Moi, je poste ma modeste lettre en y mettant des formes plus simples.

65

À Tam, le coiffeur a mis en vitrine un poster d'Elvis et un autre de l'équipe algérienne de football. Je lis Wells et écoute l'équivalent d'un poste périphérique algérien en attendant.

Devant moi, un Noir est tondu comme un mouton : toute sa chevelure crépue lui semble enlevée d'un coup. Le suivant, un petit aspirant bien mis, est coiffé au sèche-cheveux et au rasoir, et, pour finir, il a l'air d'avoir un petit bonnet de cheveux sur le crâne.

Lorsque c'est mon tour de m'installer sur le siège, j'essaie de décrire avec force gestes ce que j'attends du coiffeur. Je me

retrouve avec aussi peu de cheveux que le client précédent.

Je retourne lentement à l'hôtel, zigzaguant entre les ombres. Je crois savoir comment je vais continuer.

Lorsque Conrad rédigea *Au cœur des ténèbres*, il ne fut pas seulement influencé par le débat sur le Congo, par le retour de Kitchener et d'autres événements de l'époque. Il fut également influencé par un monde littéraire, un monde de mots où Kipling était le rival et l'antipode, mais aussi par d'autres écrivains qui signifiaient davantage pour lui : Henry James, Stephen Crane, Ford Madox Ford et, surtout, H. G. Wells et R. B. Cunninghame Graham [33].

LES AMIS

« Killing the brutes »

66

Le personnage de *La Machine à explorer le temps*, de H. G. Wells, nous emmène dans un monde futur où l'humanité s'est divisée en deux espèces : les enfants-fleurs, faibles et brillants, du monde supérieur, et les créatures nocturnes du monde inférieur, les « morlocks ».

C'est comme si le Dr Jekyll et Mr Hyde s'étaient reproduits et avaient créé deux espèces différentes qui peuplent le futur. Comme si le surmoi et le moi avaient été séparés avant de donner chacun naissance à un peuple. Comme si les sous-prolétaires de la partie la plus sombre de l'Angleterre avaient été chassés sous terre et avaient engendré une race nouvelle. Comme si les habitants de la partie la plus sombre de l'Afrique menaient une vie souterraine au cœur même de l'empire.

Parmi ces interprétations possibles, c'est la dernière qui fait poursuivre l'histoire : les morlocks se révèlent être des cannibales, et ce sont eux qui détiennent le pouvoir. Les belles gens à la surface sont simplement du bétail engraissé que les cannibales capturent, tuent et mangent.

La haine et la peur s'emparent du voyageur dans le temps. Il aspire à tuer les morlocks. Il veut descendre droit dans les ténèbres pour tuer les brutes qui les peuplent – « *killing the brutes* ».

Ce meurtre, chez Wells, est à la fois terrifiant et voluptueux. Le voyageur s'endort dans les ténèbres et, à son réveil, les morlocks sont penchés sur lui, mous et répugnants. Il écarte ces « rats humains » et commence à taper autour de lui. Il éprouve un vif plaisir à sentir la barre de fer qui claque sur les chairs flasques et qui brise les os…

67

Le grand philosophe de l'époque était encore Herbert Spencer. Enfant, il avait connu une éducation très stricte. Le principe de cette éducation devint pour Spencer le secret le plus fondamental de la vie. Tous les êtres vivants étaient forcés à progresser par la punition. La nature apparaissait comme une gigantesque maison de correction dans laquelle l'ignorance et l'incompétence étaient punies par la pauvreté, la maladie et la mort.

La Machine à explorer le temps est une expérience en relation avec la théorie de l'évolution de Spencer. Le roman montre comment l'humanité, selon les mots du voyageur, « se suicide » en minimisant la douleur qui est la mère de l'intelligence et de l'évolution.

Le livre suivant de Wells, qui, nous le savons, a été également lu par Conrad, s'intitulait *L'Île du docteur Moreau* (1896). La possibilité inverse est étudiée dans cet ouvrage : porter la douleur au maximum et, par là, hâter l'évolution.

Le docteur Moreau se sert de son habileté chirurgicale pour créer une sorte d'être humain à partir des animaux. Il torture les animaux afin que la douleur accélère les étapes de leur progrès

évolutionniste : « Chaque fois que je plonge une créature vivante dans le bain de la douleur cuisante, je me dis que, cette fois-ci, je vais brûler tout ce qui est animal, je vais élaborer une créature rationnelle qui sera mienne. Au bout du compte, que représentent dix ans ? Il en a fallu cent mille pour faire l'homme. »

Le docteur Moreau a produit cent vingt créatures, dont la moitié sont mortes, mais il n'est pas parvenu à créer un véritable être humain. Dès qu'il éloigne sa main torturante des créatures, elles retournent à l'animalité. La bête en elles se montre la plus forte, la nuit, dans l'obscurité. Une nuit, le puma se libère et tue son bourreau. Les monstres se rebellent alors et prennent le pouvoir sur l'île. Le narrateur voit, jour après jour, les poils qui leur poussent, leurs fronts qui deviennent de plus en plus bas, leurs grognements qui remplacent la parole.

Quand il est parvenu à se sauver et à regagner la civilisation, il voit la même chose. Les hommes lui paraissent être des animaux tourmentés qui vont bientôt se retransformer en quadrupèdes. Il choisit la solitude sous les étoiles. « C'est là, dans le ciel étoilé, que ce qui est plus qu'animal en l'homme doit chercher espoir et consolation. Et ainsi, dans l'espoir et la solitude, s'achève mon histoire. »

L'Île du docteur Moreau peut se lire comme une histoire du colonialisme.

Tout comme le colonisateur civilise les races inférieures et plus animales à coups de fouet, le docteur Moreau civilise les animaux par la torture. Tout comme le colonisateur essaie d'obtenir une nouvelle créature – le sauvage civilisé –, le docteur Moreau tente de créer l'animal humanisé. Dans les deux cas, le moyen est la terreur. Tout comme Kurtz, le Dr Moreau enseigne à ses créatures à l'adorer comme un dieu.

Dans *Un paria des îles*, que Wells chroniqua en mai 1896, Conrad rassemble les critiques que font les indigènes des colonisateurs sous l'image des « Blancs invisibles », qui tuent sans même être présents. Peut-être est-ce Conrad qui poussa Wells à écrire un autre roman sur le colonialisme, *L'Homme invisible* (1897).

C'est l'histoire de Kemp, un homme qui, à la suite d'une expérience scientifique trop réussie, s'est rendu invisible et ne sait pas comment redevenir visible.

Au début, il est désespéré par sa situation, mais bien vite il se rend compte qu'il peut l'utiliser. Puisque personne ne le voit, il peut commettre n'importe quel méfait sans être puni. Personne ne peut l'empêcher de tuer quiconque résiste à son règne de la terreur. L'invisibilité l'a rendu inhumain.

« Il est fou, dit Kemp. Inhumain. Il est pur égoïsme. »

Conrad a également utilisé ces mots – « *pure selfishness* », pur égoïsme – pour décrire à son éditeur le thème central d'Au *cœur des ténèbres*.

Les hommes représentant la civilisation dans les colonies étaient « invisibles », non seulement dans le sens où leurs armes tuaient à distance, mais aussi en ce sens que personne, chez eux, ne savait en détail ce qu'ils faisaient. Coupés du pays natal par des distances énormes, des moyens de communication déficients et une jungle infranchissable, ils exerçaient un pouvoir impérial sans le moindre contrôle de l'opinion publique. Quel usage faisaient-ils du pouvoir, et comment se transformaient-ils eux-mêmes lorsque personne ne les observait ?

Charles Dilke avait abordé ces questions dans « *Civilization in Africa* », à l'été 1896. Elles furent discutées en 1897, en relation

avec plusieurs articles publiés dans *The Times* par Benjamin Kidd, et en 1898, quand ces articles furent repris dans un ouvrage intitulé *Control of the Tropics*. Une fois encore, Wells était d'actualité.

Conrad avait déjà abordé ce thème quand il avait écrit *Un avant-poste du progrès*, mettant en scène deux gredins qui deviennent de plus en plus inhumains dès lors que personne ne les voit. Il écrit à nouveau quand il découvre le thème incarné chez Wells. Kurtz est l'homme invisible de Conrad.

Il venait juste de lire le livre. Le 17 novembre, il demande à Wells si ce dernier ne pourrait pas lui envoyer *L'Homme invisible*, car il a égaré son propre exemplaire. Le 4 décembre, il en fait un éloge enthousiaste dans une lettre à Wells. À Noël, il écrit à sa jeune cousine Aniela Zagórska et lui recommande de le lire. *L'Homme invisible* était donc l'un des livres que Conrad avait pleinement à l'esprit quand il travaillait sur l'histoire de Kurtz.

69

Dans sa lettre à Aniela Zagórska, il recommande aussi le dernier ouvrage de Wells, *La Guerre des mondes* (1898).

Dans ce livre, la critique du colonialisme est encore plus explicite – peut-être parce qu'il fut écrit en 1897, durant l'année du jubilé, pendant cette orgie de complaisance à laquelle s'adonna l'impérialisme britannique.

Dans le roman de Wells, Londres est attaquée par une race conquérante extraterrestre. Les Martiens ont vécu dans un froid perpétuel, ce qui a affiné leurs cerveaux et leur a fait découvrir les vaisseaux spatiaux et les rayons de la mort. Ils enveloppent peu à peu Londres dans un nuage de gaz noir et plongent la ville dans des ténèbres impénétrables et irrésistiblement mortelles.

Le roman regorge de mots qui servent aussi de signaux dans *Au cœur des ténèbres* : « *darkness* », « *blackness* », « *extermination* », « *brutes* », « *horror* ».

Les armes des Martiens tuent « comme une main invisible ». Ils sont aussi supérieurs aux Britanniques que ces derniers l'étaient aux peuples de couleur. Et comme les Britanniques pensent avoir le droit de conquérir les terres des races inférieures, les Martiens pensent avoir le droit de conquérir les terres des hommes, qu'ils considèrent comme une espèce inférieure.

« Avant que nous ne les jugions trop sévèrement, nous devons nous souvenir à quelle destruction totale et impitoyable notre propre espèce s'est livrée, non seulement sur les animaux, comme le bison ou le dodo, mais aussi sur ses propres races inférieures.

« Les Tasmaniens, malgré leur apparence humaine, furent entièrement éliminés en cinquante ans dans une guerre menée par les immigrants européens. Sommes-nous de tels apôtres de miséricorde que nous puissions nous plaindre si les Martiens ont mené contre nous une guerre semblable ? »

Dans la région de Londres, l'humanité est presque exterminée, à l'exception de quelques traînards. Le narrateur rencontre l'un d'eux sur Putney Hill. Il suggère une vie future et une résistance dans les égouts. Le risque est que l'homme « retourne à l'état sauvage » et dégénère en une sorte de gros rat. Le caractère extrême de la situation justifie des solutions extrêmes : « Nous ne pouvons pas conserver les faibles et les idiots. La vie est redevenue réelle et les inutiles, les encombrants et les malveillants devront mourir. Il faut qu'ils meurent. Il faut qu'ils soient prêts à mourir. Après tout, il est déloyal de leur part de vivre et de souffler la race… »

Quand ces lignes furent écrites, Adolf Hitler avait juste huit ans.

L'énigme de la malaria fut résolue en 1897, quand Wells écrivait son roman. Tout comme la malaria fut longtemps la meilleure

protection des indigènes contre les colonisateurs blancs, dans le roman les bactéries protègent l'homme des Martiens. Et ce sont les bactéries qui sauvent l'humanité. Les Martiens ont conquis la Terre entière avant de devenir les victimes de ses habitants les plus petits et les plus insignifiants.

Et nous, avec notre suffisance, nous pouvons fort bien suivre le même chemin, prévient Wells. Ce n'est pas parce que nous avons connu le succès à un certain moment que nous devons croire que l'avenir nous appartient. « Dans le cas de tout animal prédominant que le monde a connu, je le répète, l'heure de sa domination complète a également marqué le commencement de sa chute complète. »

70

Wells savait très bien de quoi il parlait. Il avait étudié la biologie et la paléontologie sous la direction de Thomas Huxley. Ses articles de vulgarisation scientifique montrent un intérêt particulier pour la question de l'extinction.

On Extinction (1893) traite du « plus triste chapitre » des sciences naturelles, décrivant l'extinction, lente et inexorable, de la vie qui lutte [34].

Dans les galeries du musée géologique, on trouve, gravées dans la pierre, les minutes des jugements des espèces disparues. Par exemple : *Atlantosaurus*. À cause d'un changement climatique, d'une maladie ou peut-être d'un ennemi inconnu, la population de ces énormes reptiles commença à décliner avant de totalement cesser d'exister.

« Les immenses archives de la paléontologie sont pleines de témoignages d'extermination ; des espèces, des familles, des

groupes et des classes ont disparu sans laisser la moindre empreinte sur la faune vivante.

« Nombre de fossiles, dans les musées, portent l'étiquette : "D'affinité douteuse". Ils ne ressemblent à rien de ce qui vit actuellement. Ils pointent dans la direction d'obscures sous-familles disparues, dont la forme échappe au zoologiste. Ce sont des index qui pointent vers des ténèbres incompréhensibles, et qui ne disent clairement qu'un seul mot : extinction. »

Même aujourd'hui, les forces de l'extinction sont à l'œuvre. Durant les cent dernières années, l'homme s'est bousculé dans tous les coins du globe et a poussé une espèce après l'autre au bord du précipice. Il ne s'agit pas seulement du dodo, mais de centaines de familles et d'espèces.

L'anéantissement du bison fut particulièrement rapide et complet. Les phoques, les baleines du Groenland et bien d'autres animaux sont confrontés à un sort aussi funeste. Comprennent-ils ce qui se passe ? Les derniers survivants d'espèces en voie de disparition ressentent-ils dans leur cœur l'effroi de la solitude ?

Leur situation dépasse presque notre entendement, écrit Wells. Notre Terre déborde d'êtres humains, notre avenir semble plein de vie humaine. La chose la plus terrible que nous puissions nous imaginer, c'est une terre désolée où le dernier homme, totalement seul, se retrouve confronté à l'extinction.

71

L'air est sec dans le grand magasin, et j'ai de plus en plus de mal à respirer. On me conduit à la chambre d'inhalation, où l'air est aussi moite que dans une serre, doux et agréable aux poumons. Au bout d'un petit moment, je me sens parfaitement remis. Mais à peine suis-je à nouveau dans l'air sec du grand magasin que j'étouffe et

me précipite dans la chambre d'inhalation. En quelques instants, elle s'est totalement transformée. Elle est vide, il n'y a personne, pas d'équipement – rien.

« Je cherche la chambre d'inhalation, dis-je.

— Vous vous êtes trompé, répond un haut-parleur invisible. Ceci est la chambre d'annihilation.

— Je ne comprends pas.

— Il y a une grande différence, explique la voix neutre. Ici, on est annihilé.

— C'est-à-dire ?

— Ceci est une chambre d'extermination. Ici, toute existence prend fin. »

Les mots explosent en moi, au ralenti. Leur sens se déploie comme un parachute et pénètre lentement ma conscience, jusqu'à ce que je comprenne : je ne suis plus. La fin est arrivée.

72

En avril 1897, tandis que Wells écrivait *La Guerre des mondes*, le journal *The Social Democrat* publia une histoire de la création marquée par la même ironie mordante, le même pessimisme révolté, intitulée *Bloody Niggers*.

Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme ? Était-ce par paresse ou par malveillance ? Nous l'ignorons. Mais il existe, noir, blanc, rouge ou jaune.

Au fin fond de l'Histoire, les Assyriens, les Babyloniens et les Égyptiens vivaient et combattaient, mais Dieu visait sans cesse quelque chose de différent et de meilleur.

Il fit sortir les Grecs et les Romains des ténèbres de la barbarie afin de préparer la voie à la race qui, dès le début, était choisie pour régner sur l'humanité, à savoir la race britannique – « des

insulaires bornés, baptisés par le brouillard, étriqués par leur insularité, bardés de chances et de richesses ».

Des races inférieures vivent en Afrique, en Australie, en Amérique et sur les milliers d'îles du Pacifique. Elles portent peut-être des noms différents, elles présentent peut-être des nuances mineures, mais, au fond, ce ne sont que des satanés nègres – « *bloody niggers* ». Ni les Finnois ni les Basques, ou quel que soit leur nom, ne valent mieux : ils sont juste une sorte de nègres européens, « condamnés à disparaître ».

Les nègres restent des nègres, quelle que soit leur couleur, mais l'archétype se trouve en Afrique. Ah, l'Afrique ! Dieu devait être de mauvaise humeur quand il a créé ce continent. Pourquoi, sinon, le remplir de peuples condamnés à être remplacés par d'autres races qui viendront de l'extérieur ? N'aurait-il pas mieux valu créer les nègres blancs pour que, le moment venu, ils puissent tous devenir des Anglais, au lieu de nous donner la peine de les exterminer ?

Les nègres n'ont pas de canons et, par là, aucun droit. Leurs terres sont les nôtres. Leurs troupeaux et leurs champs, leurs malheureux foyers et tout ce qu'ils possèdent sont à nous – tout comme leurs femmes sont bonnes à être nos concubines, à être rejetées ou échangées, « à être infectées par la syphilis, engrossées, outragées, tourmentées, et, au contact de ce qu'il y a de plus vil en nous, être rendues plus viles que des bêtes ».

Nos évêques poussent des cris d'orfraie quand les Turcs violent les Arméniens, mais ils ne disent mot sur les crimes bien pires commis par leurs compatriotes. Les cœurs britanniques hypocrites battent pour tous, excepté pour tous ceux que leur empire noie dans le sang. Ce Dieu qui a créé des gens comme nous, ne doit-il pas être un fou ?

L'auteur de ce cri était un aristocrate et socialiste écossais, R. B. Cunninghame Graham. Après une vie aventureuse en Amérique du Sud, il était rentré au pays et s'était lancé dans la politique et l'écriture.

Quelques mois après *Bloody Niggers*, Graham lut *Un avant-poste du progrès*, la nouvelle de Conrad, et reconnut une âme sœur dans la critique de l'impérialisme et le dégoût de l'hypocrisie. Il écrivit à Conrad, et c'est ainsi que commença une correspondance unique par son sérieux, son intimité et son intensité. Graham devint l'ami le plus proche de Conrad.

Les deux amis firent loyalement l'éloge de leurs textes et articles respectifs, mais, en une occasion, la réaction de Conrad s'avéra beaucoup plus forte que d'habitude. Ce fut en juin 1898, quand il lut *Bloody Niggers*, publié un an plus tôt.

« C'est bien, écrit-il, très bien… (Là, il passe au français.) Mais – cher ami – ne vous éparpillez pas trop. Vos pensées courent de par le monde comme des chevaliers errants, tandis qu'il faudrait les tenir en main, les assembler, en faire une phalange pénétrante et solide.

« Et puis, pourquoi prêchez-vous aux convertis ? Mais je deviens stupide. Il n'y a pas de convertis aux idées de l'honneur, de la justice, de la pitié, de la liberté. Il n'y a que des gens qui sans savoir, sans comprendre, sans sentir s'extasient sur les mots, les répètent, les crient, s'imaginent y croire – sans croire à autre chose qu'au gain, à l'avantage personnel, à la vanité satisfaite. »

La critique de la langue que Conrad fit durant l'été 1896 – les grands mots ne sont que des bruits, des sons (« *sounds* ») – est répétée, affinée jusqu'au désespoir le plus extrême :

« Et les mots s'envolent ; et il ne reste rien, entendez-vous ? Absolument rien, ô homme de foi ! Rien. Un moment, un clin d'œil et il ne reste rien – qu'une goutte de boue, de boue froide, de boue

morte lancée dans l'espace noir, tournoyant autour d'un soleil éteint. Rien. Ni pensée, ni son, ni âme. Rien. »

74

Conrad appelle Graham « homme de foi ».

Conrad ne pouvait ni ne voulait rien savoir du socialisme de Graham – ou de quelque politique que ce fût –, il avait vu ce qu'elle avait fait à son père, il savait où elle menait. La politique avait tué sa mère, brisé son père, fait de lui un orphelin et l'avait poussé à l'exil.

Graham, sûr de son identité nationale, pouvait peut-être se permettre la politique. Pas Conrad, l'écrivain en exil. Il pouvait aimer et admirer la politique de son père chez Graham, mais en même temps il la détestait et n'aurait jamais pu pardonner ce qu'elle avait causé à son père.

Qui, aujourd'hui, pourrait-on appeler un « homme de foi » ? L'espèce semble éteinte. Cependant le problème de Graham existe toujours, parfaitement reconnaissable, de même que son désespoir. Ce sont seulement sa foi et ses espoirs qui nous ont été ôtés.

75

Le 1er décembre 1898, Conrad lut le nouveau récit de voyage que Graham venait de publier, *Mogreb-el-Acksa*. Il écrivit à la mère de Graham le 4 décembre : « C'est le récit de voyage du siècle. Rien d'approchant n'est paru depuis *La Mecque* de Burton. »

Le 9 décembre, il écrivit à Graham : « L'individualité de l'œuvre s'impose au lecteur dès le début. Et puis, tout le reste : le talent, le pathos, l'humour, la vivacité, l'indignation… Cela devrait même

apporter un certain succès matériel. Mais qui sait ? Ce livre est peut-être trop bon. »

Le livre de Graham était l'un des derniers lus par Conrad quand ce dernier commença la rédaction d'Au *cœur des ténèbres*.

Dans *Mogreb-el-Acksa* le narrateur s'adresse à un petit cercle d'hommes couchés autour du feu, la pipe allumée, qui posent leurs quarts quand ils entendent les chevaux éternuer. Ce narrateur à cheval est l'équivalent de Marlow au milieu de son cercle de marins.

Il raconte ce qu'il a vu, sans agiter le drapeau, sans prétendre accomplir une quelconque mission morale. Il n'a pas de théorie sur les empires, la destinée de la race anglo-saxonne, la diffusion de la foi chrétienne ou l'expansion du commerce. Il est aussi réservé et distant que Marlow.

Il se dirige vers Taroudant. Tout d'abord, comme Marlow, il voyage par bateau le long des côtes africaines. Il pense à « l'Orient », à « l'Est », un concept qui, à cette époque, comprenait presque la totalité du monde non européen.

« Telle que je vois la chose, les Européens sont une malédiction en Orient. Qu'apportent-ils donc, d'une manière générale ? Des armes, du gin, de la poudre, de mauvais vêtements, la malhonnêteté trop souvent, de la pacotille qui remplace ce que les femmes ont tissé, de nouveaux besoins, de nouvelles coutumes, le mécontentement de ce que l'on a... Voilà les bienfaits que les Européens apportent avec eux. »

Les classes dirigeantes au Maroc « comprennent parfaitement les protestations contre un meilleur gouvernement, contre le progrès, la moralité et tout le boniment que les puissances chrétiennes adressent aux nations plus faibles quand elles ont l'intention d'annexer leurs territoires ». Certains se trouvent déjà dans des mains étrangères, et « les Marocains apprécient cela

autant que nous-mêmes aimerions avoir les Russes sur l'île de Wight », écrit Graham [35].

Ces modestes tentatives pour voir l'Europe du point de vue des nations menacées et attaquées étaient si rares et provocatrices dans les années 1890 qu'elles confèrent à Graham une position d'écrivain très particulière. C'est la même attitude narrative que Conrad avait employée dans *Un avant-poste du progrès* et qu'il donne à Marlow au début d'Au *cœur des ténèbres*.

Lorsque Conrad lut l'histoire de Graham, qui met en scène un Occidental progressant dans une Afrique inconnue et périlleuse, il ne vit pas seulement ce que contenait le livre. À côté des expériences de son ami, ou derrière celles-ci, il vit les siennes propres.

Derrière le texte de son ami, il vit le sien propre, ce récit qu'il aurait aimé écrire, sur le même thème, dans le même esprit, avec son ami comme destinataire secret. Lorsqu'il couvrit d'éloges l'histoire passablement simple de Graham, il anticipait les louanges qu'il espérait recevoir de Graham pour son propre roman, ce roman qui n'existait pas mais qu'il avait commencé à deviner entre les lignes du livre de Graham.

76

Au cours de l'automne, Graham avait formulé des critiques encore plus dures concernant l'influence européenne en « Orient » dans son texte *Higginson's Dream*, dont Conrad relut les épreuves en septembre 1898.

« C'est extrêmement bien, écrivit Conrad à la mère de Graham, le 16 octobre. C'est beaucoup trop bien pour faire penser à une de mes œuvres, mais je suis immensément flatté d'apprendre que

vous discerniez quelques points de ressemblance. Bien sûr, je suis en entière sympathie avec ce point de vue. »

Quel point de vue ?

Durant les dernières batailles pour Ténériffe, est-il écrit dans *Higginson's Dream*, les Guanches furent touchés par une étrange maladie qui tua plus d'hommes que les combats. Le pays entier était couvert de morts, et Alfonso de Lugo croisa une femme qui lui dit :

« Où vas-tu, chrétien ? Pourquoi hésites-tu à prendre ce pays ? Tous les Guanches sont morts. »

La maladie s'appelait la *modorra*. Mais en réalité il suffisait de la présence de l'homme blanc – avec ses fusils et sa bible, son gin et son coton, son cœur débordant de charité – pour exterminer les peuples qu'il souhaitait sauver de la barbarie.

Quelle que soit notre manière d'agir, notre simple présence semble constituer une malédiction pour tous les peuples qui ont conservé leur humanité originelle. Il est « apparemment inévitable que nos coutumes semblent destinées à répandre la mort parmi toutes les races soi-disant inférieures auxquelles nous forçons à franchir, d'un bond, la distance qu'il nous a fallu un millier d'années à parcourir », écrit Graham [36].

Il convient de noter que Graham, contrairement à la plupart des intellectuels de l'époque, écrit « les races soi-disant inférieures ». Selon lui, si les peuples de couleur mouraient, ce n'était pas à cause d'une quelconque infériorité biologique, mais à cause de ce que l'on appellerait aujourd'hui un choc culturel – l'exigence de s'adapter instantanément à une variante curieuse de la culture occidentale (gin, Bible et armes à feu).

À l'automne 1898, Conrad travailla au roman *La Rescousse*, qu'il ne devait achever que bien des années plus tard.

La Rescousse traite d'un impérialiste noble et chevaleresque qui met toute son existence en jeu pour aider un ami malais qui lui a autrefois sauvé la vie. Le thème est donc l'exact opposé de celui d'Au *cœur des ténèbres*. Ce roman causa d'infinis tourments à Conrad et l'amena plusieurs fois au bord du suicide.

Il est également fort mauvais. Si je le mentionne, c'est uniquement à cause d'un passage où Mr Travers dit ces mots « avec une force certaine » :

« *Et si la race inférieure doit périr, c'est un bien, un pas vers la perfection de la société qui est le but du progrès*. »

Ces paroles se trouvent dans la troisième partie, ce qui signifie que Conrad a dû les écrire à peu près à l'époque où il lisait les épreuves de *Higginson's Dream*. Les deux textes font allusion à ce même concept, visiblement accepté par tous : les races « inférieures » doivent être sacrifiées sur l'autel du « progrès ».

Il faut remarquer que le personnage qui prononce ces paroles est Mr Travers, un raseur insupportable, et que ces mots sont immédiatement associés avec « la venue des ténèbres extrêmes ».

78

Tout avait bien tourné pour Higginson. À cette époque, c'était un homme riche, et il vivait à Nouméa, sur l'archipel qu'il « avait sauvé de la barbarie ».

Higginson avait passé sa jeunesse sur les îles, aimé leurs femmes, chassé avec leurs jeunes gens, appris leur langue, vécu comme eux – et considéré que c'était là la meilleure vie possible.

Mais il était fatigué de sa richesse et rêvait souvent de retourner à la petite baie non loin de Nouméa où, dans sa jeunesse, il avait eu

un ami appelé Tean.

Un jour où le champagne lui paraît plat et le demi-monde particulièrement vulgaire, il s'en retourne. L'endroit est curieusement changé, lui semble déserté. Il crie, seul l'écho lui répond. Il se fraie un chemin à travers les broussailles, trouve une hutte et un homme qui récolte des ignames. Il lui demande :

« *Where black man* ? »

L'homme s'appuie sur sa pioche et répond :

« *All dead*.

— *Where Chief* ?

— *Chief, he dead*. »

Conrad lut ces mots – il les lut même sur épreuves dans le roman de son meilleur ami, quelques semaines avant que lui-même écrive les mots qui devaient servir d'épigraphe à *The Hollow Men* (1925), de T. S. Eliot :

« *Mistah Kurtz, he dead* » – « Missié Kurtz, lui mort ».

Dans la hutte, il trouve Tean, son ami de jeunesse, en train de mourir. Une étrange conversation se déroule, dans laquelle Tean essaie de lui expliquer, à l'aide de métaphores – oiseau, souris, pluie –, ce qui lui arrive, et Higginson lui répond comme si ces métaphores étaient une réalité extérieure, où l'on peut abattre l'oiseau et lancer le chat après la souris.

« C'est inutile, dit Tean. Je meurs, John, les hommes noirs meurent tous, la femme noire n'a pas d'enfants, la tribu seulement cinquante au lieu de cinq cents. Nous mourons tous, comme la fumée nous disparaissons quelque part dans les nuages. Homme noir avec homme blanc, lui peut pas vivre. »

À ce point du récit, Higginson se met à maudire les dieux, le progrès, à se répandre en injures contre la civilisation (exactement comme Graham dans *Bloody Niggers*), dans un torrent mi-anglais mi-français (exactement comme Conrad quand il avait lu *Bloody Niggers*), avant de se rappeler, troublé, que c'est lui qui a défriché la route, ouvert la mine, construit la jetée, que c'est lui et personne d'autre qui a ouvert l'île à la civilisation…

Tout comme Kurtz, Higginson est un cosmopolite, « mi-français mi-anglais », bref, un Européen. Comme Kurtz, il représente un Progrès qui présuppose le génocide, une Civilisation dont le message est : « *Exterminate all the brutes*. »

TROISIÈME PARTIE

VERS ARLIT

80

Comment continuer ? Le bus qui part de Tamanrasset en direction du sud s'arrête à la frontière algérienne. Les bus de la compagnie nationale du Niger ne vont pas au-delà d'Arlit, à deux cent quatre-vingts kilomètres de la frontière. Il faut parcourir ces deux cent quatre-vingts kilomètres en stop, et si l'on ne veut pas rester bloqué à la frontière, il est prudent de faire du stop dès Tam.

J'achète une place sur un camion chargé de jeunes Australiens qui se rendent à Nairobi. Nous partons dès l'aube. La police nous laisse passer, mais pas les douanes.

Il est question de déménager les douanes à In Guezzam – où personne ne veut mettre les pieds. Pour justifier leur présence à Tam, les douaniers font du zèle.

À midi, ils vont déjeuner sans nous avoir laissés passer. Le soleil tape. La file de véhicules s'allonge pendant que les douaniers déjeunent. Les mouches bourdonnent, l'énervement monte.

À deux heures et demie, les douaniers reviennent et laissent passer toute la file d'un coup, sans explications.

Devant nous, quatre cents kilomètres de désert, sans route tracée. Nous en couvrons cent vingt avant que la nuit tombe.

Le ciel est étoilé et sans lune, la nuit calme et sans vent.

« Le soir offre au voyageur une belle compensation pour les tourments de la journée. Lorsque le vent cesse, le ciel bleu foncé se pare d'étoiles qui brillent d'un éclat que, dans les pays nordiques, l'on voit seulement par une froide nuit d'hiver [37]. »

J'ai lu ça autrefois. Maintenant je le sais. Ce sont les étoiles qui haussent le ciel. L'espace est le plus grand des déserts.

81

Lorsque nous nous extrayons de nos sacs de couchage, à l'aube, nous nous trouvons sur une piste rarement utilisée, sans aucune trace récente. Cela peut être un avantage, puisque ainsi le sable n'est pas aussi défoncé. Mais cela peut également s'avérer funeste si l'on tombe en panne loin de toute circulation.

Comme il se doit, la dynamo tombe en panne et nous sommes forcés de continuer en tirant sur les batteries sans pouvoir les recharger.

Des tas de pierres blanches jonchent le sable foncé, comme des fientes d'oiseaux. C'est en contradiction avec la règle principale du désert : plus le sable est mou, plus il est clair ; plus il est dur, plus il est foncé.

Vers onze heures, nous croisons un Touareg dans une Land Rover qui nous déconseille de continuer. Il y a devant nous des dunes qui sont infranchissables avec un camion aussi lourd que le nôtre. Nous changeons de direction et, vers midi, nous sommes de retour sur la « grand-route », sur une piste marquée par des traces plus profondes.

Nous mangeons sous des tamaris avant de nous engager dans les tristement célèbres dunes du Lion.

Les épaves pullulent dans le désert où elles restent éternellement, puisqu'il n'y a pas d'humidité pour les faire rouiller.

Mais les dunes du Lion sont un véritable cimetière de voitures. Pour beaucoup, c'est un sport que d'essayer de traverser le désert avec un véhicule de tourisme, et les tentatives de ce genre se terminent souvent ici.

Le vent et le sable ont vite fait de venir à bout de la peinture, et même le métal finirait par être attaqué si les dunes ne se déplaçaient pas et n'enterraient pas les carcasses des voitures, tout comme, autrefois, elles enterraient les ossements des chameaux morts.

Nous traversons ce paysage en écoutant du Vivaldi, sans cesse interrompu : en effet, on a enregistré sur la cassette des *Quatre Saisons* des comiques anglais de troisième ordre – du genre à ravir leur public en racontant qu'ils ont eu une enfance très pauvre et qu'ils n'avaient jamais de repas chaud, sauf quand un richard pétait.

Ils s'expriment principalement par des pets, et quand ils se sont raclé la gorge, il y a un tas de merde sur la table. Leur comique scatologique va de pair avec une misogynie et un anti-intellectualisme certains :

« Mon beauf, c'est un de ces intellos, tu vois, il s'est mis à bouquiner durant sa nuit de noces, et il a pas touché ma frangine, sauf pour se mouiller les doigts quand il devait tourner les pages… »

Mais même dans cette bande il y en a qui sortent leur bouquin dès qu'ils sont montés et qui n'en détachent pas les yeux jusqu'à l'arrivée. Plongés dans leur lecture, ils ne daignent même pas accorder un regard au désert.

D'autres sont des observateurs qui grimpent le plus haut possible, pour désigner des oiseaux de proie, des camions, des montagnes aux formes curieuses ou des Touaregs.

Les danseurs du groupe mettent la musique à fond et ajoutent leurs bondissements et leurs trémoussements aux cahots du

camion dans les ornières. Les photographes ont leur appareil toujours prêt et ne voient le désert qu'à travers leur objectif.

L'après-midi est plat et sans imprévus. Nous installons notre camp à Gra-Ekar, un ensemble de formations rocheuses étranges, probablement volcaniques, qui me font penser aux *raukar* de l'île de Gotland, ces pierres calcaires qui se dressent dans la mer et qui ressemblent à des stèles. Elles sont profondément érodées, entaillées, elles ont l'air aussi poreuses que des éponges, mais, en même temps, d'une dureté métallique et visiblement plus résistantes que tout ce qui a pu se trouver autour d'elles et qui a disparu.

82

Le poste frontière d'In Guezzam a mauvaise réputation. Il circule d'innombrables histoires sur des policiers et des douaniers omnipotents qui parviennent toujours à inventer de nouvelles raisons pour renvoyer les gens à Tam, voire jusqu'à Alger. On dit même que certaines personnes ont dû attendre en plein soleil de dix heures du matin, quand le policier va déjeuner, jusqu'à quatre heures et demie, quand il revient de sa sieste.

Nous sommes donc prêts au pire. J'enfile un costume sombre, une chemise blanche et une cravate. Comme je suis le seul à parler français dans ce camion, j'ai reçu la mission de trouver un sujet de conversation idoine.

Je commence donc par dire que ce ne doit pas être drôle d'être ainsi isolé à In Guezzam, exposé au soleil, à la poussière, aux risques d'infection des camps de réfugiés, et tout ça pour seulement une prime de 31,5 % ; quand on sait que ceux qui travaillent à In Salah, qui occupe tout de même une situation plus centrale et qui n'est éloignée d'Alger que de mille cent kilomètres,

ont droit à une prime de 35 % – tout simplement parce qu'ils sont plus loin de Tam, le chef-lieu de la province. J'ajoute que l'injustice dans ces différences de salaire est absolument criante.

Après cela, nous n'avons aucun problème avec la police ou la douane. Ils font même du zèle pour nous faire passer avant le déjeuner.

Un ensemble de dunes difficile à franchir s'étend juste après le poste frontière. Ensuite, la plaine gravillonneuse est tellement plate qu'il y a des mirages fantastiques. On croit traverser un archipel où scintille une eau fraîche.

83

Après deux heures de route, de grands arbres surgissent à l'horizon. C'est Assamaka.

Dans le désert, on a fortement envie de voir des arbres, non seulement à cause de l'ombre qu'ils procurent, mais aussi parce qu'ils se dressent vers le ciel. Lorsque le sol est plat, le ciel s'abaisse. Les grands arbres relèvent le ciel et pourtant ils semblent avoir encore tant de hauteur à franchir. Les arbres créent de l'espace.

Le policier, au poste frontière, est installé dans une hutte de terre qui ressemble à une boutique de brocanteur, bourrée de choses abandonnées : des pneus complètement lisses, des radios hors d'usage, des guenilles poussiéreuses, des papiers jaunis, des tasses fêlées, une moitié d'abat-jour et une matraque. Au milieu de ce fouillis, un lit où il dort, une table où il travaille, un transistor qu'il écoute.

Son boulot consiste à vérifier que ceux qui entrent dans le pays possèdent l'équivalent de trois mille francs français (quatre cent cinquante euros) ou un billet d'avion valide pour le retour.

C’est une tâche délicate que de devoir dire à des gens qu’ils sont trop pauvres pour entrer dans l’un des pays les plus pauvres de la planète. Du reste, être obligés de donner des preuves de leur fortune s’avère pour certains aussi pénible que de devoir donner en public des gages de leurs performances sexuelles.

Mais il s’acquitte de ce pensum avec bonne humeur et bon sens, rapidement et gentiment, bien qu’il doive convertir toutes les devises en francs, et ce, de tête. Avec autant de gens, cela prend naturellement un certain temps. Le soleil touche déjà l’horizon quand nous sommes prêts à repartir.

À un jet de pierre de là se trouve un bar, le premier depuis Tam. Une bière nigérienne s’avère coûter la moitié d’une bière algérienne. De plus, la bouteille est deux fois plus grosse, et le stock de bouteilles semble inépuisable. Quelqu’un commande deux bières pour chacun – et la fête commence, avec des chansons à tue-tête, des discussions sans queue ni tête, de gros éclats de rire, des prises de bec, des chansons à boire et des battements de mains.

À minuit, lorsque le bar ferme, dix-huit cinglés bourrés se ruent vers le camion, une bière dans chaque main, et, tout en braillant et en rigolant, foncent dans l’obscurité – dix, vingt, peut-être trente kilomètres –, arrêtent le camion quelque part dans le sable et continuent la fête. On se chasse dans la nuit, on roule par terre, on se saoule, on se bagarre, on baise, on ricane, on hoquette, on vomit et, au petit matin, on s’endort pêle-mêle dans le sable.

84

Je suis réveillé par la tente qui me donne comme des coups de fouet. Le vent s’est levé. Il est quatre heures.

Tout est couvert de sable : le sac de couchage, mon carnet de notes, ma valise et mon corps. Mes paupières me frottent les yeux

comme du papier de verre. L'air est trop chargé de sable pour respirer.

J'ai peur. Je n'ose pas rester dans le sac de couchage, de crainte de me retrouver enterré sous le sable si je me rendors. Je m'en extirpe et regarde autour de moi. La tente est gonflée comme un ballon de baudruche et semble sur le point de s'envoler. Je n'aperçois plus le camion. Tout a disparu. Le rayon de ma lampe de poche est impuissant dans cette purée de sable.

Je m'habille et me drape dans le sac de couchage. Les heures passent. Le sable crisse contre la toile de tente. Des bouts de rengaines me traversent l'esprit.

Parfois, je m'imagine que le vent tombe ; parfois, je crois qu'il augmente. L'aube ne change rien, l'air est tout aussi impénétrable. J'ai l'impression d'y être emmuré. La panique pointe le bout du nez.

Je rince le sable dans ma bouche avec ma gourde, ainsi que le bout de mes doigts pour pouvoir me déboucher les narines. Je respire un peu mieux. Je peux m'estimer heureux d'avoir de l'eau. Mais enfin, tu ne vois donc pas qu'il ne reste presque plus d'eau ? Que ne ferais-je pour un verre d'eau minérale !

Il est neuf heures. J'essaie de me rappeler l'emplacement exact du camion. Tous ceux qui ont étudié les tempêtes de sable sont d'accord pour dire que c'est près du sol qu'elles sont le plus dangereuses. Le sable lourd y glisse comme un tapis volant. Les grains plus légers rebondissent. Seule la poussière s'envole réellement.

Lorsque cette poussière s'est envolée, le sable continue de se mouvoir sur le sol, comme un nuage dense et bas, avec un dessus bien net. On voit souvent les têtes et les épaules des gens qui dépassent au-dessus du nuage de sable, comme s'ils émergeaient d'un bain, dit Bagnold. Lorsque le sol est constitué de gravier ou de pierres, ce nuage peut avoir deux mètres de haut, mais lorsque le

sol est fait de sable mou, comme ici, le nuage est habituellement beaucoup moins épais.

Donc, le camion pourrait être mon salut ! Si je me souviens bien, il n'est pas à plus de dix mètres d'ici. Vingt, au maximum. Dans le camion, je pourrais peut-être mettre la tête au-dessus du sable et respirer à nouveau. Les autres s'y trouvent sûrement déjà. Je n'ai qu'à y ramper.

Oui, mais si je me trompe ? Et si je ne trouve pas mon chemin ? Tous les spécialistes disent qu'il ne faut pas bouger dans une tempête de sable. Donc, je reste sur place. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Soudain, je me rends compte que mes derniers instants sont arrivés, que je vais mourir ici.

Mourir d'une surdose d'héroïne dans des toilettes pour hommes à Stockholm ou d'une surdose de romantisme du désert dans une tempête de sable au Sahara, l'un est aussi stupide que l'autre.

85

« L'homme est entré sans bruit », dit Teilhard de Chardin à propos de la naissance de l'Histoire.

Et comment va-t-il repartir ? Sans bruit, également ?

À quoi sert-il de crier ?

Il n'y a qu'à attendre que tout soit terminé.

86

La mort ne faisait pas partie de mon éducation.

Au cours de douze années passées à l'école et quinze dans différentes universités, je n'ai jamais reçu la moindre formation à

l'art de mourir. Je ne crois pas que la mort ait même été mentionnée.

Même après coup, une fois arrivés à Arlit, après que je me suis douché, que j'ai dormi et rempli les réservoirs de mon corps avec des seaux d'eau, même après que la panique a desserré son étreinte, je me dis qu'il est curieux que la mort n'ait jamais été mentionnée.

Si, une fois, lorsque Tonnessen, le philosophe norvégien, est venu nous donner une conférence. Il a dit les choses suivantes :

Naître, c'est comme de sauter du haut d'un gratte-ciel.

Vivre est une chute ininterrompue vers la mort.

La mort est la seule certitude de l'existence.

La mort est la seule chose dont nous ayons à nous soucier.

Penser à autre chose que la mort n'est qu'une dérobade.

La société, l'art, la culture, toute la civilisation humaine ne sont que des faux-fuyants, une vaste illusion collective dont le but est de nous faire oublier que nous ne cessons de chuter et que chaque instant nous rapproche de la mort.

Certains d'entre nous y parviendront en quelques secondes, d'autres en quelques jours, d'autres encore en quelques années – mais cela n'a aucune importance, l'heure n'a pas d'importance, l'important, c'est que la fin nous attend tous.

« Quelle conséquence en tirer ? ai-je demandé. Que doit-on faire pendant ces sept secondes ou ces sept décennies qui restent ? »

Si je me souviens bien, Tonnessen recommandait une passivité totale. Nous ne devions rien faire du tout, puisque nous ne pouvions pas échapper à la mort, inévitable, qui rendait absurde tout ce que nous faisions en cours de route.

C'était une conséquence à laquelle il m'était impossible de souscrire.

Je trouvais qu'il y avait quelque chose de faux dans les images de Tonnessen. Si l'on venait de sauter d'un gratte-ciel en n'ayant plus

que sept secondes à vivre, soit, il n'y avait guère de sens à tenter quoi que ce soit.

Mais vivre n'équivaut pas à sauter d'un gratte-ciel. On n'avait pas sept secondes, mais sept décennies devant soi. Cela suffisait pour éprouver et achever pas mal de choses.

La brièveté de la vie ne devait pas nous paralyser, mais nous empêcher de mener une existence marquée par l'illusion et l'éparpillement.

La tâche de la mort est de forcer l'homme à l'essentiel.

Voilà ce que je pensais quand je n'avais pas encore trente ans, et encore pas mal de temps avant d'atteindre le pavé, tout en bas. Je ne l'apercevais même pas encore.

Là, je le vois qui fonce vers moi, et je me sens tomber la tête la première.

C'est alors que je saisis qu'il manque quelque chose dans mon éducation. Pourquoi n'ai-je jamais appris à mourir ?

LA DÉCOUVERTE DE CUVIER

« The less intellectual races being exterminated »

87

Le 27 janvier 1796, le jeune et ambitieux Georges Cuvier, alors âgé de vingt-six ans, venait d'arriver à Paris et de donner sa première conférence à l'Institut national de France, nouvellement ouvert.

Cuvier était un orateur vif et captivant. À cet instant, il tenait sa chance de se faire un nom dans le monde scientifique et dans la société parisienne qui se pressait aux conférences scientifiques – à condition qu'elles fussent suffisamment sensationnelles.

Cuvier fit sensation. Il parla du mammouth et du mastodonte. On venait de découvrir en Sibérie et en Amérique du Nord des restes de ces énormes mammifères. Cuvier montra qu'ils n'appartenaient pas à la même espèce que les éléphants indiens ou africains, mais constituaient des espèces propres, désormais éteintes [38].

88

Désormais éteintes – voilà ce qui terrifia les auditeurs.

Au XVIII[e] siècle, on croyait encore à un univers créé et achevé, auquel rien ne pouvait être ajouté. Et, peut-être plus important encore pour la tranquillité d'esprit de chacun, auquel rien ne pouvait être soustrait. Tous les êtres créés par Dieu se trouvaient encore dans sa création et ne pouvaient en disparaître.

Dans ce cas, comment expliquait-on ces ossements gigantesques et ces curieuses pierres en forme d'animaux qui avaient déconcerté l'homme depuis l'Antiquité ? Pendant longtemps, les chercheurs avaient repoussé l'idée, inquiétante, qu'il pût s'agir des restes d'espèces éteintes. Thomas Jefferson, vice-président des États-Unis, écrivit en 1799 : « S'il manque un maillon dans la chaîne de la Nature, il en manquera un autre, puis un autre, jusqu'à ce que tout le système des choses disparaisse petit à petit [39]. »

C'était bien cette crainte à laquelle Cuvier donnait corps.

89

L'idée qu'il pût y avoir des espèces disparues souleva une résistance telle qu'il fallut plus de cent ans pour qu'elle soit acceptée.

Fontenelle avait commencé prudemment, en 1700, en indiquant qu'il existait peut-être des « espèces perdues ». Comme si la nature les avait perdues.

Un demi-siècle plus tard, Buffon, dans la *Théorie de la Terre*, parlait d'une « espèce disparue ». Peut-être s'était elle égarée et n'avait-elle pas retrouvé son chemin [40] ?

Cuvier ne dit pas que la nature avait été négligente, il parla d'un crime, d'un massacre. Ses espèces n'étaient ni perdues ni disparues, il s'agissait d'« êtres détruits », en nombre, lors de catastrophes répétées que Cuvier appelait les « révolutions de la surface du globe ». Cela ne pouvait pas manquer de faire forte

impression sur un auditoire qui avait justement traversé la Révolution.

Ce jour-là, qui dans la langue révolutionnaire était le 1er pluviôse an IV, le citoyen Cuvier montra que le règne de la terreur de la Révolution française, auquel son public avait juste survécu, tandis que maintes grandes familles anciennes avaient été éliminées, ce règne de la terreur avait donc un équivalent géologique dans le passé très ancien, un équivalent qui avait détruit une fois pour toutes quelques-unes des plus grandes espèces existantes.

Et pas seulement. Cuvier termina en prédisant que les créatures qui avaient pris la place des espèces éteintes seraient éliminées à leur tour et remplacées par d'autres.

90

Cuvier progressa rapidement. Il devint le Napoléon de la science française. Mais pour un homme détenant de tels pouvoirs il se montra d'une méfiance inhabituelle à l'égard des hiérarchies. Pour lui, la croyance en une « échelle » des êtres vivants était l'une des plus grosses erreurs scientifiques. Dans ses leçons d'anatomie comparée, il écrit :

« Le fait que nous placions une espèce ou une famille devant une autre ne signifie pas que nous la considérions plus parfaite ou supérieure à d'autres dans le système de la nature. Seul celui qui pense pouvoir classer tous les organismes dans une seule série peut afficher de telles prétentions. Plus j'ai avancé dans l'étude de la nature, plus j'ai été convaincu qu'il s'agit là du concept le plus mensonger jamais avancé dans les sciences naturelles. Il est nécessaire de considérer chaque organisme et chaque groupe d'organismes de manière séparée… »

En choisissant un organe particulier, il était certes possible de construire de longues séries, en partant des formes les plus simples jusqu'aux plus complexes et plus parfaites. Mais l'on obtenait des hiérarchies différentes en fonction de l'organe sélectionné. Au lieu d'une seule « échelle », Cuvier trouva un « réseau » de liens entre les êtres, qui avaient tous un ou plusieurs traits communs. Seul un choix arbitraire permettait au scientifique d'établir un ordre hiérarchique apparent dans ce réseau.

Cuvier le savait. Pourtant les ordres hiérarchiques apparents exerçaient une force invisible sur son esprit. Lorsque, dans *Le Règne animal distribué selon son organisation* (1816-1817), il divisa les êtres humains en trois races, il oublia qu'il n'existait pas de hiérarchies.

Il écrivit que, avec leurs mâchoires protubérantes et leurs lèvres épaisses, les membres de la race négroïde se rapprochaient des primates. « Les hordes qui appartiennent à cette variété d'êtres humains sont toujours demeurées dans un état de barbarie complète [41]. »

91

Dans la hiérarchie médiévale, l'homme avait été un et indivisible, créé par Dieu à Son image et placé par Lui au sommet de l'échelle de la création [42].

Le premier à diviser l'homme abstrait de la théologie médiévale en plusieurs espèces, dont certaines furent considérées comme plus proches des animaux, fut William Petty :

« Il semble y avoir plusieurs espèces de l'homme lui-même, écrivit-il dans *The Scale of Creatures* (1676). Je dis que les Européens diffèrent des Africains susmentionnés non seulement

par la couleur [...] mais aussi [...] par leurs manières naturelles et par les qualités internes de leurs esprits. »

Selon lui, l'humanité n'est pas seulement divisée en nations et en peuples, mais aussi en espèces biologiquement distinctes. Mais cela fut dit comme en passant et ne souleva guère d'intérêt.

Au début du XVIII^e siècle, l'anatomiste Edward Tyson se mit en quête du chaînon manquant dans la hiérarchie de la création. Dans son ouvrage *Orang-Outang or The Anatomy of a Pygmie* (1708), Tyson montra que, par sa constitution, ce singe est plus proche de l'homme que d'autres animaux, et que le Pygmée est plus proche des primates que des hommes. Tyson classa le Pygmée parmi les animaux, « *wholly a brute* », mais si proche de l'homme que, « dans la chaîne de la création, je placerais notre Pygmée comme le chaînon intermédiaire entre le singe et l'homme ».

Tyson ne causa pas davantage de scandale. L'idée d'une hiérarchie des races ne prit pas sérieusement avant la fin du XVIII^e siècle, lorsque les Européens étaient en train de conquérir le monde.

En 1799, l'année de la publication de la première conférence de Cuvier, Charles White, un médecin de Manchester, produisit la première hiérarchie des races, dûment justifiée et illustrée : *An Account of the Regular Graduations in Man*. Il y « prouve » que l'Européen se situe au-dessus de toutes les races :

« Où trouverons-nous, si ce n'est chez l'Européen, cette tête noblement voûtée qui contient une telle quantité de cerveau ? [...] Ce visage perpendiculaire, ce nez proéminent et ce menton rond et saillant ? Cette variété de traits, de richesses d'expressions ? Ces joues roses et ces lèvres de corail [43] ? »

Les illustrations que proposa White pour défendre sa thèse – une série de profils avec le singe et l'indigène à mi-chemin entre l'autruche et l'Européen – eurent un impact énorme. Elles étaient

encore répandues durant mon enfance. Au moment même de sa publication, il émana de la thèse de White une autorité quasi irrésistible qui continua à s'affirmer tout au long du XIX^{e} siècle, de pair avec le développement des techniques d'armement européennes.

92

Je suis appelé au service militaire. L'ordre d'incorporation est rédigé dans de délicieuses couleurs pastel, comme s'il s'agissait d'une recette de poisson du restaurant *Wedholms*, à Stockholm. Le fond est d'une couleur sable, comme une dune du désert, décoré par des moules sombres. Le plat est bleuâtre, avec une touche lilas. Je le regarde de plus près et je découvre un cadavre. Et cette dépouille, c'est moi, affreusement gonflé et mutilé.

93

Selon Cuvier, il n'existe qu'un état, et un seul, qui bloque les forces chimiques et physiques dans leurs efforts constants de dissoudre le corps humain. Cet état, c'est la « vie ».

Pour Cuvier, cet état cessa en 1832, lors de la grande épidémie de choléra qui frappa l'Europe. Tous ses enfants moururent avant lui. L'espèce Cuvier s'éteignait.

Balzac lui rendit hommage dans *La Peau de chagrin* (1831). « Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier ? Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? Il réveille le néant. La mort se vivifie. Dans une sorte d'Apocalypse rétrograde, la miette dont l'usufruit nous est concédé dans cet infini sans nom que nous avons nommé le temps, cette minute de vie nous fait pitié. »

Donc, Cuvier avait capturé l'imagination de son temps. Il avait autopsié la mort et montré qu'elle n'était pas seulement de nature personnelle, mais qu'elle éliminait des espèces entières. Il emmena les Parisiens aux carrières de pierres à chaux où ces derniers purent voir que leur ville était un immense charnier de créatures éliminées depuis longtemps. Tout comme elles avaient disparu, nous, leurs descendants, nous disparaîtrions aussi. Notre destinée pouvait se lire dans le sol que nous foulions [44].

Ce fut une contribution scientifique majeure. On ne peut reprocher à Cuvier d'avoir été associé, après sa mort, à la pensée hiérarchique qu'il avait démontée, méprisée, et à laquelle il avait cependant cédé. Ensuite, une nouvelle pensée, mortelle, prit forme, que l'on peut résumer par ces mots : « Exterminez toutes ces brutes ! »

94

Le 23 février 1829, le jeune géologue britannique Charles Lyell décrit dans une lettre la visite qu'il a rendue à Cuvier [45]. Il est plein d'admiration pour l'ordre parfait qui règne dans son bureau. En fait, cette manie de l'ordre était sans doute le plus grand faible de Cuvier.

Il avait reçu une éducation stricte, tant chez lui qu'à l'école. Le chaos des années de la Révolution renforça le besoin d'ordre qui le tenaillait déjà.

Toute sa vie il étudia dans les fossiles les résultats des catastrophes destructrices. Toute sa vie il chercha le calme et la stabilité. La nature, à l'instar de la société, devait obéir à des lois inexorables. La métamorphose lui faisait peur. Il était dans sa nature même de préférer la destruction à la transformation.

La Révolution avait constitué l'expérience décisive de la jeunesse de Cuvier. Lyell, en revanche, était marqué par la révolution industrielle en Angleterre. Il avait vu la société fondamentalement changée non par une seule catastrophe violente, mais par des milliers de petits changements à peine perceptibles.

Lyell rédigea l'ouvrage classique de la géologie britannique du XIX^e^ siècle, *Principles of Geology* (1832), dans lequel il transféra son image de la société à l'histoire géologique de la Terre. Il ne s'est jamais produit de catastrophe. Tous les phénomènes géologiques peuvent être expliqués comme le résultat des mêmes processus que nous voyons aujourd'hui autour de nous : érosion, décomposition, stratification, relèvement et abaissement de la terre.

Et les destructions massives, dans ce cas ?

D'après Lyell, les espèces éteintes avaient disparu de la même manière, par des changements lents dans les conditions de vie : inondations, sécheresses, accès limité à la nourriture, déploiement d'espèces concurrentes. Les places vides avaient été remplies par l'arrivée d'espèces mieux adaptées aux circonstances changeantes.

La cause ultime de l'extinction était un manque de flexibilité et de capacité d'adaptation quand se produisaient des changements défavorables. Lyell avait vu cela sur les marchés pendant la révolution industrielle ; il le voyait également dans la nature.

95

À Arlit, alors que je suis en train d'écrire ces lignes dans ma chambre d'hôtel, j'aperçois soudain un homme qui porte un cadre vide.

Normalement, je vois d'autres choses par ma fenêtre : la femme, au coin, qui trempe des galettes dans l'huile, sur une plaque noire avec des creux circulaires ; le vendeur de thé qui agite ses paniers

de métal brûlant pour faire bouillir l'eau ; des gamins qui font semblant d'être un groupe, avec des baguettes de bois et des boîtes vides. Comparé à Tam, le rythme est nettement différent à Arlit : à la fois plus indolent et plus actif, parce qu'il est moins tendu.

Voilà ce que je vois d'habitude de ma fenêtre. Mais ce jour-là, un Noir vêtu d'un long manteau blanc surgit soudain, portant un lourd cadre doré.

Il encadre sa personne alors qu'il le porte. Seuls sa tête et ses pieds dépassent.

Il est curieux d'observer comment le cadre l'isole, semble le faire ressortir, oui, l'élève même.

Lorsqu'il s'arrête un instant pour le changer d'épaule, l'homme semble sortir du cadre. Comme si c'était la chose la plus simple au monde.

96

Même dans les documentaires les plus authentiques, il y a toujours une personne fictive : le narrateur.

Je n'ai jamais créé de figure plus fictive que le « je » du chercheur dans ma thèse de doctorat. C'est un « je » qui commence dans une ignorance feinte et qui, lentement, parvient au savoir, non pas de manière saccadée et hasardeuse, comme cela a été le cas, mais progressivement, preuve par preuve, selon les règles.

« Cuvier », « Lyell », « Darwin » : ils sont tous, dans leurs propres travaux, des personnages fictifs. L'histoire de leurs découvertes n'est qu'une histoire, puisqu'elle ne dit rien d'eux-mêmes. L'omission de tout ce qui est personnel fait du « je » scientifique une fiction sans équivalent dans la réalité.

La réalité que « je » connais dans le désert est authentique, quand bien même elle est condensée. Je me trouve réellement à

Arlit. Je vois le Noir avec son cadre doré. Mais il ne me sera jamais possible, par la nature même des choses, de sortir du cadre.

Dès que, en tant que lecteur, je vois que l'on utilise le mot « je » (ou qu'on l'évite, car l'éviter est aussi une manière de s'en servir), je sais que j'ai un personnage fictif sous les yeux.

97

Darwin emporta les *Principles of Geology* de Lyell dans son voyage sur le *Beagle* [46].

Au printemps 1834, il était en Patagonie et découvrit les squelettes de quadrupèdes gigantesques qui avaient vécu à une ère géologique récente. Or, depuis cette époque, « aucun changement bien considérable n'a pu se produire dans la configuration des terres. Quelle est donc la cause de la disparition de tant d'espèces et de genres tout entiers ?

« Malgré soi, on pense immédiatement à quelque grande catastrophe », écrit Darwin, faisant là une allusion très claire aux théories de Cuvier. « Mais une catastrophe capable de détruire ainsi tous les animaux, grands et petits, de la Patagonie méridionale, du Brésil, des Andes péruviennes et de l'Amérique du Nord jusqu'au détroit de Béring aurait sûrement ébranlé notre globe jusque dans ses fondements. »

Une étude géologique ne fournit aucun indice d'un tel bouleversement.

Et la température, dans ce cas ? Darwin réplique immédiatement : « On ne peut guère prétendre que ce soit un changement de température qui a détruit, vers la même époque, les habitants des latitudes tropicales, tempérées et arctiques, des deux côtés du globe. »

Et il poursuit : « Il n'y a certes pas, dans la longue histoire du monde, de fait plus étonnant que les immenses exterminations, si souvent répétées, de ses habitants. »

Mais si l'on envisage cela d'un autre point de vue, cette extermination est moins surprenante, ajoute Darwin. Dans les cas où l'extinction est due à l'homme, dans une région déterminée, « nous savons que cette espèce devient de plus en plus rare avant de disparaître tout à fait. [...] Pourquoi ressentir tant d'étonnement à ce que la rareté, allant un peu plus loin, en arrive à l'extinction ? ».

98

Darwin écrit ensuite que l'étude des fossiles devrait éclaircir non seulement la destruction des êtres vivants, mais aussi leur origine.

Il en savait déjà suffisamment. Il ne lui restait plus qu'à comprendre ce qu'il savait et à en tirer les conclusions.

Dans le monde de Cuvier, il y a à l'origine un acte de création où la vie apparaît et, à la fin, un acte de destruction où elle est éliminée. Lyell détruisit cette belle symétrie en remplaçant la catastrophe destructrice par un grand nombre de petites causes aux effets lents.

Mais si l'on acceptait que des espèces anciennes puissent disparaître de manière lente et naturelle, pourquoi ne pas penser que de nouvelles espèces puissent apparaître de la même façon, par les mêmes causes naturelles qui avaient anéanti leurs prédécesseurs ? Si l'extinction n'exigeait pas une catastrophe, pourquoi la naissance, l'apparition devraient-elles nécessiter une création [47] ?

Ce fut cette logique qui, pas à pas, mena Darwin à *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* (1859).

Cuvier lutta toute sa vie avec son collègue Lamarck. La question qui les opposa était : les espèces peuvent-elles évoluer ?

Lamarck croyait à l'évolution sans avoir découvert son mécanisme : la sélection naturelle. Cuvier, en revanche, fidèle à sa nature, soutenait que les espèces étaient immuables.

À l'appui de son point de vue, ce dernier tint un raisonnement scientifique très puissant : si les espèces animales s'étaient développées les unes à partir des autres, dans ce cas quelqu'un aurait dû rencontrer des *formes intermédiaires* entre les espèces animales éteintes et celles vivant actuellement. Puisque de telles formes intermédiaires étaient absentes, l'hypothèse de l'évolution était erronée, soutenait Cuvier [48].

Darwin prit l'objection de Cuvier très au sérieux. Si elle ne pouvait pas être réfutée, toute la théorie de l'évolution devrait être rejetée, écrivit-il [49].

Mais Darwin pensait disposer d'une explication : les formes intermédiaires avaient existé mais avaient été supplantées si rapidement par des espèces mieux adaptées qu'elles n'avaient pas eu le temps de laisser de traces dans les archives géologiques (« *the geological record* ») avant de disparaître au cours de la lutte pour la vie.

Darwin pensait que cette lutte était d'autant plus âpre entre les formes qui se ressemblaient le plus. « Ainsi, les descendants modifiés et améliorés causeront généralement l'extinction des espèces-parents » (« *parents-species* »).

Donc, selon Darwin, l'explication de l'absence de formes intermédiaires est une forme de parricide biologique. L'évolution

ne dévore pas ses enfants, comme les révolutions : elle élimine les parents.

Dans une lettre à Lyell, en 1859, Darwin suggère que ce processus se produit peut-être aussi entre les races humaines, processus « par lequel les races moins intellectuelles sont exterminées[50] » (« *the less intellectual races being exterminated* »).

Dans *De la descendance de l'homme* (1871), Darwin rendit publique sa conviction. De nos jours, entre les singes et l'homme civilisé, il existe des formes intermédiaires comme les gorilles et les sauvages, dit-il au chapitre 6. Mais ces deux formes intermédiaires sont en voie de disparition. « *Dans une période future, guère éloignée si on la mesure en siècles, les races d'hommes civilisées auront certainement exterminé et remplacé les races sauvages dans le monde entier*. »

De même, les gorilles disparaîtront. Un vide, encore plus grand que celui qui existe entre le gorille et les Aborigènes australiens, se fera à l'avenir entre les singes inférieurs et l'homme futur, encore plus civilisé.

Le vide laissé par ceux qui ont été exterminés.

VERS AGADÈS

« Dashing out their brains »

101

À la gare routière d'Arlit, je me tourne vers l'homme voilé qui se tient à la porte et lui demande :

« C'est ouvert ?

– Commençons d'abord par nous dire bonjour », répond l'autochtone, d'un ton légèrement réprobateur. Visiblement, il n'a pas pensé que son espèce allait disparaître, du moins pas avant un moment.

Pendant un instant, nous nous lançons des « Ça va ? Ça va bien. Ça va ? », respectifs et répétés. Puis il me dit que, malheureusement, le guichet est fermé. J'aurais peut-être plus de chance la prochaine fois !

La fois suivante, je parviens effectivement à acheter un ticket. Puis je dois laisser mes bagages par terre, me rendre à la police à l'autre bout de la ville, montrer le ticket, récupérer mon passeport, retourner à la gare routière où mes bagages ont été entassés sur le toit du minibus, avec quelques tonneaux huileux, des sacs de grains, un étal complet – avec les supports pour maintenir le toit, un comptoir et tout l'assortiment de marchandises. Plus une tête de chameau séchée avec les orbites vides.

Ensuite, les passagers sont entassés à l'intérieur. Il y a trois bancs : un pour les femmes, un pour les Noirs et un pour les Touaregs. Je suis placé parmi les Touaregs. Trente-deux personnes se serrent à l'intérieur. On n'est pas serré tant que l'on peut se lécher les lèvres. Les chauffeurs poussent le bus au démarrage, sautent dedans et claquent les portières derrière eux.

Il y a deux cent cinquante kilomètres de bonne route jusqu'à Agadès. Le sol consiste en de grandes plaques de pierre. Le désert semble peler comme la peau sèche d'un bras. Puis apparaît la première steppe pâle, avec une herbe qui laisse un goût de sel sur la langue, tassée dans les dépressions, blonde, couleur paille, scintillante comme le duvet sur le bras.

Elle me rappelle l'île d'Öland et les carrières abandonnées de l'île de Gotland. Il y a une lumière dans cette herbe rase, blanche et clairsemée qui me rend extrêmement heureux.

Au milieu de cette désolation, nous sommes tassés les uns contre les autres, corps contre corps, haleine contre haleine. De jeunes Touaregs minces portant un voile violet, avec de longs cils, drapés dans un silence inébranlable, entourés par les grands rires et les sourires éclatants des gens, avec leurs derrières généreux et leurs femmes aussi bruyantes que bigarrées.

Sont-ce là les sauvages que, nous, selon Darwin, les Blancs civilisés, nous devions exterminer ? C'est difficile à se l'imaginer vraiment quand on est assis dans le même minibus.

102

L'Hôtel de l'Air, à Agadès, fut autrefois le palais du sultan. Il est célèbre pour sa salle à manger avec quatre piliers colossaux que deux hommes peuvent à peine entourer, et pour ses chambres

perpétuellement plongées dans l'obscurité, avec chacune son escalier qui mène sur le toit, à la terrasse et à la fraîcheur du soir.

De là, je contemple la place du marché, où une 504 Peugeot flambant neuve vient de s'arrêter. Deux jeunes hommes en costume blanc en descendent, ils vont à la rencontre d'un vieil homme, assis à un petit bureau métallique décoré par deux lettres croisées. Ils s'accroupissent dans la poussière, et le vieil homme écrit leurs lettres.

Qui est donc condamné à disparaître ? Ces jeunes analphabètes ou le vieil homme qui sait écrire ?

Il est appuyé contre le minaret, haut de dix-sept étages, bardé de poutres saillantes, comme un fruit épineux. L'édifice contient un escalier en colimaçon qui, vers le haut, est tellement étroit que l'on ne peut se tourner. Il faut que tout le monde monte avant de pouvoir redescendre.

Le soleil étincelle dans les petits bouts de miroirs ronds qui décorent les montants de lit du marchand de meubles. Quelques tamaris rongés par le sel répandent une ombre mesurée.

La première brise du soir apporte avec elle le bruit sourd du charbon de bois et le cliquetis du moulin qui a commencé à moudre le grain pour le dîner. *Chez nous*, au coin, a déjà ouvert ses portes, et *Bonjour Afrique* va bientôt faire de même.

Je vais continuer ma route demain matin. Le problème qui se pose à moi est le suivant :

Cuvier horrifia ses contemporains quand il démontra qu'une espèce biologique pouvait disparaître. Soixante-quinze ans plus tard, rares furent ceux à sourciller quand Darwin, le plus grand expert en biologie de l'époque, confirma que la race humaine entière était condamnée à l'extermination.

Que s'était-il passé ? Qui étaient ces « Tasmaniens » dont parlait Wells ? Qui étaient les « Guanches » ?

« Les Guanches étaient un peuple avancé de l'âge de pierre, parlant une langue berbère. Ils furent le premier peuple à être éliminé par l'expansion européenne[51]. » Ils étaient originaires d'Afrique mais vivaient depuis longtemps sur les « îles Fortunées » (les Canaries) et avaient perdu tout contact avec le continent. On a estimé leur nombre à environ quatre-vingt mille personnes – avant l'arrivée des Européens.

En 1478, les souverains espagnols Ferdinand et Isabelle envoyèrent sur l'île de Grande Canarie une expédition militaire avec chevaux et canons. Les plaines furent rapidement conquises par les Espagnols, mais les Guanches continuèrent une guérilla farouche dans les montagnes. Finalement, en 1483, six cents guerriers et quinze cents femmes, enfants et vieillards se rendirent – tout ce qui restait d'une population autrefois nombreuse.

La Palma se rendit en 1494. Ténériffe tint jusqu'en 1496. Pour finir, une indigène fit signe aux Espagnols de s'approcher. « Il ne restait plus personne à combattre, personne à craindre – ils étaient tous morts. »

Ses paroles restèrent. Elles vivaient encore quatre cents ans plus tard, quand Cunninghame Graham écrivit *Higginson's Dream*.

Ce ne sont ni les chevaux ni les canons qui décidèrent de l'issue de la guerre. Les bactéries triomphèrent. Les indigènes donnèrent un nom à cette maladie inconnue : *modorra*. Sur les quinze mille habitants de Ténériffe, seule une poignée survécurent.

La forêt fut exploitée, la flore et la faune européanisées, les Guanches perdirent leurs terres – et par là leur moyen de subsistance. La *modorra* frappa plusieurs fois, la dysenterie, la pneumonie et les maladies vénériennes firent des ravages.

Ceux qui survécurent aux maladies moururent de l'assujettissement – perte des proches, des amis, de la langue et du mode de vie. Lorsque Girolamo Benzoni se rendit à La Palma en 1541, il ne restait qu'un seul Guanche, un homme de quatre-vingt-un ans, constamment ivre. Les Guanches avaient péri.

Cet archipel de l'Atlantique oriental fut l'école maternelle de l'impérialisme européen. Les débutants y apprirent que les hommes, les plantes et les animaux européens se débrouillent fort bien, même sur des terres où ils n'existent pas dans la nature.

Ils apprirent aussi que, même si les populations indigènes sont supérieures en nombre et offrent une résistance acharnée, elles seront vaincues, oui, exterminées, sans que personne sache vraiment ce qui s'était passé.

104

Lorsque les Européens partirent vers l'est, pour les croisades des XII^e^ et XIII^e^ siècles, ils tombèrent sur des peuples qui leur étaient supérieurs en termes de culture, de subtilité diplomatique, de connaissances techniques, et aussi en termes d'expérience des bactéries. Des milliers de croisés périrent à cause de leur résistance inférieure aux maladies.

Quand les Européens partirent vers l'ouest au XV^e^ siècle, ils étaient à leur tour porteurs de ces bactéries supérieures. Les gens mouraient partout où les Européens posaient le pied.

En 1492, Christophe Colomb arriva en Amérique. L'étendue de ce que l'on appelle la « catastrophe démographique » qui s'ensuivit a été interprétée de manière différente selon les chercheurs. Néanmoins, elle fut certainement sans équivalent dans l'Histoire [52].

La plupart s'accordent à penser que, au moment de l'arrivée de Christophe Colomb, l'Amérique comptait environ autant d'habitants que l'Europe : un peu plus de soixante-dix millions. Durant les trois cents ans suivants, la population mondiale augmenta de 250 %. L'Europe connut l'accroissement le plus rapide, entre 400 et 500 %. En revanche, la population originelle de l'Amérique *diminua* d'environ 90 à 95 %.

Cette catastrophe démographique toucha le plus rapidement et le plus profondément les régions d'Amérique latine fortement peuplées qui furent les premières en contact avec les Européens : les Caraïbes, le Mexique, l'Amérique centrale et les Andes. Rien qu'au Mexique, il y avait peut-être vingt-cinq millions d'habitants à l'arrivée des Européens en 1519. Cinquante ans plus tard, la population était tombée à deux millions sept cent mille. Cinquante ans après, il subsistait un million et demi d'Indiens. Plus de 90 % de la population d'origine avait été éliminée en un siècle.

La grande majorité de ces hommes ne mourut pas au combat mais très pacifiquement : de maladie, de famine et de conditions de travail inhumaines. L'organisation sociale des Indiens avait été démantelée par les conquérants blancs et, dans cette nouvelle société, seule une fraction d'entre eux était utilisable. Comme main-d'œuvre des Blancs, les Indiens se révélaient d'une qualité médiocre. Et il y avait beaucoup plus d'Indiens que le petit nombre de Blancs n'en pouvait exploiter selon les méthodes existantes.

La cause directe de la mort était le plus souvent la maladie, mais la cause sous-jacente était autre : les Indiens étaient bien trop nombreux pour représenter une quelconque valeur économique dans le cadre de la société des conquérants.

Pouvait-on justifier de poursuivre la conquête au vu de conséquences aussi catastrophiques ? La question devint le grand sujet de discussion parmi les intellectuels espagnols du XVI^{e} siècle.

Cela alla si loin que, le 16 avril 1550, Charles Quint interdit de nouvelles conquêtes en attendant un débat sur leur justification – « une mesure sans équivalent dans les annales de l'expansion occidentale », écrit l'historien Magnus Mörner [53].

Le débat eut lieu à Valladolid, en août 1550, devant une cour de hauts juristes qui ne purent parvenir à aucun jugement [54].

Et à quoi cela aurait-il servi ? Nul jugement au monde n'aurait persuadé les conquérants espagnols d'effectuer ce qu'ils considéraient comme le travail des Indiens. Nul jugement ne les aurait empêchés de traiter les Indiens comme des créatures inférieures qui, par la violence, devaient être assujetties à leurs maîtres naturels. Le fait que les Indiens mouraient dans le processus, pour une raison inconnue, était déplorable mais apparemment inévitable.

105

Adam Smith formula la loi qui régit l'offre de main-d'œuvre :

« La demande en hommes, comme celle de n'importe quel produit, règle nécessairement la production des hommes : elle la stimule quand elle va trop lentement et la ralentit quand elle avance trop vite [55]. »

Bien entendu, cette loi s'applique aussi aux Indiens. Ils continuèrent à mourir jusqu'à ce qu'un manque de main-d'œuvre commençât à se faire sentir en Amérique latine. À ce moment, ils devinrent précieux. Une série de réformes sociales furent entreprises pour protéger les Indiens restants, les lier à des unités économiques où l'on avait besoin d'eux et exploiter leur travail d'une manière rationnelle. Au cours du XVII^{e} siècle, la courbe de la population indienne commença à remonter lentement.

Au milieu du XIX^e^ siècle, l'Amérique latine fut atteinte par les changements économiques et techniques originaires d'Europe occidentale. Cela impliqua une augmentation de la demande des matières premières et des denrées alimentaires en provenance d'Amérique latine. La population crût plus vite qu'auparavant et la main-d'œuvre disponible fut exploitée plus durement encore.

La population continue à croître à un rythme rapide. En même temps, le renouveau économique et technique en Europe, qui, pendant un temps, a causé une demande accrue de main-d'œuvre en Amérique du Sud, a contribué, au cours des dernières décennies, à réduire la demande.

Il ne fait aucun doute que cette tendance se poursuit actuellement – elle doit continuer si les économies sud-américaines veulent se développer dans le cadre du système économique qui est le seul à exister aujourd'hui.

L'industrie suit les processus d'automatisation pour être concurrentielle sur les marchés internationaux. Les grosses exploitations agricoles se mécanisent ou passent à l'élevage extensif. Une part croissante de la population, qui, elle aussi, augmente rapidement, devient inadéquate ou superflue du point de vue des employeurs.

106

La loi d'Adam Smith ne s'applique-t-elle pas encore aujourd'hui ? Sur la durée, une société incapable de défendre le droit au travail sera-t-elle à même de défendre le droit de vivre ?

Il me paraît évident que certains des facteurs décisifs dans l'émergence de la catastrophe démographique du XVI^e^ siècle sont à nouveau réunis aujourd'hui en Amérique du Sud, de même que dans plusieurs régions du globe.

La pression de milliards de personnes affamées et désespérées n'est pas encore assez forte pour que les puissants envisagent la solution de Kurtz comme la seule humaine, la seule possible, la seule profondément logique. Mais ce jour n'est pas tellement éloigné. Je le vois venir. C'est pour cela que j'étudie l'histoire.

107

Je suis dans un tunnel ou un souterrain, entouré par beaucoup de gens. Nous avançons dans le noir, avec une lenteur insupportable. On dit que l'on peut sortir, quelque part, là-bas, mais seulement un à un, en empruntant un escalier en colimaçon étroit. Les personnes qui entrent sont beaucoup plus nombreuses que celles qui sortent, et le tunnel devient intolérablement bondé. Certains se trouvent là depuis des jours et n'ont avancé que de quelques mètres. Malthus lui-même a grimpé sur les tuyaux, sous le toit, pour échapper à la foule, à terre. L'énervement se mue en apathie et en désespoir. Sous la surface, la panique commence à poindre.

108

Environ cinq millions d'indigènes d'Amérique vivaient dans les actuels États-Unis. Au début du XIX^e^ siècle, il en restait un demi-million. À l'époque de Wounded Knee, en 1891 – le dernier grand massacre d'Indiens aux États-Unis –, la population indigène se trouvait à son niveau le plus bas : un quart de million – soit 5 % du nombre originel d'Indiens.

Le fait que les Indiens aient été éliminés durant l'occupation espagnole fut expliqué dans le monde anglo-saxon par la cruauté et le caractère sanguinaire notoires des Espagnols. Lorsque le même phénomène résulta de l'occupation anglo-saxonne de l'Amérique

du Nord, cela demanda d'autres explications. Tout d'abord, on crut à une intervention divine.

« Là où les Anglais vinrent s'établir, une Main Divine leur fit de la place en supprimant ou en fauchant les Indiens, soit par des guerres intestines entre les tribus, soit par quelque maladie mortelle », écrivit Daniel Denton en 1670.

Durant le XIX^e^ siècle, les explications religieuses devinrent biologiques. Les populations exterminées étaient des gens de couleur ; les exterminateurs, des Blancs. Il sembla évident qu'une loi naturelle raciale était à l'œuvre et que l'extermination de non-Européens constituait simplement une étape dans le développement naturel du monde [56].

Si les indigènes mouraient, cela prouvait qu'ils appartenaient à une race inférieure. Certains disaient donc qu'il n'y avait qu'à les laisser mourir, comme l'exigeaient les lois du progrès. D'autres pensaient que, pour des raisons humanitaires, les indigènes devaient être protégés en étant déplacés dans des régions éloignées – et ensuite, par pure coïncidence, les Européens seraient en mesure de récupérer leurs bonnes terres arables et de les utiliser pour eux-mêmes.

Ainsi, à partir de 1830, un nombre considérable de tribus ou de peuples d'Amérique du Nord, d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Australie furent refoulés, exterminés ou déplacés. Lorsque Darwin écrivit que certaines races étaient condamnées à être exterminées, il établissait sa prédiction sur des événements historiques bien connus.

Parfois, il en avait été lui-même témoin.

Dans la partie reculée du sud-ouest de l'Amérique du Sud, les conquêtes européennes n'étaient pas encore achevées quand Darwin débarqua, en août 1832. Le gouvernement argentin avait juste décidé d'exterminer les Indiens qui dominaient encore les Pampas.

La mission fut confiée au général Rosas. Darwin le rencontra, avec sa troupe, sur la rive du Colorado et considéra qu'il n'avait jamais vu pire armée de bandits.

À Bahía Blanca, il vit une autre troupe composée de soldats ivres morts, couverts de sang et de saleté. Il questionna un officier espagnol qui lui expliqua que des Indiens faits prisonniers avaient révélé l'emplacement du campement d'une tribu.

Ainsi, lui et ses soldats avaient récemment trouvé cent dix Indiens qui avaient tous été pris ou tués, « car les soldats ne font quartier à aucun homme ».

« Les Indiens éprouvent actuellement une si grande terreur qu'ils ne résistent plus en corps : chacun s'empresse de fuir isolément, abandonnant femmes et enfants ; mais, quand on parvient à les atteindre, ils se retournent comme des bêtes fauves et se battent contre quelque nombre d'hommes que ce soit. Un Indien mourant saisit avec ses dents le pouce d'un des soldats qui le poursuivait, et se laissa arracher l'œil plutôt que de lâcher prise. [...]

« Ce sont là, sans contredit, des scènes horribles ; mais combien n'est pas plus horrible encore le fait certain qu'on massacre de sang-froid toutes les femmes indiennes qui paraissent avoir plus de vingt ans ! Quand je me récriai au nom de l'humanité, on me répondit : "Cependant que faire ? Ces sauvages ont tant d'enfants !"

« Ici chacun est convaincu que c'est là la plus juste des guerres, parce qu'elle est dirigée contre les sauvages. Qui pourrait croire

qu'à notre époque il se commet autant d'atrocités dans un pays chrétien et civilisé ? [...]

« Le plan du général Rosas consiste à tuer tous les traînards, puis à chasser toutes les tribus vers un point central et à les y attaquer pendant l'été, avec le concours des Chiliens. On doit répéter cette opération trois ans de suite [57]. »

Lorsque Darwin publia *De la descendance de l'homme*, en 1871, la chasse aux Indiens battait toujours son plein en Argentine. Elle était financée par un emprunt obligataire. Lorsque les Indiens furent éliminés des terres, celles-ci furent partagées entre les porteurs. Chaque obligation donnait droit à deux mille cinq cents hectares [58].

110

Toute la nuit je cherche des fleurs dans un paysage urbain, sombre et sale. Autour de moi, tout est désert, en ruine, couvert d'urine. Deux hommes sortent d'un tunnel puant et s'approchent de moi. Des fleurs ? Ils ne comprennent pas de quoi je parle. Je fais le signe d'un « bouquet » en cueillant les tiges des fleurs par la main, ils saisissent cela comme le signe du « couteau », et comprennent exactement ce que je veux dire.

111

Darwin avait été indigné par la brutalité de la chasse à l'homme menée par les Argentins. Charles Lyell, son maître, l'aida à replacer ce qu'il avait vu dans un contexte plus large. L'homme faisait partie de la nature et, dans la nature, même la destruction était naturelle.

Nous, les êtres humains, écrit Lyell dans ses *Principles of Geology* (*cf*. le chapitre intitulé « *Extirpation of species by man* »), n'avons aucune raison de nous sentir coupables parce que notre progrès extermine des animaux et des plantes.

Pour notre défense, nous ne pouvons avancer que lorsque nous conquérons des terres et que nous défendons nos possessions par la force, nous faisons exactement comme toutes les espèces de la nature. Chaque espèce qui s'est répandue sur un vaste territoire a, de la même manière, réduit ou anéanti totalement d'autres espèces et a dû se défendre en luttant contre les intrusions d'autres plantes et animaux.

Si « même les espèces les plus petites et les plus insignifiantes de la nature ont éliminé d'autres espèces par milliers », pourquoi nous, les maîtres de la création, ne ferions-nous pas de même ?

Le brave Lyell avait aussi peu envie de faire de mal aux Indiens que le brave Darwin. Mais le droit d'éliminer d'autres espèces, que Lyell avait si négligemment accordé à l'homme, avait été utilisé depuis longtemps pour exterminer également les êtres humains. Dans la pratique, il signifie : « Exterminez toutes ces brutes ! »

112

Les Tasmaniens furent le plus connu des peuples exterminés et servirent souvent de symbole pour ceux-ci [59].

La Tasmanie est une île de la taille de l'Irlande et se trouve au sud-est du continent australien. Les premiers colons – vingt-quatre prisonniers, huit soldats et une douzaine de volontaires dont six femmes – débarquèrent en 1803. Le premier massacre d'indigènes, le « massacre de Risdon », eut lieu l'année suivante. Les *bushrangers*, des prisonniers évadés, eurent le droit de chasser

les kangourous et les indigènes. Ils prirent les femmes de ces derniers, donnèrent leurs cadavres aux chiens ou les brûlèrent vifs.

Un nommé Carrots devint célèbre pour avoir assassiné un Tasmanien et forcé ensuite l'épouse de celui-ci à porter la tête de son époux accrochée à son cou. Il n'était pas nécessaire de traiter les indigènes comme des êtres humains, ce n'étaient que des « *brutes* » ou des « *brute beasts* ».

Dans les années 1820, l'immigration blanche augmenta, et par là la pression sur les moyens de subsistance des indigènes. Comme ils mouraient de faim, ils commencèrent à voler les Blancs, qui installèrent des pièges et leur tirèrent dessus. Les Tasmaniens répliquèrent en attaquant des colons isolés. Leur chef fut capturé et exécuté pour meurtre en 1825.

La Van Diemens Land Company extermina les kangourous et éleva des moutons sur un demi-million d'acres. La population blanche doubla tous les cinq ans. La presse locale demanda de plus en plus bruyamment que les autorités « déplacent » les indigènes. Sinon, il n'y avait qu'à les chasser comme des bêtes fauves et les détruire (« *hunted down like wild beasts and destroyed* »).

Ce fut ce qui arriva. En 1827, *le Times* rapporta que soixante Tasmaniens avaient été tués en représailles du meurtre d'un colon ; dans un autre cas, ce furent soixante-dix Tasmaniens qui perdirent la vie. La violence augmenta jusqu'au point où les colons tirèrent aussi les femmes et les enfants de leurs trous, leur « fracassant le crâne » (« *dashing out their brains* »).

En 1829, le gouvernement décida de concentrer les indigènes dans une région stérile de la côte ouest. Des prisonniers furent envoyés pour les chasser, recevant cinq livres pour chaque indigène qu'ils ramenaient au camp de rassemblement. On estime qu'il y avait neuf Tasmaniens morts pour un qui arrivait vivant. La « guerre noire » continua.

En 1830, cinq mille soldats furent mobilisés pour refouler les indigènes sur une petite pointe au sud-est. L'opération coûta trente mille livres. Durant plusieurs semaines, une chaîne d'hommes, espacés de quarante-cinq mètres, traversa toute l'île. Une fois arrivés, ils n'avaient pas capturé un seul indigène. Il s'avéra ultérieurement qu'il en restait trois cents.

Un maçon méthodiste, G. A. Robinson, voulut les sauver. Il se rendit sans armes dans le bush, échappa de peu à la mort, et sauva une indigène nommée Truganina. Avec elle, il parvint à convaincre deux cents Tasmaniens de les accompagner afin de se mettre à l'abri sur Flinders Island, où personne ne devait les chasser.

Telle était la situation quand Darwin arriva en Tasmanie. Le 5 février 1836, il écrivit dans son journal : « J'avoue que tous ces maux et toutes leurs conséquences ont été probablement causés par l'infâme conduite de quelques-uns de nos compatriotes. »

Robinson essaya de civiliser ses protégés en introduisant l'économie de marché et le christianisme sur Finders Island. Bientôt, il put faire part de progrès exceptionnels. Les Tasmaniens avaient commencé à travailler, acheté des vêtements et ils mangeaient avec des couteaux et des fourchettes. Les orgies nocturnes avaient cédé la place à des cantiques. La connaissance des commandements avançait à pas de géant. Il n'y avait qu'un inconvénient : ils tombaient comme des mouches.

Six mois plus tard, la moitié étaient morts. Quand cette moitié fut à son tour réduite de moitié, les quarante-cinq survivants quittèrent l'île et s'installèrent dans un taudis à l'extérieur de la capitale, Hobart Town, où ils sombrèrent rapidement dans l'alcoolisme et moururent.

Lorsque *De l'origine des espèces* parut, en 1859, il ne subsistait que neuf Tasmaniennes, toutes trop âgées pour avoir des enfants. Le dernier Tasmanien, William Ianney, mourut en 1869. Son crâne fut dérobé avant même son enterrement, son cadavre fut déterré et les restes de son squelette furent subtilisés.

La dernière Tasmanienne fut Truganina, la femme qui avait sauvé la vie de Robinson. Elle mourut en 1876, quelques années après que Darwin eut publié *De la descendance de l'homme*. Son squelette est conservé au Tasmanian Museum, à Hobart.

114

Les scientifiques du XIX^e^ siècle interprétèrent le destin des Tasmaniens à la lumière de la découverte de Cuvier, qui était désormais largement répandue. Parmi les milliers d'espèces déjà éteintes, les Tasmaniens n'avaient survécu que grâce à leur isolement géographique. Ils étaient des « fossiles vivants », des restes d'une ère préhistorique disparue, qui n'avaient pas pu faire face au contact soudain avec l'autre extrémité du temps. Le fait qu'ils aient été exterminés signifiait seulement qu'ils étaient retournés dans le monde disparu depuis longtemps, monde auquel ils appartenaient du point de vue de l'évolution.

Les scientifiques du XIX^e^ siècle interprétèrent le destin des Tasmaniens à l'aune de la découverte de Darwin. L'échelle de la création à laquelle avait cru le Moyen Âge, la hiérarchie zoologique que Cuvier avait si fortement critiquée, la hiérarchie des races que Petty, Tyson et White avaient imaginée, tout cela devint un processus historique avec Darwin. Les formes « inférieures » de la hiérarchie étaient les prédécesseurs dans le temps des formes « supérieures ». Les « inférieures » et les « supérieures »

fonctionnaient également comme cause et effet. La lutte entre elles créait des formes encore plus « supérieures ».

Nous, les Européens, étions des descendants modifiés et améliorés des Tasmaniens. Donc, suivant la logique du parricide darwinien, nous étions forcés d'exterminer nos espèces-parents. Cela comprenait toutes les « races sauvages » du monde entier. Toutes étaient condamnées à partager le sort des Tasmaniens.

QUATRIÈME PARTIE

LA NAISSANCE DU RACISME

« Race is everything : literature, science, art,
in a word, civilization, depend on it. »

115

Au début du XIX^e^ siècle, la critique de l'impérialisme développée au siècle précédent était toujours en vigueur et, pour beaucoup, prendre position contre le génocide relevait de l'évidence.

Dans son importante histoire du colonialisme, *European Colonies in Various Parts of the World Viewed in their Social, Moral and Physical Condition* (1834), John Howison écrivit :

« Le continent américain a vu sa population aborigène quasiment éliminée par l'introduction des bienfaits de la civilisation. L'archipel des Caraïbes, pour la même raison, ne contient plus une seule famille de ses habitants primitifs. L'Afrique du Sud se trouvera bientôt dans une situation identique, et le nombre des habitants des îles du Pacifique diminue rapidement à cause des ravages que causent les maladies européennes et le despotisme de missionnaires égoïstes et fanatiques. Il est grand temps que cesse cette œuvre de destruction ; et puisqu'une longue et triste expérience nous a montré que nous échouons toujours à rendre plus heureux, plus sages ou meilleurs les barbares que nous avons visités ou vaincus, nous devrions désormais consciencieusement les laisser en paix,

diriger notre ardeur éducatrice vers nous-mêmes et tenter de réprimer [...] notre avarice, notre égoïsme et nos vices. »

C'était là une attitude qui s'enracinait tant dans la foi chrétienne que dans les idées égalitaires des Lumières.

Mais durant l'expansion européenne du XIX^e siècle, une nouvelle attitude gagna du terrain. On commença à considérer le génocide comme le corollaire inévitable du progrès.

Pour le grand anthropologue J. C. Prichard, il était évident que les « races sauvages » ne pouvaient être sauvées. Dans sa conférence « *On the Extinction of Human Races* », en revanche, il affirma qu'il fallait s'efforcer, dans l'intérêt de la science, de rassembler autant d'informations que possible sur leurs caractéristiques physiques et morales [60].

La menace de l'extermination motivait une recherche anthropologique qui, en retour, fournissait un alibi aux exterminateurs en déclarant l'extermination inévitable.

116

La même année, en 1838, Herman Merivale donna une série de conférences à Oxford sur le thème « *Colonization and colonies* ». Il nota que la théorie de Prichard, selon laquelle « l'homme blanc est destiné à exterminer le sauvage », devenait de plus en plus commune. L'extermination n'était pas seulement due aux guerres et aux épidémies, mais avait des causes plus profondes et plus secrètes : « Le simple contact avec des Européens lui est fatal, pour une raison inconnue. »

Merivale rejeta farouchement cette théorie. Il n'y avait aucun exemple de mortalité inexplicable. « Le gâchis de vies humaines » est énorme, nous le savons. Mais il a des raisons naturelles.

La principale raison est que la « civilisation », dans les régions sauvages, est représentée par « des marchands, des colons, des pirates et des *bushrangers* », en bref, par des Blancs qui peuvent faire tout ce qu'ils veulent sans risque d'être critiqués ou contrôlés.

« L'histoire des colonies européennes en Amérique, en Afrique et en Australie présente partout les mêmes grands traits – une destruction massive et rapide des races indigènes par la violence incontrôlée de certains individus, si ce n'est des autorités coloniales, suivie de tentatives tardives, de la part des gouvernements, de réparation des crimes reconnus. »

Une commission parlementaire britannique, mise sur pied en 1837 pour enquêter sur les causes des malheurs qui avaient frappé les Tasmaniens et autres peuples aborigènes, parvint à la même conclusion. Elle démontra que les Européens s'étaient emparés de manière illégale des terres des indigènes, qu'ils les avaient décimés et qu'ils avaient détruit leur mode de vie. « La cruauté et l'injustice flagrantes » étaient les raisons principales de l'élimination des indigènes [61].

Comme conséquence directe des travaux de la commission, l'Aborigines Protection Society fut fondée en 1838, avec l'objectif de mettre un terme à l'extermination des peuples indigènes. Durant le reste du XIX^e^ siècle, cette organisation poursuivit sa lutte, de plus en plus difficile, contre les génocides.

117

Où suis-je ? Dans un camp de concentration ? Dans le tiers-monde ? Les corps nus autour de moi sont couverts de blessures et émaciés. Noël approche. Quelques hommes bien nourris sont en train d'accrocher un filet bardé de gros hameçons. Derrière le filet, on aperçoit la sculpture d'une géante nue, peinte en rouge et or, et

parée d'un fer à repasser, d'une massue et de bottes. Le filet nous empêche d'atteindre cette femme grasse et heureuse.

Les hommes qui ont tendu le filet ne cessent de raconter des blagues salaces. Bientôt ils vont lâcher les chiens sur nous. Ils sont pliés de rire en nous voyant ramper vers le filet. Nous essayons, en vain, d'attraper la massue et le fer. Nous ne parvenons même pas à toucher les bottes.

118

Les préjugés contre les peuples étrangers ont toujours existé. Mais au milieu du XIX^e^ siècle, ces préjugés se virent attribuer une forme organisée et des motivations pseudo-scientifiques.

Dans le monde anglo-saxon, un des pionniers en ce domaine fut Robert Knox. Son livre *The Races of Man* : *A Fragment* (1850) montre le racisme à l'instant même de sa naissance, juste quand il franchit le pas entre préjugé populaire et conviction « scientifique », *via* l'ignorance avouée de Knox.

Knox avait étudié l'anatomie comparée auprès de Cuvier. La grande réussite de Cuvier était d'avoir prouvé que d'innombrables espèces avaient cessé d'exister. Mais d'après Knox il n'avait pas expliqué comment ni pourquoi.

De même, nous ne savons quasiment pas pourquoi les races noires disparaissent : « Si nous connaissions les lois de leur origine, nous connaîtrions les lois de leur extinction – ce que nous ignorons. Tout n'est qu'hypothèse, incertitude. »

Nous savons seulement que, depuis le commencement de l'Histoire, ces races noires ont été les esclaves des hommes blancs. À quoi cela tient-il ? « Je suis enclin à penser qu'il doit exister une infériorité physique et, par conséquent, psychologique chez les races noires, et ce, de manière générale. »

Cela n'est peut-être pas dû à des manques en ce qui concerne la taille du cerveau, mais plutôt à des défauts de sa qualité. « La texture du cerveau est, je pense, généralement plus noire, et la partie blanche plus fibreuse, mais je parle ici d'une expérience extrêmement limitée. »

Les limites de cette expérience apparaissent un peu plus loin dans le livre, quand Knox concède qu'il a autopsié *une seule* personne noire. Il affirme avoir trouvé dans ce cadavre un tiers de nerfs en moins dans les bras et les jambes que sur un homme blanc de taille équivalente. Knox déclare qu'il est donc évident que l'âme, l'instinct et la raison des deux races diffèrent dans un degré équivalent.

Partant d'une ignorance totale, Knox, avec cette seule autopsie, fait un pas de géant pour aboutir à cette affirmation :

« Pour moi, la race, ou en d'autres termes la descendance, est tout : elle marque l'homme. »

« La race est tout : la littérature, la science, l'art, en un mot la civilisation en dépend. » (« *Race is everything* : *literature, science, art, in a word, civilization, depend on it*. »)

Il y a quelque chose de presque déconcertant dans la franchise enfantine avec laquelle Knox expose le manque de base empirique de ses affirmations. Le chapitre 6 de *The Races of Man*, qui traite des races noires, continue de la sorte : « Après avoir brièvement examiné les qualités physiques des races noires, et montré que, en réalité, nous en savons fort peu à leur propos et que nous ne disposons pas de données sur lesquelles nous pourrions établir une histoire physique de l'humanité, je vais désormais examiner… »

Examiner quoi ?

Eh bien, sur la base de ce manque de faits, dûment constaté, Knox n'hésite pas à émettre les affirmations les plus catégoriques sur l'infériorité et la destruction inévitable des races noires.

Darwin parlait des « races sauvages » sans expliquer clairement ce qu'il voulait dire. Wallace et plusieurs auteurs écrivaient « les races inférieures » ou carrément « les races inférieures et les plus dépravées » – ce qui laissait le lecteur dans des abîmes d'incertitude.

S'agissait-il de ce que nous appelons aujourd'hui le quart-monde ? Ou bien du tiers-monde ? Ou davantage encore ?

Beaucoup de gens considéraient que *toutes* les races étaient inférieures à la race blanche et que, parmi les « races » blanches, *toutes* étaient inférieures à la race anglo-saxonne. Dans ces conditions, quelle proportion de l'humanité était donc vouée à l'extinction ?

Knox emploie l'expression « les races noires » (« *the dark races* »). Quelles sont-elles exactement ? Il n'est pas aisé de répondre à cette question, dit Knox.

Les Juifs en font-ils partie ? Les Tziganes ? Les Chinois ? Ils sont dans une certaine mesure noirs, ou de couleur, de même que les Mongols, les Indiens d'Amérique, les Eskimo, les habitants de presque toute l'Afrique, d'Extrême-Orient et d'Australie. « Quel champ d'extermination se déploie devant les Saxons, les Celtes et les Sarmates ! »

On sent la volonté, oui, presque la joie d'extermination chez Knox quand, depuis son bureau, il élimine un peuple après l'autre.

Il s'indigne d'une seule chose : l'hypocrisie. Les Britanniques ont perpétré en Nouvelle-Zélande la plus audacieuse annexion dans l'histoire de l'agression. « Il faut protéger les aborigènes », disent les Britanniques. Merci bien ! répond Knox. Ils ne deviennent pas

britanniques quand on leur prend leurs terres – il faut les « protéger » !

Les Saxons ne protègent pas les races noires, ils ne se mêlent pas à elles, ils ne leur laissent pas conserver un pouce des territoires occupés, c'est du moins la situation dans l'Amérique anglo-saxonne.

« Le destin des Mexicains, des Péruviens et des Chiliens est déjà scellé. L'extinction de ces races n'est même pas niée. »

120

« Les races noires peuvent-elles être civilisées ? Certainement pas, répond Knox. La race saxonne ne les tolérera jamais – ne s'y mêlera pas – et ne les laissera pas en paix. La plus féroce des guerres, la plus sanglante des campagnes de Napoléon ne se compare pas à la guerre qui fait rage entre nos descendants en Amérique et les races noires ; il s'agit d'une guerre d'extermination – une tête de mort est tracée sur chaque drapeau, pas de quartier, l'autre doit mourir.

« Je ne les blâme pas, je n'ai même pas le droit de les critiquer : l'homme agit selon ses impulsions, ses impulsions animales, et il emploie parfois sa raison pour travestir ou dissimuler ses motifs. »

Les Amérindiens étaient probablement déjà voués à l'extinction quand les premiers Européens débarquèrent. « Désormais, le destin de ces nations est scellé, il résulte de la nature même de leurs populations, et rien ne peut l'arrêter. »

Voyez un peu l'Afrique du Sud ! L'esprit de progrès des Saxons a conduit à des massacres d'indigènes. « En avons-nous terminé avec les Hottentots et les Bochimans ? Je le suppose, ils ne seront bientôt plus que des curiosités naturelles ; on en trouve déjà un empaillé en Angleterre, un autre à Paris également, si je ne

m'abuse… En un mot : ils disparaissent rapidement de la surface de la Terre. »

Et les Chinois, les Mongols, les Tatars et tout le tremblement, que va-t-il advenir d'eux ? Eh bien, on a vu ce qui s'est passé en Tasmanie, l'Anglo-Saxon a balayé les indigènes de leur pays. « Il n'a eu aucun scrupule sur la victoire éclair qui a éteint une race. »

Les Chinois peuvent s'attendre à connaître le même sort. La Chine semble totalement immobile, sans inventions ni découvertes. Le célèbre art chinois doit appartenir à une autre race à qui les Chinois l'ont emprunté sans trop le comprendre.

Non, la grandeur des Chinois appartient au passé, ils se dirigent désormais vers le terminus où ne subsistent que des restes de créatures éteintes – comme les mammifères et les oiseaux du monde passé de Cuvier, ils ont cessé d'exister depuis longtemps.

121

Qui était donc cet homme qui se vautrait avec une telle joie dans la destruction des hommes ?

Il était écossais, avait servi comme médecin militaire en Afrique du Sud et fondé une école d'anatomie à Édimbourg. Jeune étudiant, Darwin avait entendu ses conférences controversées [62].

À cette époque, tous les anatomistes achetaient des spécimens à des déterreurs de cadavres, mais Knox fut soupçonné de s'être adressé à des assassins professionnels pour obtenir des cadavres idoines. Ce qui marqua la fin de sa carrière scientifique.

Il se considérait comme une voix perdue dans le désert. Lui, et lui seul, avait découvert une grande vérité : la vérité de la race, que seuls des crétins et des hypocrites avaient l'affront de nier.

De l'origine des espèces marqua un tournant pour les idées de Knox. Darwin ne les confirmait ni ne les niait, mais sa théorie de

l'évolution pouvait être clairement utilisée par les racistes.

Knox revint en grâce et, juste avant sa mort, il fut nommé membre de l'Ethnological Society, où un groupe d'anthropologues « conscients des questions de race » donnait le ton.

En 1863, les fidèles de Knox firent sécession et fondèrent l'Anthropological Society, encore plus nettement raciste. La première conférence – « *On the Negro's Place in Nature* » – mit l'accent sur le lien étroit entre le nègre et le singe.

Quand une révolte de paysans noirs fut cruellement écrasée à la Jamaïque, la Société organisa un meeting. Le capitaine Gordon Pim soutint dans son discours que tuer les indigènes répondait à un principe philanthropique – il y avait « de la pitié dans un massacre » (« *mercy in a massacre* »).

L'esprit du temps avait rattrapé Robert Knox.

Auparavant, la race était considérée comme l'un des nombreux facteurs qui influaient sur la culture humaine. Après Darwin, la race devint l'explication déterminante pour beaucoup de personnes. Le racisme fut accepté et devint un élément central de l'idéologie impérialiste britannique [63].

122

Je suis en bonne compagnie, je me contente de suivre ceux qui me précèdent et je sais que d'autres me suivent. Nous grimpons un escalier étroit. La rampe est une corde épaisse qui donne une impression de sécurité. L'escalier tourne à l'intérieur d'un clocher – ou peut-être s'agit-il d'un minaret. Cet escalier mène dans les méandres du cerveau. Il se fait de plus en plus étroit, mais comme il y a tant de gens derrière, il est désormais impossible de s'en retourner ou même de s'arrêter. La cohue me pousse à continuer. L'escalier cesse soudain devant un vide-ordures. Je l'ouvre, me

faufile par l'ouverture et me retrouve à l'extérieur de la tour. La corde a disparu. Il fait un noir d'encre. Je m'agrippe au mur glacé et glissant tandis que mes pieds cherchent vainement un appui dans le vide.

123

Après Darwin, il fut normal, voire intelligent, de balayer les génocides par un haussement d'épaules. Si l'on montrait son indignation, on témoignait seulement de son manque d'éducation. Seuls protestaient les vieux barbons qui n'avaient pas réussi à suivre les progrès des sciences naturelles. La Tasmanie devint le paradigme auquel il fallait plier un coin du globe après l'autre.

W. Winwood Reade, membre de la Geographical Society et de l'Anthropological Society à Londres, et correspondant de la Société de géologie à Paris, termine son livre *Savage Africa* (1864) en prédisant l'avenir de la race noire.

Il affirme que l'Afrique sera partagée entre l'Angleterre et la France. Sous l'autorité européenne, les Africains vont assécher les marais et irriguer les déserts. Ce sera une tâche difficile, et les Africains disparaîtront probablement. « Il nous faut apprendre à considérer ce résultat avec sang-froid. Il illustre la loi bienfaisante de la nature, qui statue que le faible doit être éliminé par le fort. »

Une postérité reconnaissante honorera la mémoire des Noirs. Un jour viendra où de jeunes demoiselles, assises sous les palmiers, liront *Le Dernier Nègre* en versant une larme. Et le Niger sera un fleuve aussi romantique que le Rhin [64].

124

Le 19 janvier 1864, l'Anthropological Society organisa à Londres un débat sur l'extinction des races inférieures [65].

Dans son discours d'introduction, intitulé « *The Extinction of Races* », Richard Lee rappela le sort des Tasmaniens. C'était désormais le tour des Maori de Nouvelle-Zélande, dont la population avait diminué de moitié en quelques décennies.

On ne pouvait clairement expliquer ce phénomène. La maladie, l'intempérance et « l'antagonisme entre les Blancs et la population de couleur » constituaient des facteurs externes importants. Mais ils n'expliquaient pas pourquoi le nombre des femmes diminuait plus rapidement que celui des hommes, ni le nombre croissant de mariages stériles.

Quelles que fussent les raisons, tout le monde pouvait voir comment un monde cédait la place à un autre, plus développé. D'ici quelques années, la face du monde serait totalement changée. Nous, les êtres civilisés, nous savions mieux utiliser la terre qui avait longtemps été le foyer serein de « l'homme noir ». Une nouvelle ère pointait qui verrait se multiplier les entreprises de l'homme.

La marée de la civilisation européenne montait sur la terre. Grâce à sa supériorité morale et intellectuelle, la race anglo-saxonne éliminerait les habitants précédents. La lumière dévorait les ténèbres, disait Richard Lee.

Son opposant, T. Bendyshe, mentionna les Philippines comme l'un des nombreux exemples où races supérieures et inférieures pouvaient fort bien vivre ensemble sans que la race inférieure soit éliminée. Il n'était donc nullement question d'une quelconque loi naturelle.

Les indigènes mouraient parce que l'on confisquait leurs terres, et par là leurs moyens de subsistance. Même si certaines tribus indiennes d'Amérique du Nord avaient été presque entièrement exterminées, il en restait assez pour repeupler le continent – à

condition que leurs terres leur soient rendues. Car l'homme se reproduit sans distinction de race, selon les lois de Malthus, dit Bendyshe en guise de conclusion.

A. R. Wallace, le codécouvreur de la théorie de l'évolution, rappela que plus une race était inférieure, plus elle avait besoin de terre pour subsister. Lorsque les Européens, avec leur plus grande énergie, s'emparaient de la terre, les races inférieures ne pouvaient être sauvées que si elles étaient rapidement civilisées. Mais la civilisation ne pouvait s'acquérir que lentement. Donc, la disparition des races inférieures n'était qu'une question de temps.

125

Plus tard, le même soir, dans sa conférence « *The Origin of Human Race* », Wallace expliqua plus en détail comment il envisageait l'extermination. Il s'agissait tout simplement d'un autre mot pour désigner la sélection naturelle.

Le contact avec les Européens conduisait les peuples inférieurs et mentalement sous-développés des autres continents à une destruction inévitable, dit Wallace. Les qualités physiques, morales et intellectuelles supérieures de l'Européen faisaient qu'il se reproduisait au détriment du sauvage, « exactement comme les mauvaises herbes d'Europe envahissent l'Amérique du Nord et l'Australie, supplantent les espèces locales par la vitalité inhérente de leur organisation et par une plus grande capacité d'existence et de reproduction ».

Lorsque Darwin lut ce texte, il souligna fortement les mots « mauvaises herbes » et ajouta dans la marge de son exemplaire : « le rat ».

Dans *De la descendance de l'homme*, il écrivit : « Le Néo-Zélandais [...] compare son destin avec le rat indigène presque

entièrement exterminé par le rat européen [66]. »

Les animaux et les plantes d'Europe s'adaptaient sans difficulté au climat et au sol d'Amérique et d'Australie, mais seules quelques rares plantes américaines et australiennes, parmi lesquelles la pomme de terre, trouvaient à se répandre en Europe.

Ces parallèles entre monde végétal et animal semblèrent apparemment confirmer la croyance dans la supériorité biologique des Européens et le déclin inévitable des autres races.

Mais ces parallèles pouvaient également susciter quelques doutes. Pourquoi les mauvaises herbes se répandaient-elles plus rapidement et plus efficacement dans les colonies que toute autre plante européenne ? Était-ce réellement grâce à sa supériorité morale et intellectuelle que le rat européen exterminait d'autres rats ?

126

Nous passons le réveillon de Noël chez les Tidelius, qui habitent en face. J'arrive à peine à la hauteur de la table qui est dressée dans le grand salon, avec les armoires à glace sombres et les chaises en chêne à haut dossier. Le lustre étincelle, de même que les verres, les couverts et la porcelaine. La nappe est d'un épais tissu blanc, légèrement renflé aux plis, et Mme Tidelius se penche pour la lisser de la main. On entend un petit couinement pathétique – comme lorsque la faucheuse a mis à découvert un nid de souris dans le champ de blé. À cette époque, les champs s'étendaient jusqu'à la limite de notre terrain. Uffe et moi traînions souvent près de la grande grange du manoir, où les souris étaient aussi naturelles que le chat. Nos pensées prennent immédiatement ce chemin quand nous entendons le couinement, et Mme Tidelius pousse un cri. M. Tidelius s'empresse à son secours. Il a deux fois

son âge, c'est un vieux monsieur élégant et actif, au pas vif, qui doit prendre le train à six heures du matin pour se rendre à sa maison de couture pour dames, dans Mäster Samuelsgatan. C'est un tailleur excellent, mais guère un spécialiste des rats. Il soulève la nappe pour jeter un coup d'œil – et, hop ! le rat fonce sous le pli vers le centre de la table, renversant des verres au passage. C'est un raffut de tous les diables quand chacun tente de sauver ses verres et ses assiettes tout en soulevant la nappe. On tire la sous-nappe pour essayer de piéger le rat qui, furieux et paniqué, pousse des petits cris perçants, fonce sous la nappe et semble grossir chaque fois qu'il change de direction…

Il est difficile d'imaginer mon père faire ce qu'il est maintenant en train de faire. L'âge venant, il est devenu si doux, si gentil. Mais lorsque j'étais petit, il était différent. Je me souviens encore de ce vieux rat, la fourrure grise, aussi gros qu'un chaton, qui s'avança nonchalamment sur notre pelouse. Ce fut justement cette manière désinvolte de se déplacer, comme s'il était dans son bon droit, qui rendit mon père furieux. Il poussa la porte de la terrasse, descendit la pelouse à toute vitesse, saisit une planche au passage, rattrapa le rat, qui découvrit le danger trop tard, et le tua contre le bas de la clôture juste au moment où il allait s'échapper. Mon père se trouve à peu près dans cet état quand il va chercher la grosse hache dans la cuisine – on avait encore des cuisinières à bois à cette époque –, la soulève au-dessus de sa tête et, sous les bravos des dames, l'assène de toutes ses forces sur le renflement de la nappe. Le taillant transperce le damas et la sous-nappe et s'enfonce profondément dans la table de chêne noir. Il a sûrement aussi tué le rat qui ne s'affaire plus sous la nappe – en tout cas, l'animal ne bouge plus. Les cris se taisent. Tout le monde se fige et regarde le manche de la hache qui se dresse vers le plafond et tremble encore sous la force du coup… Il ne serait guère pensable de continuer le réveillon avec un cadavre de rat sur la table. Les parents débarrassent, retirent la

hache, se placent chacun à un coin de la table et soulèvent d'abord la nappe, puis la sous-nappe. De rat, point. Il a disparu. Personne ne dit mot. Personne ne demande où il a déguerpi. Tout le monde regarde fixement la profonde entaille blanche dans le plateau de chêne noir. « Je vais tailler un morceau de chêne, dit mon père qui est professeur de travaux manuels, et le teindre de la même couleur. Ça se verra à peine. » Le maître et la maîtresse de maison se répandent en remerciements. Mais le dîner se déroule dans une ambiance oppressante, et nous ne nous attardons pas.

127

Même ceux qui restèrent au sein de l'Ethnographical Society acceptèrent que les races inférieures fussent condamnées à la destruction.

Le 27 mars 1866, Frederick Farrar donna la conférence suivante : « *Aptitude of the Races* ». Il divisa les races en trois groupes : les sauvages, les semi-civilisées et les civilisées.

Seules deux races, l'aryenne et la sémitique, étaient civilisées. Les Chinois comptaient parmi les semi-civilisés ; ils avaient autrefois été brillants, mais souffraient désormais d'un « arrêt de croissance ».

Les races sauvages avaient toujours vécu dans l'ignorance et la misère. Farrar ajouta :

« Elles sont sans passé et sans avenir, condamnées, tout comme des races infiniment plus nobles l'ont été avant elles, à une extinction rapide et inévitable, ce qui est peut-être une étape dans la plus haute destinée de l'humanité. [...]

« De même, toutes ces myriades fourmillantes n'ont jamais produit un seul homme dont le nom soit d'une quelconque importance dans l'histoire de notre race. Si elles étaient toutes

noyées demain par un immense déluge, elles ne laisseraient aucune trace derrière elles, si ce n'est leurs restes organiques.

« Et je les appelle des sauvages irrécupérables… [parce que] bien loin d'être influencés par la civilisation, celle-ci les fait disparaître aussi sûrement et nettement que la neige bat en retraite sous l'avancée des rayons du soleil [67]. »

Les Indiens en sont un exemple. Ou prenons un spécimen parmi les centaines de millions d'Africains, et pas l'un des plus dégénérés, comme les Hottentots, mais un vrai, un pur nègre. Quel espoir y a-t-il qu'il puisse être civilisé ? L'immense majorité des nègres va suivre un processus de déclin dont seuls quelques rares individus pourront être sauvés.

De nombreuses races ont déjà disparu. Ces races – « les types les plus inférieurs de l'humanité, celles qui présentent les traits les plus affreux de la déchéance morale et intellectuelle » – étaient condamnées à disparaître.

« Car les ténèbres, la paresse et l'ignorance brutale ne peuvent coexister avec les avancées de la connaissance, de l'industrie et des Lumières. »

128

Que s'est-il donc passé quand la connaissance, l'industrie et les Lumières ont exterminé les races inférieures ?

Darwin le savait. Il avait vu les hommes du général Rosas, couverts de sang et de saleté, massacrer les Indiens. Il savait comment l'on arrachait l'œil d'un Indien qui avait saisi avec ses dents le pouce d'un soldat, comment l'on assassinait les femmes et comment l'on faisait parler les prisonniers. Il avait un nom pour cela : « la lutte pour la vie ».

Darwin savait à quoi ressemblait la lutte pour la vie. Et pourtant il croyait que celle-ci développait et ennoblissait les espèces humaines. Wallace partageait son opinion. L'éradication des races inférieures était justifiée puisqu'elle allait réduire graduellement les différences entre les races jusqu'à ce que le monde soit peuplé par une seule race, quasi homogène, où personne ne serait inférieur au plus bel exemple de l'humanité de ce jour. Voilà ce que croyait Wallace.

Mais le plus curieux, poursuivait-il, était que les petits progrès accomplis en direction de ce but suprême ne semblaient nullement être dus à la sélection naturelle. Visiblement, ce n'étaient pas les « meilleurs » qui triomphaient dans la lutte pour la vie. Les médiocres, d'un point de vue intellectuel et moral, pour ne pas dire les arriérés – en un mot, les mauvaises herbes –, réussissaient le mieux dans la vie et se reproduisaient le plus rapidement.

129

Wallace avait mis le doigt sur un point délicat. William Greg aborda le problème dans un article publié dans *Frazer's Magazine* (septembre 1868) que Darwin lut et commenta.

Ce qui inquiétait surtout Greg, c'était que les classes moyennes, « qui constituent l'élément actif, fiable et progressif de la population », avaient beaucoup moins d'enfants que les classes supérieures et inférieures, du fait que ces dernières, quoique pour des motifs opposés, n'avaient pas de raisons de se retenir.

« Les lois justes et salutaires de la sélection naturelle » avaient été éliminées, et notre société menaçait d'être « sur-civilisée », à l'instar de celles des Grecs et des Romains.

Mais heureusement les lois de la nature étaient encore à l'œuvre dans les relations entre les races, ajoutait Greg. Là, les plus doués

et les plus forts étaient encore les plus favorisés. Ce sont eux qui remportent la compétition et « exterminent, gouvernent, supplantent, luttent, dévorent ou éliminent les espèces inférieures ».

Greg considérait la lutte entre les races comme le seul moyen de maintenir les sociétés civilisées en vie et capables de progrès. C'était uniquement en exterminant les autres qu'elles pouvaient éviter le déclin racial, conséquence du fait que la civilisation éliminait la sélection naturelle.

130

J'ai préparé à manger avec l'ordinateur. Je fais cuire la nourriture sur l'écran, situé sur la porte du micro-ondes.

En rentrant à la maison avec mon dîner sur une disquette, je suis abordé dans le métro par un homme qui porte des vêtements ethniques et un petit bonnet tricoté multicolore. Il s'empare de ma disquette. J'essaie de l'en empêcher et me réveille après avoir donné un grand coup de pied dans la chaise placée à côté de mon lit. J'ai encore mal quand je marche.

131

Francis Galton, le cousin de Darwin, continua cette discussion dans son ouvrage *Hereditary Genius* (1869).

D'après lui, l'histoire des changements géologiques montrait comment les espèces animales avaient été constamment forcées de s'adapter à de nouvelles conditions de vie. La civilisation faisait partie de ces conditions dans lesquelles l'espèce humaine devait apprendre à vivre. Beaucoup n'y étaient pas parvenus. Un grand

nombre de races humaines avaient été totalement éradiquées sous le poids des exigences de la civilisation.

« Il est probable qu'aucun animal, au cours d'une période quelconque de l'histoire du monde, n'a été affecté par une telle destruction sur des régions si vastes et d'une manière aussi rapide que l'homme sauvage. »

Cela devait nous servir de leçon. Car même nous qui avions créé la civilisation nous risquions d'y succomber. Les hommes d'État, les philosophes, de même que les artisans et les ouvriers, devaient aujourd'hui faire face à des exigences qu'ils n'étaient pas capables de maîtriser, écrivit Galton.

La conclusion était claire : si nous ne voulions pas connaître le même sort que les espèces animales et les races humaines éteintes, nous devions essayer d'améliorer les facteurs héréditaires et, par là, augmenter notre capacité à survivre dans les conditions de vie que la civilisation avait créées.

Galton passa le reste du siècle à étudier et à proposer différentes méthodes pour parvenir à une telle amélioration des facteurs héréditaires. Il eut beaucoup de disciples, et pas seulement en Allemagne. L'Institut d'État pour la biologie raciale existait encore à Uppsala dans les années 1950.

132

Ce passage de l'ouvrage de Galton fut repris par Benjamin Kidd dans sa *Social Evolution* (1894), qui connut un immense succès.

Il y observa que l'Anglo-Saxon avait exterminé les peuples moins développés d'une manière encore plus efficace que les autres races auparavant. Poussé par les forces innées de sa propre civilisation, l'Anglo-Saxon se rendait dans le pays étranger pour y développer

ses ressources naturelles – et les conséquences semblaient inévitables.

Cette lutte des races, qui faisait que l'inférieur était poussé à l'assujettissement, voire à l'anéantissement, n'était nullement une chose éloignée ou passée. Elle se déroulait toujours sous nos yeux, et ce à l'abri de la civilisation anglo-saxonne dont nous étions si fiers et que nous aimions associer aux idéaux les plus élevés.

Pour la race qui voulait conserver sa place dans la compétition, l'éradication d'autres races faisait partie des conditions aussi dures qu'impératives. Nous pouvions humaniser ces conditions, mais il nous était impossible de les changer fondamentalement. En effet, elles étaient trop profondément enracinées dans des causes physiologiques dont nous ne pouvions pas esquiver les effets, écrivit Kidd.

Chez Wallace, Greg, Galton et Kidd, on décelait cette même inquiétude : le terrain de la société ne correspondait pas à la carte de celle-ci. Ce n'étaient pas les bonnes personnes qui se reproduisaient. La sélection ne favorisait pas ceux qui auraient dû l'être. C'était donc une consolation d'observer la lutte des races. Car là – enfin ! – la théorie semblait correspondre à la réalité. Puisque c'était exactement cette réalité qui avait donné naissance à la théorie.

Chez eux, on trouvait également une crainte des changements de la société – déjà fort différente de celle qu'ils avaient connue dans leur enfance. Avions-nous créé une société qui, un jour, nous briserait comme elle avait brisé les sauvages ? Nous menaçait-elle, de l'intérieur, d'un déclin racial larvé ? Nous étions-nous trop éloignés de la nature ?

Chez eux, on trouvait aussi la volonté d'excuser et d'approuver le génocide. L'extermination était inévitable, elle semblait avoir un effet revigorant sur les exterminateurs et possédait des causes aussi profondes que secrètes. Bien sûr, elle n'était certainement guère plaisante pour les victimes.

Galton affirmait qu'être exterminé ne pouvait pas être qualifié de « supplice » ou de « détresse » (« *misery* »). C'était davantage une question de mollesse ou d'apathie. Les sexes opposés cessaient tout simplement d'être attirés l'un par l'autre après avoir été en contact avec la civilisation et, par là, leur progéniture diminuait. C'était malencontreux, mais l'on ne pouvait appeler cela de la « détresse »…

Quelle était alors la cause de cette apathie ? Quelles étaient donc ces causes physiologiques profondes ? Au début du XIX^e^ siècle, à l'époque de Howison et Merivale, la réponse à ces questions avait semblé claire et nette[68]. Dans les années 1890, elles avaient disparu dans un brouillard raciste.

134

Placé pour être abattu dans le dos. L'attente du coup, de la douleur, de la fin.

Nous sommes plusieurs. Tout en attendant, nous écrivons. Nous écrivons avant que les coups ne soient tirés.

Lorsque nos corps sont aussi froids que des cadavres, un mandat postal de vingt-cinq couronnes finit par arriver. « Avec nos remerciements pour votre coopération », est-il écrit sur le talon.

135

Je crois avoir démontré qu'une des idées fondamentales du XIX^e^ siècle était qu'il y avait des races, des peuples, des nations et des tribus qui étaient en train de disparaître. Ou, comme l'exprima lord Salisbury, le Premier ministre anglais, dans son célèbre discours du 4 mai 1898, à l'Albert Hall : « On peut approximativement diviser les nations du monde en vivantes et mourantes [69]. »

C'était là une image qui s'approchait furieusement de la réalité.

Les nations faibles deviennent de plus en plus faibles, les fortes, de plus en plus fortes, poursuivit Salisbury. Il était dans la nature des choses que « les nations vivantes empiètent peu à peu sur les territoires des nations mourantes ».

Il disait la vérité. Au cours du XIX^e^ siècle, les Européens s'étaient approprié d'énormes territoires en Asie du Nord, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Afrique et en Australie. Et les « nations mourantes » étaient précisément mourantes parce que leurs terres leur avaient été confisquées.

Le mot « génocide » n'avait pas encore été inventé, mais le fait existait. Kurtz l'appelait : « *Exterminate all the brutes*. »

Je ne prétends pas que Joseph Conrad ait entendu le discours de lord Salisbury. Il n'en avait pas besoin. Ce qu'il avait lu de Dilke dans *Cosmopolis*, de Wells dans *La Guerre des mondes* et de Graham dans *Higginson's Dream* lui avait suffi. Tout comme ses contemporains, Conrad ne pouvait pas éviter d'entendre parler des génocides incessants qui marquèrent son siècle.

C'est nous qui l'avons refoulé. Nous refusons de nous souvenir. Nous voulons que le génocide ait commencé et fini avec le nazisme. C'est plus réconfortant ainsi.

Je suis passablement certain qu'Adolf Hitler, alors âgé de neuf ans, ne se trouvait pas à l'Albert Hall quand lord Salisbury prononça son discours. Il n'en avait pas besoin. Il le savait déjà.

L’air qu’il respirait dans son enfance, ainsi que tous les autres Occidentaux, était baigné par la conviction que l’impérialisme est un processus nécessaire biologiquement et qui, selon les lois de la nature, conduit à l’élimination inévitable des races inférieures.

C’était là une conviction qui avait déjà coûté la vie à des millions de personnes avant que Hitler n’en donne son application hautement personnelle.

LEBENSRAUM, TODESRAUM

« Das Recht der stärkeren Rasse,
die niedere zu vernichten »

136

Au milieu du XIX^e^ siècle, les Allemands n'avaient encore exterminé aucun peuple. Ils étaient donc en mesure de porter sur le phénomène un regard plus critique que les autres Européens.

L'étude la plus approfondie des peuples menacés d'extermination fut réalisée par le grand anthropologue allemand Theodor Waitz dans *Anthropologie der Naturvölker* (1859-1862), qui résume et analyse les informations contenues dans les rapports des chercheurs sur le terrain.

Georg Gerland, son élève, étudia spécialement le problème de l'extermination dans *Über das Aussterben der Naturvölker* (1868).

Gerland recense et évalue toutes les causes pensables qui ont été mentionnées au cours du débat : le manque de soin des peuples primitifs à l'égard de leurs corps et de leurs enfants, les tabous concernant certains aliments, les traits de personnalité comme l'indolence, la rigidité et la mélancolie, la perversité sexuelle, la propension à l'ébriété, la fertilité décroissante, les avortements et les infanticides, les guerres tribales, le cannibalisme et les sacrifices humains, les innombrables exécutions capitales,

l'environnement inhospitalier et, enfin, l'influence des cultures supérieures et le traitement des peuples colonisés par les Blancs.

Il conclut que les maladies des Blancs ont souvent représenté un facteur d'extermination décisif. Même des Blancs en bonne santé peuvent être contagieux car ils portent un « miasme », un « vivier de maladie » – le nom donné à cette époque à ce que nous appellerions aujourd'hui les bactéries et les virus.

Plus le peuple primitif est éloigné du « vivier », plus le miasme semble frapper fort. Les Européens ont lentement acquis une résistance aux miasmes qui fait défaut aux peuples vivant dans la nature. En conséquence, les peuples primitifs meurent.

Mais le comportement hostile des Blancs constitue un facteur encore plus déterminant, c'est l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Gerland dit que ce que l'on pourrait appeler la « violence culturelle » est encore plus efficace que la violence physique.

Le mode de vie des peuples primitifs est tellement adapté au climat et à la nature que des changements soudains, si innocents et utiles puissent-ils paraître, sont fatals. Des changements radicaux, comme la privatisation de terres autrefois communes, bouleversent totalement des modes de vie.

Par leur rapacité ou leur incompréhension, les Européens détruisent la base de tout ce que les indigènes pensaient, sentaient et croyaient. Quand la vie perd le sens qu'elle avait pour eux, ils meurent.

La violence physique est le facteur d'extermination le plus clair et le plus tangible. La cruauté des Blancs est d'autant plus effrayante qu'elle est le fait d'individus hautement développés du point de vue intellectuel. Il est impossible de dire que la violence est le seul fait de personnes qui pourraient être tenues pour responsables de manière individuelle – non, « les cruautés ont été indifféremment le fait de populations entières dans les colonies,

ou de quiconque a été approuvé par elles ; oui, même aujourd'hui, la violence n'est pas toujours condamnée ».

Il n'existe aucune loi naturelle qui dit que les peuples primitifs doivent disparaître. Jusqu'alors, seuls de rares peuples avaient été totalement exterminés. Il n'a été trouvé chez eux aucune incapacité, physique ou mentale, à se développer, conclut Gerland. Si les droits naturels des indigènes sont respectés, ils continueront à vivre.

Darwin lut cet ouvrage et le mentionna dans *De la descendance de l'homme*[70] (1871). Mais il fut davantage influencé par Lyell, Wallace, Dalton et Greg, qui avaient déjà tiré des conclusions « darwiniennes » sur l'homme et la société à partir de *De l'origine des espèces* (1859). Darwin fut devancé par ses épigones et se laissa séduire par leurs surenchères.

137

À la fin du siècle, l'autorité allemande dans ce domaine était Friedrich Ratzel. Il consacra le dixième chapitre de son *Anthropogeographie* (1891) au sujet suivant : « Le déclin des peuples de cultures inférieures au contact avec la culture ».

C'est devenu une règle déplorable, écrit-il, que des peuples faiblement avancés meurent au contact de peuples hautement cultivés. Cela s'applique à la vaste majorité des Australiens, des Polynésiens, des Asiatiques du Nord, des Américains du Nord et des nombreux peuples d'Afrique du Sud et d'Amérique du Sud.

« La théorie qui veut que cette fin soit prédestinée par la faiblesse intrinsèque de l'organisation de ces races individuelles est à écarter », écrit Ratzel.

Ce sont les Européens qui causent la destruction – puisque la « race supérieure » est une minorité, elle doit affaiblir les

indigènes pour pouvoir imposer sa domination. Les indigènes sont tués, chassés, prolétarisés et l'on détruit leur organisation sociale.

La caractéristique principale de la politique des Blancs est l'usage de la violence par les forts sur les faibles. Le but est de s'emparer de leurs terres. Ce phénomène a pris sa forme la plus intense en Amérique du Nord. Des Blancs assoiffés de terres s'entassent entre des peuplements indiens faibles et partiellement désintégrés. À l'époque de Ratzel, cette immigration – en violation des traités – ne cessait de proliférer et constituait l'une des raisons principales de l'extinction des Indiens.

Jusque-là, Ratzel a un point de vue identique à celui de Gerland. Depuis l'époque de Waitz, cela avait été la position de l'anthropologie allemande. Après tout, les Allemands ne possédaient pas de colonies.

138

Mais au début des années 1890 les ambitions coloniales avaient également commencé à poindre en Allemagne. L'année où Ratzel publia son *Anthropogeographie*, il devint l'un des membres fondateurs de la Ligue pangermaniste (*Alldeutscher Verband*), une organisation de droite radicale qui avait inscrit comme priorité à son programme la création d'un empire colonial allemand.

Cela entraîna quelques contradictions dans les considérations de Ratzel sur le déclin des races inférieures.

La question est de savoir si, après tout, ce « processus déplorable » n'est pas poussé par une « nécessité diabolique », poursuivit-il. La violence et le vol des terres forment indubitablement la raison principale du déclin des peuples indigènes. Mais croire que cela entraîne logiquement leur mort serait beaucoup trop simple.

Toute personne qui observe la chose plus attentivement voit bien que les attaques européennes ne font qu'intensifier un mal antérieur. Chez les peuples faiblement cultivés, il existe des forces autodestructrices qui sont déclenchées à la moindre occasion. En conséquence, leur déclin ne peut pas être considéré comme étant seulement le résultat des attaques menées par les peuples plus avancés.

Non, les peuples faiblement cultivés possèdent, fondamentalement, un caractère passif. Ils cherchent à supporter les circonstances qui réduisent leur nombre plutôt qu'à les dépasser. Le contact avec les Européens ne fait qu'accélérer une extinction qui est déjà en cours. De nombreux peuples possédant un faible niveau culturel ont disparu pour des raisons internes, sans qu'il y ait d'attaque extérieure.

Ainsi, Ratzel était revenu à son point de départ. Il affirmait désormais ce qu'il avait commencé par nier. Pour un futur bâtisseur d'empire, ce nouveau point de vue était indubitablement plus confortable.

139

Si l'on s'en tenait à l'acception de Ratzel, les Juifs ne pouvaient guère être considérés comme un « peuple faiblement cultivé ». Un des reproches qu'on leur faisait couramment était justement, au contraire, que leur position dans la vie culturelle allemande passait pour trop dominante.

Mais dans son ouvrage *Politische Geographie* (1897) Ratzel parvient néanmoins à les associer aux peuples qui, selon lui, sont condamnés à l'anéantissement. Les Juifs et les Tziganes sont regroupés avec « les peuples de chasseurs retardés de l'intérieur de

l'Afrique » et « les innombrables êtres similaires », rangés dans la classe des « peuples sans terres à l'habitat éparpillé ».

D'un autre côté, les terres sans peuples n'existent plus. Même les déserts ne peuvent être considérés aujourd'hui comme des espaces vides qui n'appartiennent à personne. Un peuple en développement qui a besoin de plus de terres doit donc en conquérir, « lesquelles, par la mort et le déplacement de leurs habitants, sont transformées en terres inhabitées ».

Périclès avait dépeuplé l'île d'Égée pour faire de la place aux colons attiques. Rome effectua des déplacements similaires. Depuis lors, ils sont devenus de plus en plus nécessaires, puisque les terres inhabitées viennent à manquer. « Depuis longtemps, la colonisation est devenue un déplacement. »

L'histoire de la colonisation américaine fournit maints exemples de peuples qui ont été déplacés. « Plus la culture des immigrants dépasse celle de ceux qui occupent les terres, plus le processus est aisé [71]. » Les États-Unis sont le meilleur exemple d'une expansion spatiale rapide : de 1,8 million de km^2 en 1783 à 4,6 millions de km^2 en 1803 et 9,2 millions de km^2 en 1867.

L'Europe est le continent le plus densément peuplé et celui où la population croît le plus rapidement. Donc les colonies sont une nécessité pour l'Europe.

Mais c'est une erreur de croire que les colonies doivent obligatoirement être situées à l'autre bout du globe.

L'occupation des pays limitrophes est aussi une forme de colonisation. Lorsqu'elles sont proches, les terres occupées sont plus aisées à défendre et à assimiler que celles situées au loin. L'expansion de la Russie en Sibérie et en Asie centrale est le meilleur exemple de ce type de colonisation, affirma Ratzel.

Tout comme la statue de Charles XII dans Kungsträdgården montrait la direction, Ratzel indiquait où se trouvait à ses yeux l'avenir de la géographie politique de l'Allemagne.

Hitler reçut le livre de Ratzel en 1924, quand il était interné à la prison de Landsberg et rédigeait *Mein Kampf*.

140

Il y a des crapauds pour dîner. Des crapauds vivants. Je me réveille quand je suis sur le point d'arracher la tête d'un crapaud d'un coup de dents. Je le sens encore palpiter dans ma main.

141

Et le droit international, alors ?

Les Britanniques ont toujours considéré leur expansion comme un droit évident. En revanche, ils considéraient l'expansion des Français en Afrique du Nord et celle des Russes en Asie centrale comme des agressions condamnables. Et l'expansion allemande était le comble de l'immoralité – sur ce point, les Français, les Russes et les Britanniques étaient bien d'accord.

Robert Knox tira la conclusion que la force est juste :

« Tandis que j'écris ces lignes, la race celte est en train de conquérir l'Afrique du Nord en vertu du même droit que nous avions de prendre l'Hindoustan – c'est-à-dire par la puissance, la force physique. Le seul droit, c'est celui de la force physique [72]. »

Les Britanniques sont indignés par l'invasion française et la considèrent comme une agression brutale. Nous oublions, dit Knox, que « les lois sont faites pour contraindre les faibles et être violées par les forts ». Pouvions-nous réellement attendre que la France, puissante, se contente de rester « parquée, enfermée, confinée », qu'elle reste au sein des frontières que le sort et les hasards de la guerre lui avaient accordées ? Non, certainement pas.

Et cela, même si l'on considère simplement la France comme une nation ! Si l'on examine la chose d'une perspective plus élevée, si nous nous rappelons que la France représente une race, dans ce cas nous comprenons que les exigences françaises sont pleinement justifiées. « La race celte exige comme son héritage la part du globe qui correspond à son énergie, à son nombre, à sa civilisation et à son courage », écrivait Knox en 1850.

Le même argument était désormais formulé en allemand pour justifier l'expansion allemande à l'est.

142

En tant que lecteur d'allemand à Glasgow (1890-1900), Alexander Tille s'était familiarisé avec l'idéologie impérialiste britannique. Il la germanisa en reliant les théories de Darwin et de Spencer avec la morale nietzschéenne du surhomme pour aboutir à une « éthique de l'évolution ».

Dans le domaine du droit international, cette éthique de l'évolution signifie que le plus fort a raison. En déplaçant les races inférieures, l'homme fait seulement ce que les plantes mieux organisées font avec celles qui le sont moins, ainsi que les animaux plus développés avec ceux qui le sont moins. « Tous les droits historiques sont non recevables contre les droits du plus fort », écrit Tille dans *Volksdienst*, en 1893.

Partout dans la nature, le plus fort triomphe de l'inférieur. Les races les plus faibles disparaissent, même si nul sang n'est versé. C'est « le droit de la race la plus forte d'anéantir la plus faible » (« *das Recht der stärkeren Rasse, die niedere zu vernichten* »).

Tille ajoute : « Quand cette race ne maintient pas sa capacité à résister, elle n'a alors aucun droit d'exister. Car quiconque est incapable de se défendre doit se contenter de disparaître [73]. »

Ces « lois » de fer étaient formulées de manière si générale par Tille qu'elles pouvaient aisément être appliquées non seulement aux peuples indigènes d'autres continents mais aussi aux peuples d'Europe moins avancés d'un point de vue économique.

En 1894, l'Alldeutsche *Blätter*, le journal de la Ligue pangermaniste, affirma que les conditions de vie de la race germanique ne pouvaient être assurées qu'en « ayant les coudées franches » dans un espace qui s'étendait de la Baltique au Bosphore.

Il n'y avait donc nul besoin de se laisser arrêter par le fait que « des peuples inférieurs comme les Tchèques, les Slovènes et les Slovaques perdent leur existence, inutile pour la civilisation. Seuls les "peuples de grande culture" ont le droit à la nationalité [74] ».

143

Quand les grands passent à l'attaque, je me retranche à l'étage de la maison paternelle. Je les affronte dans l'escalier, et me défends en cassant de gros morceaux de la rampe et en les utilisant comme arme. Mais ils sont aussi fragiles et friables que de la meringue et tombent rapidement en poussière. Je suis maîtrisé en un instant.

Puis le papier peint de la chambre de mes parents se décolle des murs et s'effondre sur le plancher. Ce n'est pas que j'aime particulièrement ses gros motifs à fleurs ostentatoires, mais il est tout de même effrayant de le voir tomber. Un motif est une sorte de squelette, même s'il se trouve à l'extérieur. Toute l'architecture d'une vie s'est effondrée, laissant les murs nus.

144

En 1904, en Afrique du Sud-Ouest (l'actuelle Namibie), les Allemands montrèrent qu'ils maîtrisaient eux aussi un art que les Américains, les Britanniques et d'autres Européens avaient exercé durant tout le XIX^e siècle – l'art de hâter l'extinction d'un peuple de « culture inférieure ».

Suivant le modèle américain, les Herero furent parqués dans des réserves et leurs pâturages, remis à des immigrants allemands et à des compagnies coloniales.

Lorsque les Herero résistèrent, le général von Trotha donna l'ordre, en octobre 1904, de les exterminer. Tout Herero trouvé à l'intérieur des frontières allemandes, armé ou non, devait être abattu.

Mais la plupart d'entre eux moururent sans violence.

Les Allemands les repoussèrent tout simplement dans le désert et bloquèrent la frontière.

« Le blocus impitoyable des zones désertiques, pendant des mois, paracheva l'œuvre d'élimination, écrivit l'état-major général dans la chronique militaire officielle. Les râles des mourants et leurs cris de folie furieuse [...] résonnèrent dans le silence sublime de l'infini.

« Le châtiment avait été appliqué.

« Les Herero avaient cessé d'être un peuple indépendant [75]. »

C'était un résultat dont l'état-major général était fier. Et l'on écrivit que l'armée méritait la gratitude de toute la patrie.

Lorsque la saison des pluies arriva, des patrouilles allemandes découvrirent des squelettes gisants autour de trous secs, profonds de douze à seize mètres, que les Herero avaient creusés en vain pour trouver de l'eau. La quasi-totalité des Herero – soit près de quatre-vingt mille personnes – moururent dans le désert. Quelques milliers survécurent et furent condamnés aux travaux forcés dans des camps de concentration allemands.

Ainsi, le mot « camp de concentration », inventé en 1896 par les Espagnols à Cuba, anglicisé par les Américains puis utilisé par les Britanniques pendant la guerre des Boers, fit son entrée dans la langue et la politique allemandes [76].

145

La raison de la révolte était « la nature belliqueuse et éprise de liberté des Herero », écrivit l'état-major général.

Les Herero n'étaient pas particulièrement belliqueux. Leur chef, Samuel Maharero, avait pendant vingt ans signé traité sur traité avec les Allemands et cédé de grandes portions de terres afin d'éviter la guerre.

Mais pas plus que les Américains ne s'estimaient liés par leurs traités avec les Indiens, les Allemands ne considéraient que comme race supérieure ils devaient respecter les traités qu'ils avaient signés avec les indigènes.

Comme en Amérique du Nord, les plans d'immigration allemands présupposaient que les indigènes fussent dépossédés de toutes les terres de valeur. La révolte fut donc bienvenue, donnant ainsi l'occasion de « résoudre la question des Herero ».

On ne parlait pas encore de « la solution finale », mais c'était ce que l'on avait en tête.

Et les arguments que les Anglais, les Français et les Américains avaient utilisés depuis longtemps pour justifier leurs génocides furent aussi formulés en allemand :

« Qu'il s'agisse de peuples ou d'individus, des êtres qui ne produisent rien de valeur ne peuvent émettre aucune revendication au droit à l'existence », écrivit Paul Rohrbach dans son best-seller, *La Pensée allemande dans le monde* (1912). C'était

en qualité de chef de l'immigration allemande en Afrique du Sud-Ouest qu'il avait appris sa philosophie coloniale :

« Nulle philanthropie ou théorie raciale ne peut convaincre des gens raisonnables que la préservation d'une tribu de Cafres de l'Afrique du Sud [...] est plus importante pour l'avenir de l'humanité que l'expansion des grandes nations européennes et de la race blanche en général.

« C'est seulement quand l'indigène a appris à produire quelque chose de valeur au service de la race supérieure, c'est-à-dire au service du progrès de celle-ci et du sien propre, qu'il obtient un droit moral à exister. »

146

Du haut de la terrasse de l'hôtel, je contemple le marché d'Agadès. Je vois un Noir portant des lunettes de soleil réfléchissantes et un costume en velours gris. A-t-il le droit d'exister ?

Et cet homme, là, avec son trench-coat noir ? Ou celui-là, là-bas, avec son survêtement rouge à revers blancs ? À la beauté tout va, dit-on ; il vaudrait mieux dire : à la fierté tout va. Ces gens ont un port de roi, surtout les hommes en chemise blanche, avec des manteaux flottants et des turbans qui ont l'air de nids d'aigle sur leurs têtes.

Ils marchent souvent main dans la main. Ils ne portent rien, si ce n'est parfois un cure-dent aux lèvres ou une épée au côté.

Leur mode de vie est menacé. Les nomades sont attaqués d'un côté par les assauts du désert, de l'autre par les champs des cultivateurs qui parviennent désormais jusqu'à la limite du désert.

Lorsque la sécheresse frappe, lorsque les pâturages disparaissent et que les puits s'assèchent, les nomades se réfugient

à Agadès. Quelques-uns repartent lorsque la sécheresse est terminée, mais la plupart restent – trop appauvris pour reprendre la lutte contre le désert. Ils vivent dans un cercle autour d'Agadès, entassés dans de petites tentes rondes en tapis de raphia, et ils ont déjà multiplié par trois la population de la ville.

Ils se retrouvent au marché aux chameaux. Je m'y rends parfois quand la poussière m'empêche de continuer à travailler. Le violent vent du soir balaie les gens et les bêtes dans des nuages de poussière. Dans ce brouillard, des hommes fortement voilés examinent les chameaux.

Les chameaux protestent contre chaque changement par de hauts cris plaintifs. Leurs bouches sont d'un gris poussière, leurs haleines puantes, leurs langues pointues comme des flèches. Ils sifflent comme des dragons, frappent comme des serpents, infligent des morsures affreuses et se lèvent à contrecœur sur de hautes pattes tremblantes. Se dressant là, comme des sortes de lévriers démesurés au ventre gonflé et à la taille de guêpe, ils toisent le monde alentour, leurs yeux remplis d'un dégoût indicible.

La même arrogance caractérise leurs maîtres. Souvent, ils ne peuvent même pas imaginer abandonner leur mode de vie. Mais ils ne peuvent pas non plus vivre en se vendant des chameaux entre eux. Ils ne peuvent pas vivre en transportant du sel du désert récolté localement à Bilma ou à Tueggiddan, lorsqu'un seul camion transporte un chargement plus important qu'une centaine de chameaux.

Les Touaregs ne sont pas chassés comme les indigènes d'Amazonie ou de la jungle de Bornéo. Mais les fondements de leur existence disparaissent comme une banquise en train de fondre. Beaucoup parviennent à sauter sur d'autres glaces flottantes. Les anciens élevages de chameaux sont devenus des ateliers de

réparation ou des stations diesel. Les Touaregs mettent à profit leur connaissance du désert comme chauffeurs routiers.

D'autres méprisent un tel changement, ou ne le supportent pas. Leur existence ressemble à la serrure de ma chambre à l'Hôtel de l'Air. Il y manque toutes les vis, sauf une, et elle a été montée à l'envers, si bien qu'il faut effectuer tous les mouvements dans le sens contraire. J'introduis la clé à l'envers ; je ferme pour ouvrir et j'ouvre pour fermer.

147

Un maître d'école allemand est installé sur la terrasse, ce soir. Depuis sept ans, il passe toutes ses vacances dans le Sahara. Son objectif est d'aller le plus loin possible vers le sud avant d'être forcé de s'en retourner. Demain, il prendra le bus pour Niamey et, de là, l'avion pour l'Allemagne.

Son transistor crachotant nous informe que, en Allemagne, des néonazis attaquent presque quotidiennement des camps de réfugiés. En Suède aussi, on a mis le feu à des centres de réfugiés. À Paris, Le Pen fait un discours le 1er mai.

« Je l'ai entendu, dit un ingénieur français qui travaille pour Michelin au Nigeria. J'aurais cru que lorsque le fascisme reviendrait, il serait déguisé sous de belles couleurs sympathiques, pour qu'il soit difficile de le reconnaître. Je n'aurais pas cru qu'il serait revenu avec une chemise brune et du cuir noir.

« Je n'aurais pas cru qu'il afficherait des crânes rasés, des croix gammées sur la poitrine, des bottes et des baudriers. Je n'aurais pas cru qu'il se serait appelé "national" et "socialiste". »

Mais si, il revient, aussi reconnaissable, plastronnant avec son héritage du nazisme. Les mêmes hurlements après chaque phrase

du leader. La même haine des étrangers. La même préparation à la violence. La même virilité blessée.

« Et le même terreau, ajoute l'Allemand. Après la guerre, tout le monde avait peur du chômage, tout le monde savait où il avait conduit et pouvait mener à nouveau. Cette crainte a duré vingt-cinq ans. Puis elle a été oubliée. »

Les avantages sont tellement tentants. Des taux de chômage de 5, 10, 15, 20 % donnent à l'employeur un atout remarquable. La main-d'œuvre obéit au doigt et à l'œil et n'attend que d'être exploitée.

Soit, il faut compter avec un peu de tiraillements dans le coin de la droite, les Juifs et les nègres risquent d'écoper un peu, mais enfin, quoi, on évite en tout cas l'assurance insupportable de ces gens qui savent qu'ils peuvent trouver un autre boulot n'importe quand !

Et ce n'est que le début. La multitude de chômeurs se trouve sur l'autre rive du Rio Grande européen, en Asie et en Afrique. Attendez qu'ils débarquent en masse, dit l'Allemand. Attendez que les frontières tombent comme le Mur, et tout ne sera plus qu'un vaste marché du travail. Qui, alors, remportera les élections ?

148

Les « coudées franches » (*Ellbogenraum*) de la Ligue pangermaniste prirent leur essor quand Friedrich Ratzel rebaptisa le concept du nom de *Lebensraum* – espace vital –, au début du XX^{e} siècle.

Ratzel, avant d'être géographe, avait une formation de zoologiste. Dans le concept de *Lebensraum*, il relia la théorie biologique de la vie avec la théorie géographique de l'espace pour

obtenir une théorie nouvelle, hautement explosive du point de vue politique.

Dans *Der Lebensraum* (1901, publié en un volume en 1904), Ratzel écrit qu'il y a une contradiction entre les mouvements incessants de la vie et l'espace immuable de la planète, une contradiction qui donne naissance à une lutte, toujours et partout.

Dès que la vie a atteint pour la première fois les limites de l'espace, la vie a lutté avec la vie pour l'espace.

Ce que l'on appelle la lutte pour la vie est en fait une lutte pour l'espace. On voit le plus clairement ce « manque d'espace » chez les animaux qui vivent ensemble dans des colonies. Les premiers arrivés prennent les meilleures places, les retardataires doivent se contenter des pires. Parmi ces derniers, la mortalité infantile est le plus élevée, et les cadavres jonchent le sol.

Le même processus se produit dans la vie humaine, écrit Ratzel. Son lecteur savait fort bien à quoi il faisait allusion. Au nombre des nations européennes, l'Allemagne figurait parmi les dernières arrivées. Dans un monde que les puissances coloniales avaient déjà partagé entre elles, celle-ci devait se contenter des parts les moins reluisantes. C'était pour cela que les enfants des chômeurs mouraient à Berlin et à Hambourg – c'était là la conclusion que le lecteur était censé tirer.

Dans sa jeunesse, Ratzel s'était rendu en Amérique du Nord où il avait vu les Blancs et les Indiens lutter pour les terres. Cette lutte devint pour lui un paradigme auquel il se référa sans cesse.

Quelques centaines de milliers d'Indiens, brisés et repoussés dans des régions hostiles, avaient vu leur continent européanisé en termes d'habitants, d'animaux et de plantes. Les Espagnols édifièrent des villes et gouvernèrent les Indiens, chargés des cultures. Puis les colons germaniques et français en Amérique du Nord dépossédèrent les indigènes de leurs terres pour les cultiver

eux-mêmes. « Le résultat fut une lutte sans merci dont le prix était la terre, l'espace. »

Cette lutte ne concerne pas seulement « l'espace d'habitation » – au sens de l'oiseau qui bâtit son nid. Cela concerne le *Lebensraum*, entendu comme l'espace nécessaire pour vivre et subsister. Pour conquérir et conserver un *Lebensraum* suffisant, d'autres doivent être déplacés, c'est-à-dire perdre de l'espace – ce qui implique souvent que l'espèce s'affaiblisse et disparaisse, laissant ainsi la place, ou l'espace.

Le manque d'espace vital sur Terre fait qu'il est nécessaire que des espèces anciennes disparaissent pour laisser la place à de nouvelles et leur permettre d'évoluer. L'extinction est une condition de la création et du progrès. « L'histoire des peuples primitifs disparaissant lors de l'apparition d'un peuple de plus haute culture offre de nombreux exemples de cela. »

On ne sait toujours pas dans quelles proportions la perte de cet espace par les espèces anciennes est due à des raisons internes, telles que le déclin de la force vitale, ou aux progrès victorieux des espèces nouvelles. Ce qui est certain, c'est que le déclin d'une espèce s'exprime toujours par le fait qu'elle se retrouve confinée dans un espace toujours plus petit.

Une des plus grandes énigmes de l'histoire de l'évolution est que quelques-uns des groupes d'animaux les plus anciens et les plus grands se sont éteints à l'aube de l'ère tertiaire. Les reptiles qui dominaient la terre et l'eau au triasique, au jurassique et au crétacé disparurent à l'ère tertiaire et furent remplacés par des mammifères et des oiseaux.

Nous ne savons pas pourquoi. Selon Ratzel, il suffit de constater ce qui s'est passé de notre point de vue : un groupe animal en a remplacé un autre dans l'espace. L'extinction est souvent précédée par un déclin dans le nombre qui suggère également une réduction de l'espace.

Ratzel n'avait pas besoin de tirer la conclusion lui-même. Elle était déjà parfaitement claire : un peuple qui ne voulait pas partager le sort des dinosaures devait perpétuellement augmenter son espace vital. L'expansion territoriale est le signe le plus sûr et, au fond, le seul signe véritable de la vitalité de la nation et de la race.

149

Les théories de Ratzel présentaient un bon résumé de ce qui s'était passé au cours du XIX^e^ siècle. L'extension des Européens sur quatre continents, la croissance des empires britannique, français et russe, tout cela semblait prouver que l'expansion territoriale était nécessaire et bénéfique aux conquérants. Un territoire stagnant était considéré comme aussi anormal et de mauvais augure que, de nos jours, un PIB en stagnation.

Mais dès 1900, quand le concept de *Lebensraum* apparut, cette approche était déjà dépassée. La taille du territoire avait été décisive pour des États agricoles, mais pour des États industriels, d'autres facteurs étaient beaucoup plus importants. Insignifiante du point de vue géographique, l'Allemagne développa son économie à la fin du XIX^e^ siècle d'une manière aussi rapide que le géant américain, et considérablement plus prompte que l'Empire britannique. La technique et l'éducation constituaient déjà des moteurs économiques plus importants que la taille du territoire [77].

Donc la théorie de l'espace vital était rétrograde. C'est peut-être exactement pour cela qu'elle connut un succès aussi considérable. Elle appelait la dernière venue des grandes nations à imiter ses devancières. « Le perdant de 1870 », comme on appelait la France en Allemagne, avait depuis bâti le deuxième empire colonial.

Pourquoi pas l'Allemagne ? Les Allemands étaient à la traîne. L'Allemagne devait combler son retard.

Et le critère que l'on avait alors à l'esprit n'était ni le PIB, ni les exportations, ni le niveau de vie (des chiffres qui, à cette époque, s'avéraient très valorisants pour l'Allemagne), mais le territoire.

La théorie du *Lebensraum* poussait l'Allemagne à utiliser la force que le pays avait acquise par de nouveaux moyens de production – l'industrie – pour obtenir davantage des anciens moyens de production – la terre –, à peu près comme les nouveaux chevaliers d'industrie faisaient étalage de leur puissance en écartant l'ancienne aristocratie de ses terres et de ses châteaux.

Pourquoi ? Oui, pourquoi un culturiste veut-il que ses muscles soient gonflés ? L'expansion était un but en soi.

Un peuple en expansion a besoin d'espace, disait-on. Un peuple qui ne peut pas « subvenir à ses besoins » est condamné à disparaître. Pourquoi ? Pas de réponse.

Hitler commença la guerre pour obtenir davantage de terres agricoles quelques décennies avant que tous les États européens ne subventionnent leurs fermiers pour réduire leur activité.

150

Quand Adolf Hitler fit son entrée en politique, une des possibilités d'expansion de l'Allemagne était bouchée. La marine britannique régnait sur les mers et empêchait toute tentative de conquête de nouvelles terres dans les colonies.

Restait donc le continent. Dans *Mein Kampf* (1925), Hitler décrit déjà comment l'Allemagne et l'Angleterre vont se partager le monde entre elles. L'Allemagne va se développer à l'est, tout comme l'Angleterre s'était déjà développée à l'ouest, en Amérique, et au sud, en Inde et en Afrique.

Ce furent ces plans que Hitler mit à exécution lors de l'invasion de l'Union soviétique en juin 1941 [78].

La propagande allemande présenta la guerre comme une croisade anticommuniste. Par là, Hitler espérait gagner des sympathies parmi tous ceux qui, aux États-Unis et en Europe occidentale, haïssaient le communisme.

Mais la croisade n'aurait jamais eu lieu s'il n'y avait pas eu aussi des raisons économiques.

À court terme, en conquérant les régions agricoles de l'ouest de l'Union soviétique, Hitler voulait améliorer la situation alimentaire de l'Allemagne en guerre. Ainsi, un nombre indéterminé de millions de personnes (« *zig Millionen Menschen* ») en Union soviétique devaient mourir de faim, ce qui serait un avantage supplémentaire [79].

À long terme, Hitler avait l'intention d'annexer ces régions agricoles au *Lebensraum* allemand. La terre, « qui par la mort et le déplacement de ses habitants est transformée en terre inhabitable » (pour reprendre les termes de Ratzel), deviendrait propriété allemande. Les populations slaves décimées, comme les Herero d'Afrique du Sud-Ouest, seraient alors les domestiques et les ouvriers des maîtres allemands.

151

Dans la nuit du 18 septembre 1941, Hitler présenta un avenir radieux à ses collaborateurs : un tableau où l'Ukraine et le bassin de la Volga seraient les greniers à blé de l'Europe. Là, l'industrie allemande échangerait des céréales contre des articles utilitaires bon marché. « Nous fournirons à l'Ukraine des fichus, des perles de verre et ce qui plaît à ces peuples coloniaux [80]. »

Il plaisantait, naturellement. Mais, pour bien comprendre la campagne que Hitler menait à l'est, il faut se rendre compte qu'il était persuadé de mener une guerre coloniale. Et, pour ces guerres-là, il fallait suivre des règles particulières qui avaient déjà été formulées dans *Politik* (1898) par Heinrich von Treitschke, l'expert en sciences politiques favori de l'extrême droite :

« Le droit international ne devient plus que des phrases si l'on veut également en appliquer les principes aux peuples barbares. Pour punir une tribu nègre, il faut brûler ses villages, on n'accomplira rien sans faire d'exemples de la sorte. Si, dans des cas semblables, l'Empire allemand appliquait le droit international, ce ne serait pas de l'humanité ou de la justice, mais une faiblesse honteuse. »

Treitschke ne faisait que formuler la pratique que les États européens appliquaient depuis longtemps, et que Hitler utilisa à son tour contre ses futurs « peuples coloniaux » à l'est.

Dans la guerre contre les puissances occidentales, les Allemands observèrent les lois de la guerre. Environ 3,5 % des prisonniers de guerre anglais et américains moururent en captivité.

Mais 57 % des prisonniers de guerre soviétiques périrent.

Au total, 3,3 millions de prisonniers de guerre russes trouvèrent la mort – dont 2 millions lors de la première année des combats –, par une combinaison d'inanition, de froid, de maladie, d'exécution et de gazage. Les premiers à être gazés à Auschwitz furent des Russes.

Il y a une différence cruciale entre ces meurtres et les meurtres des Juifs. Parmi les Russes non juifs, seules certaines catégories – en premier lieu les intellectuels et les communistes – furent totalement exterminées. D'après les plans, parmi les autres Russes, quelques dizaines de millions devaient être éliminés, mais le reste devait servir comme esclaves sous commandement

allemand. En revanche, le peuple juif devait être exterminé dans sa totalité.

En cela, la Shoah fut unique – en Europe. Mais l'histoire de l'expansion occidentale dans d'autres parties du monde montre maints exemples d'extermination totale de peuples entiers.

152

Mon estomac se remplit de sang, comme une grosse cloque. Tout mon ventre est plein de sang noir.

Tout comme un ongle noircit et tombe quand le sang a coagulé en dessous, mon corps noircit et tombe.

Il ne reste que le sang qui bat sous sa membrane, fine et miroitante comme une bulle de savon.

Une immense goutte de sang noir, maintenue un instant encore par la tension de sa surface – c'est moi avant que je ne crève.

153

« Un grand nombre des pires atrocités commises par les nazis (en particulier le massacre des Juifs) [...] n'avaient que relativement peu à voir avec les parties impérialistes du programme nazi », écrit Woodruff D. Smith dans *The Ideological Origins of Nazi Imperialism* (1986).

Smith est le grand spécialiste de ce domaine, mais, à mon sens, il se trompe.

L'expansion impérialiste donna aux nazis la possibilité pratique et les raisons économiques d'exterminer les Juifs. Le cadre théorique (le *Lebensraum*) du projet d'extermination appartient à la tradition impérialiste. Le modèle historique de l'extermination

des Juifs – les génocides dans les colonies – appartient à cette même tradition.

Lorsque les massacres visant les Juifs commencèrent, il ne restait en Allemagne qu'un quart de million de Juifs. Le reste avait soit fui, soit été chassé. Les grandes populations juives se trouvaient en Pologne (1,8 million) et en Russie (5 millions). Hitler eut la possibilité de les éliminer seulement en attaquant et en prenant ces pays.

L'intention première de cette conquête n'était pas d'assassiner des Juifs, de même que les Américains n'avancèrent pas vers l'ouest pour assassiner des Indiens. L'objectif était d'étendre l'espace vital allemand. Les Juifs russes vivaient précisément dans ces régions que convoitait Hitler, représentant 10 % de la population totale et jusqu'à 40 % de la population urbaine.

Pour les nazis fanatiques, l'extermination des Juifs était une manière de réaliser le point central du programme du parti. Pour les moins fanatiques, c'était un moyen pratique de réduire la consommation de nourriture et de faire de la place pour les futurs colons allemands. La bureaucratie allemande parlait de la « déjudaïsation » (« *Entjudung* ») comme d'un moyen d'éliminer les « bouches superflues » (« *überzähligen Essern* ») et, ainsi, de créer un « équilibre entre la population et les vivres disponibles ».

Hitler lui-même fut guidé durant toute sa carrière politique par un antisémitisme fanatique qui trouvait ses racines dans une tradition millénaire, tradition qui avait souvent conduit à des massacres de Juifs. Mais le pas entre massacre et génocide ne fut pas franchi avant que la tradition antisémite ne rencontre la tradition du génocide qui avait surgi durant l'expansion européenne en Amérique, en Australie, en Afrique et en Asie.

Selon la théorie du *Lebensraum*, les Juifs étaient un peuple sans terres, comme les peuples de chasseurs arriérés de l'intérieur de l'Afrique. Ils appartenaient à une race encore plus inférieure que

les Russes et les Polonais, une race qui ne pouvait exiger d'avoir le droit de vivre. Il était donc simplement naturel que ces races inférieures (qu'il s'agisse des Tasmaniens, des Indiens ou des Juifs) soient exterminées si elles barraient la route. Les autres peuples « supérieurs » de l'Occident avaient fait exactement de même.

Les nazis firent porter une étoile aux Juifs et les parquèrent dans des « réserves » – tout comme avaient été parqués les Indiens, les Herero, les Amandabélé et les autres enfants des étoiles. Ils mouraient d'eux-mêmes lorsque l'on coupait les vivres aux réserves. C'était une règle bien triste qui voulait que les peuples inférieurs meurent au contact des peuples cultivés. S'ils ne mouraient pas assez vite, c'était donc un geste de pitié que d'abréger leurs souffrances. De toute façon, ils devaient mourir.

154

Auschwitz fut l'application moderne et industrielle d'une politique d'extermination sur laquelle reposait depuis longtemps la domination du monde par les Européens.

VERS ZINDER

155

L'extermination des Juifs par les nazis, comme tout autre événement de l'histoire, si singulier soit-il, doit être vue dans son contexte historique.

Arno J. Mayer, dans son controversé *Why Did the Heavens Not Darken ? The « Final Solution » in History* (1988), remonte jusqu'aux horreurs de la guerre de Trente Ans, jusqu'à la prise de Magdebourg le 10 mai 1631, quand trente mille hommes, femmes et enfants furent assassinés, et même jusqu'au massacre de onze cents habitants innocents de Mayence par les croisés en 1096, pour trouver des équivalents au génocide des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale [81].

En revanche, il n'y a nulle mention de la traite des esclaves par les Européens, qui a déplacé par la force quinze millions de Noirs d'un continent à l'autre, et qui en a tué peut-être autant. Les guerres coloniales et les expéditions punitives européennes des XIX^e^ et XX^e^ siècles ne sont pas davantage évoquées. Si Mayer avait jeté un coup d'œil dans cette direction, il aurait été confronté à tant de cas d'exterminations brutales fondées sur d'évidentes convictions racistes que remonter aussi loin que la guerre de Trente Ans ou les croisades se serait avéré inutile.

Rien qu'en voyageant à travers le Sahara, je suis passé à deux « Mayence ». L'un s'appelle Zaatcha, où l'ensemble de la population fut éliminé par les Français en 1849. L'autre est Laghouat où, après la prise de la ville, le 3 décembre 1852, le tiers restant de la population, principalement des femmes et des enfants, fut massacré. Dans un seul puits, on trouva deux cent cinquante-six cadavres – sans compter ceux des animaux.

Telle était la teneur des relations avec les races inférieures. Il n'était pas de bon ton d'en parler, mais il n'était pas non plus nécessaire de la cacher. C'était là une pratique bien établie.

En quelques rares occasions, cela entraîna un débat, par exemple à propos des événements qui s'étaient produits lorsque Joseph Conrad écrivait *Au cœur des ténèbres*, lorsque la mission Afrique centrale se dirigeait vers Zinder.

156

Le bus pour Zinder part à sept heures et demie. À l'aube, je trouve un homme avec une brouette qui m'aide à transporter mon ordinateur et ma valise.

C'est un matin glacé et venteux. Quelques feux tremblotent à côté des étals de l'autre côté de la rue, quelques lampes isolées luisent faiblement, vaincues par la lumière matinale.

Au bout d'une demi-heure, le chauffeur arrive et se met à laver les vitres du gros camion Renault blanc qui a été converti en bus. Sur les côtés, il est écrit en énormes lettres rouges : SOCIÉTÉ NATIONALE DE TRANSPORT NIGÉRIENNE.

Des vendeurs de cigarettes au détail et de sucettes poisseuses commencent à se rassembler. Un homme tremblant porte sur un plateau des noix rouges décortiquées, d'une nudité indécente. Une

casquette de bébé, jaune vif, encadre son visage d'un noir anthracite.

Vers huit heures et demie, les femmes aveugles arrivent à leur tour, toutes chantantes, toutes mendiantes, toutes menées par des enfants, certaines avec des nourrissons sur leurs dos.

À neuf heures, on fait l'appel selon la liste des passagers, et chacun reçoit son petit bout de papier, lequel, après un nouvel appel, est échangé contre le billet déjà réservé et payé l'avant-veille.

Un homme, juché sur un tonneau, balance les bagages au chauffeur qui les entasse sur le toit du bus.

Ensuite, le directeur de la gare routière monte dans le bus et entame le troisième et dernier appel – et l'on a beaucoup de mal à l'entendre. Il n'est guère aisé de prévoir comment un nom comme le mien va sonner. Je rate mon nom et perds donc mon siège réservé à l'avant du bus. Il ne reste plus que des places tout à fait à l'arrière.

Je peux encore changer d'avis. Je peux encore descendre. Je ne supporterai jamais les secousses à l'arrière. Et une fois dans le désert, impossible de faire demi-tour. Le trajet doit bien prendre huit heures, et il faut tenir, quoi qu'il arrive. C'est maintenant, à cet instant, à cet instant seulement, que j'ai encore une chance de pouvoir descendre…

Toujours le même mélange de panique et de joie au moment du départ. C'est comme de perdre pied dans une grande aventure amoureuse. Que va-t-il se passer maintenant ? Je n'en ai pas la moindre idée, mais je sais seulement que je m'y suis jeté la tête la première.

Le capitaine Voulet et le lieutenant Chanoine étaient à la tête de la mission Afrique centrale de 1898 [82].

Paul Voulet, âgé de trente-deux ans, fils de médecin, était ainsi décrit par l'un de ses collègues officiers : « À côté d'un amour réel du sang et de la cruauté, on trouvait une sensiblerie parfois ridicule. » Par la suite, on devait dire qu'il était d'une personnalité faible, dominé par deux personnes mauvaises, sa maîtresse noire et Chanoine.

Charles Chanoine, le fils d'un général, était décrit comme impulsif, brutal et « cruel de sang-froid et par plaisir ». Deux ans auparavant, en 1896, les deux amis avaient conquis Ouagadougou et montré leurs aptitudes à brûler des villages et à tuer des indigènes. Avant cette nouvelle expédition, Voulet s'était vanté auprès du gouverneur du Soudan d'écraser la résistance en brûlant des villages.

Malgré sa réputation, ou peut-être à cause d'elle, Voulet fut nommé chef d'une mission qui devait explorer la région qui s'étend entre le Niger et le lac Tchad afin de la placer « sous protection française ».

Par ailleurs, ses ordres étaient extrêmement vagues : « Je ne prétends pas vous indiquer par le menu l'itinéraire que vous aurez à suivre ni l'attitude que vous devrez observer à l'égard des chefs indigènes et des populations », écrivit pudiquement le ministre des Colonies [83].

Voulet se voyait donc laisser les mains libres pour employer les méthodes qui lui avaient valu sa réputation.

158

Quatre cent cinquante kilomètres séparent Agadès de Zinder, quatre cent cinquante kilomètres de planche à laver, noyés par le

sable des dunes errantes, durant lesquels le bus est violemment secoué.

Le chauffeur maintient une bonne allure pour arriver avant le coucher du soleil. On a l'impression d'être assis sur un marteau-piqueur bondissant. Dans mon sang la graisse doit être réduite en beurre par les vibrations.

En même temps, il faut être toujours prêt à se lever et à amortir les grandes secousses avec les muscles des cuisses et des bras au lieu de la colonne vertébrale. Mais je rate mon coup toutes les cinq ou dix secousses, je ne note pas à temps que le chauffeur a levé le pied et suis soudain violemment projeté vers le centre de la Terre.

Mes vertèbres se tassent net et les disques encaissent tout le choc.

Durant les premières heures, le vent souffle très fort. La poussière transforme le jour en nuit. Le sable balaie la steppe et la savane. L'herbe blanche de la steppe est noyée, les buissons semblent voguer, désespérés, sur les vagues de sable. Quelques arbres isolés apparaissent furtivement dans les ténèbres de poussière, des silhouettes humaines luttent pour avancer, fouettées par le sable en suspension.

Le sable paraît être l'assaillant lorsque le désert arrive, mais c'est la sécheresse qui tue. La végétation morte ne retient plus le sable. Nous roulons pendant des heures à travers des forêts clairsemées où seul un arbre sur cent est vivant. Des troncs blancs gisent sur le sol comme des squelettes déformés.

Après cinq heures de désert, nous voilà soudain au milieu de champs. La limite des cultures s'est déplacée jusqu'à celle du désert. L'espace vulnérable que les nomades avaient autrefois trouvé, entre le désert et les champs, n'existe plus.

La mission Afrique centrale transita ici, à la limite du désert, en 1898.

Elle consistait en neuf officiers français, soixante-dix tirailleurs sénégalais, trente interprètes et « agents ». En outre, on avait recruté quatre cents « auxiliaires » – des Africains qui suivaient les Français et participaient aux combats pour avoir l'occasion de piller. À Tombouctou, quatre-vingt-dix Sénégalais les rejoignirent, mis à la disposition de l'expédition par le lieutenant-colonel Klobb.

Voulet emporta de grandes quantités d'armes et de munitions, mais n'avait prévu aucun moyen de payer les porteurs. Ses troupes capturèrent tout simplement huit cents Noirs et les forcèrent à porter. Quand ils avaient été capturés, ils étaient vêtus pour le climat chaud et souffrirent durement du froid, la nuit, dans le désert. Une épidémie de dysenterie éclata, et cent quarante-huit porteurs moururent durant les deux premiers mois de l'expédition. Chanoine fit des exemples en passant par les armes quiconque cherchait à s'enfuir.

Ils réquisitionnèrent des vivres dans les villages, sans les payer, bien entendu. L'expédition, avec les bagages et les maîtresses, comptait désormais mille six cents personnes et huit cents animaux. Elle se déplaçait comme une nuée de sauterelles dans une région qui, dans des conditions normales, vivait déjà au bord de la famine. Aucun des chefs de la mission n'avait la moindre expérience du désert. L'expédition louvoya d'un point d'eau à l'autre, entièrement dominée par la nécessité de trouver quarante tonnes d'eau par jour pour le bétail et les hommes.

160

Pendant ce temps, installé à son bureau Chippendale à Pent Farm, dans le Kent, Joseph Conrad écrivait au crayon l'histoire de

Kurtz, l'histoire des crimes commis au nom du Progrès et de la Civilisation.

Il n'a pas pu être influencé par les événements qui se déroulaient en même temps au Soudan français, puisqu'il n'en savait rien.

Ce ne fut pas avant le 29 janvier, lorsque Conrad avait presque achevé son histoire, qu'un des officiers français, le lieutenant Peteau, fut renvoyé en arrière « par manque de discipline et d'enthousiasme ». Ce fut seulement le 5 février que Peteau écrivit une lettre de quinze pages à sa future épouse et lui raconta une partie des atrocités auxquelles il avait assisté.

Les porteurs recrutés de force furent maltraités et n'eurent droit à aucun soin durant l'épidémie de dysenterie, écrivit Peteau. Ceux qui n'eurent pas la force de continuer furent décapités. Douze porteurs furent abattus lorsqu'ils tentèrent de s'enfuir, le reste fut attaché par des chaînes au cou, par groupes de cinq hommes.

Afin de recruter de nouveaux porteurs, les Français envoyèrent des patrouilles qui cernèrent les villages à l'aube et abattirent toutes les personnes qui essayaient de fuir. Pour prouver qu'ils avaient bien exécuté les ordres, les soldats ramenèrent les têtes des victimes. Voulet les fit empaler sur des piques, pour terrifier les populations et les soumettre.

À Sansan-Hausa, un village qui se trouvait déjà sous « protection » française, Voulet donna l'ordre de tuer trente femmes et enfants – à la baïonnette, pour économiser des munitions. D'après Kourtey, le chef, il y eut davantage de victimes. « Je ne leur avais rien fait, je leur avais donné tout ce qu'ils m'avaient demandé. Ils m'avaient dit de leur fournir six chevaux et trente bœufs dans trois jours ; je l'ai fait et ils ont tué tout ce qu'ils ont pu : cent un hommes, femmes et enfants ont été massacrés. »

Épouvantée, la fiancée de Peteau envoya la lettre à son député et, à la mi-avril, le gouvernement fut obligé d'intervenir.

Le gouverneur du Soudan ordonna au lieutenant-colonel Klobb, à Tombouctou, de trouver Voulet et de le relever du commandement de la mission.

Tout comme dans le roman de Conrad Marlow s'aventure à l'intérieur de l'Afrique pour trouver Kurtz, Klobb se mit en chasse de Voulet [84]. Ses traces étaient faciles à suivre – des ruines et des cadavres toujours plus nombreux à mesure que Klobb se rapprochait.

Klobb trouva des guides qui avaient déplu à Voulet, pendus vivants, si bas que leurs pieds avaient été mangés par les hyènes, et le reste de leurs corps par les vautours. À l'extérieur du village brûlé de Tibiri, à deux cents kilomètres à l'ouest de Zinder, Klobb tomba sur les corps de treize femmes pendus aux arbres. Devant Koran-Kaljo, plus près de Zinder, il y avait deux corps d'enfants, pendus.

Le 10 juillet 1899, Klobb arriva au petit village de Damangara et apprit que Voulet se situait à quelques heures de marche.

162

Mon père me téléphone au milieu de la nuit. Surpris et confus, je traverse en courant la cour de l'hôtel pour prendre la communication à la réception. Quand je soulève l'appareil, je n'entends que des crépitements vides.

C'était tout de même bien prévisible, me dis-je en me réveillant. Après tout, Père est mort.

La chaleur m'étreint de sa moiteur. La chaleur du Sahara vous frappe comme un coup de fouet, mais seulement quand les rayons du soleil cognent – à l'ombre, il faisait frais, la nuit, froid. Ici, à

Zinder, la température descend rarement en dessous de 40 °C en été.

Les veines gonflent et serpentent sous la peau, elles battent et palpitent à grands coups, prêtes à éclater.

Les mains et les pieds gonflent, les plantes des pieds brûlent, les doigts ont la finesse de gourdins, on croirait que l'on ne dispose pas d'assez de peau.

Le visage se boursoufle, devient poreux et s'ouvre. La sueur jaillit des pores, soudain, comme lorsqu'une grosse goutte de pluie frappe la peau.

Je sens une chaleur cuisante à l'intérieur de mes avant-bras, puis elle effleure mon estomac – je me suis brûlé à mon propre corps.

Toutes les chairs s'épaississent, débordent, commencent à couler. Un mouvement, et l'on a le corps trempé. Même si l'on ne fait pas un geste, on dégouline cependant.

Je bois tellement que l'équilibre en sel de mon corps est rompu. Je prends du sel, cela me donne soif, et je dois boire davantage encore. Mon ventre gonfle, mon corps déborde, rien n'y fait.

Le lendemain matin, je vais comme d'habitude à la bibliothèque de l'Institut français. Je lis le journal de Klobb. Cependant, mes pensées se figent dans ma tête, comme du sang coagulé, et les après-midi commencent de plus en plus tôt, je m'enfonce de plus en plus profondément dans une torpeur brûlante.

Le soir, tandis que j'attends les nouvelles à la radio du propriétaire de l'hôtel, j'entends une mer qui se meut dans les hauts et les bas des interférences.

Les énormes brisants de l'espace, gorgés d'une fraîcheur merveilleuse, roulent et grondent au-dessus de moi.

La rencontre entre Klobb et Voulet fut encore plus dramatique que celle entre Marlow et Kurtz dans le roman de Conrad – qui était désormais achevé et avait été publié dans le magazine *Blackwood's*. Malgré tout, Marlow n'avait pas besoin de forcer Kurtz à revenir avec lui. Kurtz était gravement malade et le suivit après quelques exhortations. Ce ne fut pas le cas de Voulet.

Klobb envoya un sergent et deux soldats avec une lettre qui informait brièvement Voulet qu'il était relevé du commandement de la mission et qu'il devait rentrer immédiatement. Voulet répondit qu'il avait six cents fusils à opposer aux cinquante de Klobb, et qu'il ouvrirait le feu si Klobb s'approchait.

Le 13 juillet, Voulet fit exécuter cent cinquante femmes et enfants en représailles de la mort de deux de ses soldats lors de l'attaque d'un village voisin. Le même jour, il écrivit à nouveau à Klobb et l'avertit de ne pas approcher.

Klobb était convaincu que ni des tirailleurs sénégalais ni des officiers français ne tireraient sur un officier supérieur blanc. Il escomptait que les quatre-vingt-dix soldats qu'il avait prêtés à l'expédition lui obéiraient plutôt qu'à Voulet.

Mais il ne savait pas que Voulet et Chanoine avaient dissimulé sa lettre aux autres Blancs et les avaient envoyés en mission aux environs. Ils avaient gardé auprès d'eux uniquement des troupes noires qui leur étaient personnellement fidèles.

Le 14 juillet, les troupes de Klobb et de Voulet se firent face. Klobb donna des ordres stricts à ses hommes : ils ne devaient ouvrir le feu en aucun cas. Puis il avança lentement vers Voulet. Celui-ci fit tirer deux salves en l'air. Une fois arrivé à portée de voix, Klobb s'adressa directement aux soldats.

Voulet, furieux, obligea ses hommes à tirer sur Klobb sous la menace de son pistolet. Ce dernier fut blessé, tomba, mais cria encore une fois à ses hommes de ne pas riposter. La salve suivante le tua.

164

Naturellement, Voulet n'avait pas lu l'histoire de Kurtz qui venait d'être publiée, cette histoire d'un homme blanc qui, par la terreur et la magie, s'est fait souverain d'un royaume noir au cœur du continent.

Mais lorsque les officiers blancs rentrèrent le soir, Voulet leur raconta ce qui s'était passé et leur proposa exactement une solution de ce genre : ils allaient continuer jusqu'au lac Tchad et établir leur propre royaume : « Nous allons créer un empire fort, imprenable, que j'entourerai d'une grande brousse sans eau. »

« Je ne suis plus français, je suis un chef noir », dit Voulet.

Le lendemain, les sergents noirs décidèrent de se mutiner. Voulet fut averti par un interprète, qu'il abattit sur-le-champ pour ne pas l'avoir prévenu plus tôt. Il monta sur son cheval et, avec Chanoine, s'adressa aux soldats en leur tirant dessus. Les soldats ripostèrent et tuèrent Chanoine. Le lendemain, lorsque Voulet chercha à s'approcher du camp, il fut abattu également.

Les officiers français tinrent un conseil de guerre et décidèrent de poursuivre la mission. Ils marchèrent vers Zinder et s'emparèrent de la ville.

165

Le propriétaire de l'hôtel passe la journée dans la cour à parler à son perroquet. Sa voix est caressante, câline, tout à fait différente de ce ton brusque et martial qu'il emploie dans ses contacts avec le monde extérieur.

Parfois, il promène ses deux chiens dans la cour. Son fils adoptif, un beau garçon noir, fils de sa femme de ménage décédée, prend

une position intermédiaire.

Je suis le seul client.

Je me plonge dans l'histoire de Zinder. Il s'avère qu'une expédition française beaucoup plus importante, qui avait juste traversé le Sahara durant l'été 1899, se dirigeait vers Zinder.

Il était donc superflu que d'autres Français prennent la ville.

Mais le reste de la mission Afrique centrale arriva en premier. Ce furent ces troupes qui se couvrirent de gloire en occupant Zinder et, ce faisant, les officiers de la mission espéraient que leurs crimes seraient oubliés.

Ils avaient vu juste.

Lorsque le meurtre de Klobb fut connu à Paris, une enquête officielle fut mise sur pied le 23 août. Après avoir recueilli trois cartons de témoignages et de documents, elle ne trouva qu'une explication plausible : le climat. Voulet avait dû devenir fou dans la fournaise africaine.

Les crimes des autres furent excusés et oubliés. La France conserva les villes conquises.

Lorsque la gauche parvint au pouvoir en 1899, elle ne montra guère l'envie de creuser l'affaire davantage. La droite encore moins. L'abominable vérité resta dans les cartons de l'enquête [85].

166

Mais naturellement les faits finirent par filtrer. Naturellement les Français cultivés et informés savaient en gros, ou même d'une manière précise, ce qui se passait lors de la conquête de leurs colonies, puis durant leur administration.

De même, les Français cultivés et informés savaient ce que commettaient leurs troupes au Vietnam et en Algérie.

De même, les Russes cultivés et informés savaient ce que faisaient leurs troupes en Afghanistan, les Sud-Africains et les Américains cultivés et informés savaient ce que leurs « auxiliaires » faisaient au Mozambique et en Amérique centrale.

De même, aujourd'hui, les Européens cultivés et informés savent comment les enfants meurent lorsque le fouet de la dette siffle au-dessus des pays pauvres.

Ce ne sont pas les informations qui font défaut. Le public informé a toujours plus ou moins su quelles horreurs sont commises au nom du Progrès, de la Civilisation, du Socialisme, de la Démocratie ou du Marché.

De tout temps, il a été profitable de nier ou de refouler de telles informations. Aujourd'hui encore, il se trouve des lecteurs du roman de Conrad pour affirmer qu'il manque d'universalité et de portée générale.

On a dit que la situation de Léopold II au Congo était unique. On ne peut pas voir ce roman comme une accusation contre le monde civilisé dans son entier, puisque le régime d'oppression belge au Congo était un phénomène isolé, déjà condamné par la plupart des gens raisonnables.

Mais juste durant ces mois pendant lesquels Conrad écrivait son livre, des événements similaires ou pires se produisaient sur un autre fleuve, le Niger, en direction d'une autre chambre dans ce même cœur des ténèbres.

Non, les Belges n'étaient pas uniques, ni les officiers suédois à leur service. Conrad aurait pu situer son histoire au sein de n'importe quel groupe d'Européens. Dans la pratique, toute

l'Europe agissait d'après la maxime « Exterminez toutes ces brutes ! ».

Officiellement tout le monde le niait, bien entendu. Mais d'homme à homme, tout le monde était au courant.

C'est pour cela que Marlow peut raconter de cette manière dans le roman de Conrad. Il n'a pas besoin de compter les crimes commis par Kurtz. Il n'a pas besoin de les décrire. Il n'a pas besoin d'apporter de preuves. Car personne n'en doutait.

Marlow-Conrad pouvait tranquillement assumer le fait que les gentlemen à bord du *Nellie* et les lecteurs conservateurs du *Blackwood's* en sachent bien assez pour comprendre le récit et, avec leur propre imagination, développer les détails que le roman ne faisait qu'insinuer.

Ce savoir refoulé est un présupposé essentiel du livre.

Ce savoir pourrait également être formulé en des termes généraux et scientifiques. L'impérialisme est un processus biologique nécessaire qui, selon les lois de la nature, conduit à la destruction inévitable des races inférieures. Voilà ce que l'on pourrait dire.

Mais la manière dont cela s'est effectivement produit, ce qui arrivait réellement aux exterminateurs et aux exterminés, cela fut, au mieux, suggéré.

Et lorsque ce qui avait été commis au cœur des ténèbres se répéta au cœur de l'Europe, personne ne le reconnut. Personne ne voulut reconnaître ce que chacun savait.

168

Partout, dans le monde, on refoule ce savoir, ces informations qui, si nous en étions conscients, viendraient détruire l'image que

nous avons du monde et nous obligeraient à nous interroger nous-mêmes. Partout, dans le monde, se joue *Au cœur des ténèbres*.

169

Vous le savez déjà. Moi aussi. Ce ne sont pas les informations qui nous font défaut. Ce qui nous manque, c'est le courage de comprendre ce que nous savons et d'en tirer les conséquences.

NOTES

1. D'après une citation de Laing, *in* Kim Naylor, *Guide to West Africa*, Londres, 1986, p. 193.

2. John Aubrey, *Brief Lives*, Londres, 1949, p. 157.

3. Joseph Conrad, « *Un avant-poste du progrès* », *Cosmopolis*, 1897.

4. B. W. Sheedan, *The Seeds of Extinction, Jeffersonian Philanthropy, and the American Indian*, Chapel Hill, 1973. S. M. Stanley, *Extinction*, New York, 1987.

5. R. C. Lewontin, *New York Review of Books*, 14 juin 1990.

6. Margaret T. Hogden, *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Philadelphie, 1964, p. 410.

7. Herbert Spencer, *Social Statics* [Statique sociale], 1850, p. 416.

8. Eduard von Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*, vol. 2, p. 12. Cité *in* J. E. Saveson, *Modern Fiction Studies*, vol. 16, n° 2, 1970.

9. Ernst Nolte, *Historikerstreit* : *Die Dokumentation der Kontroverse um die Einzigartigkeit der nazionalsozialistischen Judenvernichtung*, Munich, 1987, p. 33. Voir également Frank Chalk et Kurt Jonassohn, *The History and Sociology of Genocide*, New Haven, 1990, et Ervin Staub, *The Roots of Evil* : *The Origins of Genocide and Other Group Violence*, Cambridge, 1989. Aucun de ces auteurs n'a établi le lien entre le génocide hitlérien et l'impérialisme européen, ce que, en revanche, Richard L. Rubenstein a fait dans *Genocide and Civilization*, 1987. Je suis reconnaissant au Pr Sverker Sörlin d'avoir attiré mon attention sur les écrits de Rubenstein, et je dois signaler la bibliographie d'Helen Fein, *Genocide* : *A Sociological Perspective in Current Sociology*, vol. I, 1990.

UN AVANT-POSTE DU PROGRÈS

10. K. Lange, « Der Terminus "Lebensraum" *in* Adolf Hitler's *Mein Kampf* », *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte* 13, 1965, pp. 426-437.

11. Edgar Sandeson, *The British Empire in the Nineteenth Century* : *Its Progress and Expansion at Home and Abroad*, Londres, 1898. James Morris, *Pax Britannica* : *The Climax of an Empire*, Londres, 1968, chap. 1. Aaron L. Friedberg, *The Weary Titan* : *Britain and the Experience of Relative Decline, 1895-1905*, Princeton, 1988.

12. *Cf*. Najder, *Joseph Conrad*, p. 135.
13. *The Century Magazine*, septembre 1897.
14. Neal Ascherson, *The King Incorporated*, Londres, 1963.
15. David Lagergren, *Mission and State in the Congo*, Uppsala, 1970.
16. *Regions Beyond*, mai 1896, p. 253 *sq*.
17. Charles Dilke, « *Civilization in Africa* », *Cosmopolis*, juillet 1896, cité *in* H. Zin, *Joseph Conrad and Africa*, Nairobi, 1982.
18. Leonard Courtney, *Journal of The Royal Statistical Society*, vol. LXI, n° IV, 1898, p. 640.

VERS KSAR MARABTINE

19. C. Lô, *Les Foggaras du Tidikelt*. *Travaux de l'Institut de recherches sahariennes*, Alger, 1953, p. 139 *sq*., Alger, 1954, p. 49 *sq*.

DIEUX DES ARMES

20. Ian R. Smith, *The Emin Pasha Relief Expedition, 1886-1890*, Oxford, 1972. Voir également Richard Hall, *Stanley*, Londres, 1974, et Frank McLynn, *Stanley* : *Sorceror's Apprentice*, Londres, 1991.
21. Philip Magnus, *Kitchener* : *Portrait of an Imperialist*, Londres, 1958. Voir également Trevor Royle, *The Kitchener Enigma*, Londres, 1985 ; Philip Warner, *Kitchener*, Londres, 1985, et P. M. Holt, *The Mahdist State, 1881-1898* : *A Study of Its Origins, Development and Overthrow*, Oxford, 1970.
22. L'exécution des blessés fut défendue dans *The Saturday Review*, 3 et 10 septembre 1898.
23. Geoffrey Parker, *The Military Revolution* : *Military Invention and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, 1988.
24. Daniel R. Headrick, *The Tools of Empire* : *Technology and European Imperialism in the Nineteenth Century*, Oxford, 1981. Voir également W. Broadfoot, « The Lee Metford Rifle », *Blackwood's Magazine*, juin 1898.
25. Martin Reuss, « The Disgrace and Fall of Carl Peters », *Central European History*, vol. 14, 1981, p. 110 *sq*. Voir également *The Times*, 26-27 avril 1897. Pour d'autres exemples allemands, voir Lionel Decle, *Three Years in Savage Africa*, Londres, 1900.
26. William Tordoff, *Ashanti Under the Prempehs, 1888-1935*, Londres, 1965. Richard Austin Freeman, *Travels and Life in Ashanti and Jaman*,

Westminster, 1898.

27. Michael Rosenthal, *The Character Factory*, Londres, 1986, et Tim Jeal, *The Boy-Man* : *The Life of Lord Baden-Powell*, New York, 1990. Robert S. S. Baden-Powell, *The Downfall of Prempeh*, Londres, 1896.

28. Philip A. Igbafe, *Benin Under British Administration*, Longman, 1979. Voir également Felix von Luchan, *Die Altertümer von Benin* : *Veröffentlichungen aus dem Museum für Völkerkunde*, Berlin & Leipzig, 1919 ; R. H. Bacon, *Benin* : *The City of Blood*, Londres, 1897, et M. M. Mahood, *The Colonial Encounter*, Londres, 1977.

29. Robert S. S. Baden-Powell, *The Matabele Campaign*, Londres, 1897, 1901, p. 63.

30. T. O. Ranger, *Revolt in Southern Rhodesia, 1896-1897* : *A Study in African Resistance*, Londres, 1967, pp. 3 et 121.

31. Darrel Bates, *The Fashoda Incident*, Oxford, 1984.

32. « Soulagez le fardeau de l'homme blanc, /Envoyez les meilleurs de vos enfants, /Soumettez vos fils à l'exil/Pour subvenir aux besoins de vos captifs. » Norman Page, *A Kipling Companion*, Londres, 1984. Voir également Charles Carrington, *Rudyard Kipling*, Londres, 1955.

VERS TAM

33. Nicholas Delblanco, *Group Portrait* : *A Biographical Study of Writers in Community*, New York, 1984. Voir également Iain Finlayson, *Writers in Romney Marsh*, Londres, 1986, et Miranda Seymour, *Henry James and His Literary Circle*, 1895-1915, chap. 5.

LES AMIS

34. Chambers's Journal, 30 septembre 1893. Bernard Bergonzi, *The Early H. G. Wells*, Manchester, 1961. Sur Wells et Conrad, voir l'étude publiée dans *Journal of Modern Literature*, 1986, P. 37 *sq*.

35. R. B. Cunninghame Graham, *Mogreb-el-Acksa*, 1898, p. 25, p. 43 *sq*.

36. R. B. Cunninghame Graham, *Higginson's Dream*, *Saturday Review*, vol. I, n° 10, 1898. Voir également Cedric Watts, *Cunninghame Graham* : *A Critical Biography*, Cambridge, 1979.

VERS ARLIT

37. Nachtigal, P. A. Norstedts & Söners ungdomsböcker, n° 12.

LA DÉCOUVERTE DE CUVIER

38. *Mémoires de l'Institut national des sciences et des arts, Sciences mathématiques et physiques*, t. 2, Paris, 1799. Voir également Georges Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, 1812 (rééd. 1985), et Dorinda Outram, *Georges Cuvier*, Manchester, 1984.

39. S. M. Stanley, *op. cit.*, p. 2 *sq*. Voir également George G. Simpson, *Fossils and the History of Life*, New York, 1983, chap. 1 et 5.

40. Georges Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, préface et postface.

41. William Coleman, *Georges Cuvier, Zoologist*, Cambridge, Mass., 1964, pp. 143-165.

42. M. T. Hodgen, *op. cit.*, p. 408 *sq*., p. 418 *sq*.

43. Charles White, *An Account of the Regular Graduations in Man, 1799*, p. 135.

44. Erik Nordenskiöld, *Biologins historia*, vol. II, p. 45 *sq*.

45. Dorinda Outram, *op. cit.*, p. 97.

46. Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Paris, 1875 (9 janvier-13 avril 1834).

47. W. Bölsche, *Ernst Haeckel*, Leipzig, 1900, chap. 9.

48. William Coleman, *op. cit.*, p. 174 *sq*.

49. Charles Darwin, *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*, chap. 9.

50. Lettre à Lyell citée *in Journal of the History of Biology*, vol. 10, n° 19, 1977. Voir également George W. Stocking, *Race, Culture and Evolution* : *Essays in the History of Anthropology*, New York, 1968, p. 113 *sq*.

VERS AGADÈS

51. Alfred W. Crosby, *Ecological Imperialism* : *The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, 1986, chap. 4.

52. Alfred W. Crosby, *The Columbian Exchange* : *Biological and Cultural Consequences of 1492*. Woodrow Borah, *New Spain's Century of Depression*, Berkeley, 1951. Russell Thorton, *American Indian Holocaust and Survival* : *A Population History since 1492*, Norman, 1987.

53. Magnus Mörner, *Latinamerikas historia*, Stockholm, 1969.

54. Lewis Hanke, *Aristotle and the American Indian* : *A Study in Race Prejudice in the Modern World*, Londres, 1959.

55. Adam Smith, *The Wealth of Nations*, 1776, chap. 8.

56. Philip D. Curtin, *The Image of Africa* : *British Ideas and Action, 1780-1850*, Wisconsin, 1964, p. 363 *sq*., p. 373.

57. Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, chap. 5.

58. James R. Scobie, *Argentina* : *A City and a Nation*, 1964, chap. 1.

59. James Bonswick, *The Last of the Tasmanians* (1870), Londres, 1970. Voir également Robert Travers, *The Tasmanians* : *The Story of a Doomed Race*, Melbourne, 1968, et George W. Stocking, *Victorian Anthropology*, 1987, p. 274 *sq*.

LA NAISSANCE DU RACISME

60. *Edinburgh New Philosophical Journal*, vol. 28, 1839, pp. 166-170.

61. D. Coates *et al*., *Evidence on Aborigines*, Londres, 1837.

62. Adrian Desmond et James Moore, *Darwin*, Londres, 1991, p. 26.

63. Philip D. Curtin, *op. cit*., p. 377 *sq*. « Avec le temps, le nouveau racisme devint le noyau d'idées le plus important de la théorie impérialiste britannique », p. 364.

64. W. Winwood Reade, cité *in* H. Zin, *op. cit*., p. 186.

65. *Journal of the Anthropological Society of London*, vol. 165, 1864. Repris *in* A. R. Wallace, *Natural Selection and Tropical Nature*, 1878.

66. John C. Greene, « Darwin as a Social Evolutionist », *Journal of the History of Biology*, vol. 10, 1977.

67. *Transactions of the Ethnological Society of London*, 1867, p. 120.

68. *Cf*. chap. 115-116.

69. J. A. S. Grenville, *Lord Salisbury and Foreign Policy* : *The Close of the Nineteenth Century*, 1964, p. 165 *sq*.

LEBENSRAUM, TODESRAUM

70. Darwin, *De la descendance de l'homme*, chap. 7. Voir également Woodruff D. Smith, *Politics and the Science of Culture in Germany, 1840-1920*, 1991. Je n'ai eu accès à cet ouvrage qu'une fois mes propres travaux achevés.

71. Friedrich Ratzel, *Politische Geographie*, 1897, pp. 35, 119, 121.

72. Robert Knox, *The Races of Mankind* : *A Fragment*, 1850, pp. 149, 198.

73. *Volksdienst*, 1893, pp. 26-27.

74. *Alldeutscher Blätter*, 7 janvier 1894, cité *in* K. Lange, *op. cit.*

75. *Die Kämpfe des deutschen Truppen in Südwestafrika. Auf Grund amtlichen Materials bearbeitet von der kriegsgeschichtlichen Abteilung I des großen Generalstabes. Erster Band. Der Feldzug gegen die Hereros*, Berlin, 1906. Citation extraite de la préface et du rapport de l'Oberleutnant Graf Schweinitz. K. Schwabe, *Der Krieg in Deutsch Südwestafrika*, 1904-1906, Berlin, 1907. Voir également Woodruff D. Smith, *The German Colonial Empire*, Chapel Hill, N. C., 1978 ; Helmut Bley, « Die Methoden der Menschenbehandlung haben auf das Mutterland zurückgewirt », *in Kolonialherrschaft und Sozialstruktur in Deutsch-Südwestafrika, 1894-1914*, Hambourg, 1968, p. 314.

76. Andrej J. Kaminski, *Konzentrationslager 1896 bis heute*, Munich, 1990, chap. 2.

77. Paul Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers*, chap. 5-6.

78. Eberhardt Jäckel, *Hitler's Weltanschauung, Tübingen*, 1969. Voir également Reinhard Rurüp, *Der Krieg gegen die Sowjetunion, 1941-1945*, Berlin, 1991, et R. D. Müller, *Hitler's Ostkrieg und die deutsche Siedlungspolitik, Francfort-sur-le-Main*, 1991.

79. Gerd R. Überschär (dir. publ.), *Der deutsche Überfall auf der Sowjetunion, Francfort-sur-le-Main*, 1991, p. 323.

80. Werner Jochman (dir. publ.), *Monologe im Fürherhauptquartier, 1941-1944*, Hambourg, 1980, p. 63.

VERS ZINDER

81. Arno J. Mayer, *Why Did the Heavens Not Darken* : *The* « *Final Solution* » *in History*, 1988, prologue.

82. J.-F. Rolland, *Le Grand Capitaine*, Paris, 1976. Voir également Douglas Porch, *The Conquest of the Sahara*, Oxford, 1984. A. S. Kanya-Forstner, *The Conquest of the Western Sudan* : *A Study in French Military Imperialism*, Cambridge, 1969. M. Mathieu, *La Mission Afrique centrale*, thèse de doctorat, université de Toulouse-le Mirail, 1975, pp. 40, 102, 151 ; *Documents pour servir à l'histoire de l'Afrique-Occidentale française de 1895 à 1899*, Paris. Général Joalland, *Le Drame de Dankori*, Paris, 1930. P. Vigné d'Octon, *La Gloire du sabre*, Paris, 1900. Comptes rendus des débats de la Chambre des députés, 21 juin, 23 novembre, 30 novembre et 7 décembre 1900.

83. Instructions politiques confidentielles, juillet 1898.
84. Lieutenant-colonel Klobb, *Dernier carnet de route*, Paris, 1904.
85. Ces cartons sont conservés au dépôt des Archives d'outre-mer, à Aix-en-Provence.

D'une manière générale, on peut consulter Ian Watt, *Conrad in the Nineteenth Century*, Londres, 1980, et Patrick Brantlinger, *Rule of Darkness*, Ithaca, 1988.

L'EXEMPLAIRE QUE VOUS TENEZ ENTRE LES MAINS
A ÉTÉ RENDU POSSIBLE GRÂCE AU TRAVAIL DE TOUTE UNE ÉQUIPE.

COUVERTURE : Ellen Gögler
CONCEPTION GRAPHIQUE : Quintin Leeds
MISE EN PAGE : Pixellence
RÉVISION : Ève Sorin et Sarah Ahnou
FABRICATION : Maude Sapin

COMMERCIAL : Pierre Bottura
PRESSE/COMMUNICATION : Isabelle Mazzaschi,
Jérôme Lambert avec Adèle Hybre
RELATIONS LIBRAIRES : Jean-Baptiste Noailhat

DIFFUSION : Élise Lacaze (Rue Jacob diffusion), Katia Berry (grand Sud-Est), François-Marie Bironneau (Nord et Est), Charlotte Jeunesse (Paris et région parisienne), Christelle Guilleminot (grand Sud-Ouest), Laure Sagot (grand Ouest), Diane Maretheu (coordination) et Charlotte Knibiehly (Chargée des ventes), avec Christine Lagarde (Pro Livre), Béatrice Cousin et Laurence Demurger (équipe Enseignes), Fabienne Audinet et Benoît Lemaire (LDS), Bernadette Gildemyn et Richard Van Overbroeck (Belgique), Nathalie Laroche et Alodie Auderset (Suisse), Kimly Ear (Grand Export)

DISTRIBUTION : Hachette

DROITS FRANCE ET JURIDIQUE : Geoffroy Fauchier-Magnan
DROITS ÉTRANGERS : Sophie Langlais

ENVOIS AUX JOURNALISTES ET LIBRAIRES : Patrick Darchy
LIBRAIRIE DU 27 RUE JACOB : Laurence Zarra
ANIMATION DU 27 RUE JACOB : Perrine Daubas

COMPTABILITÉ ET DROITS D'AUTEUR : Christelle Lemonnier
avec Camille Breynaert
SERVICES GÉNÉRAUX : Isadora Monteiro Dos Reis
et Jean-Luc Ichiza-Imaho

ISBN numérique : 978-2-35204-892-3
ISBN : 978-2-35204-722-3
Dépôt légal : février 2018